

Denis CLARINVAL

TRAGIQUES

Projetons nos regards à un siècle en avant. Admettons que mon attentat contre vingt siècles de contre-nature et de violation de l'humanité réussisse. Ce nouveau parti, qui sera le parti de la vie et qui prendra en mains la plus belle de toutes les tâches, la discipline et le perfectionnement de l'humanité, y compris la destruction impitoyable du tout ce qui présente des caractères dégénérés et parasites, ce parti rendra de nouveau possible la présence sur terre de cet excédent de vie, d'où sortira certainement de nouveau la condition dionysienne. Je promets la venue d'une époque tragique : l'art le plus élevé, dans l'affirmation de la vie, naîtra encore quand l'humanité aura derrière elle la conscience des guerres les plus dures, mais les plus nécessaires, sans qu'elle en ait souffert.

(Fr. NIETZSCHE, « Ecce Homo », « Pourquoi j'écris de si bons livres »)

Ce livre est une composition de textes empruntés à plusieurs ouvrages à paraître en 2024-25. Son titre en définit la trame : la philosophie est tragique par essence, nous confie Heidegger dans ses « Méditations », un propos que Nietzsche n'aurait certainement pas démenti.

Penser aujourd'hui le tragique n'est une tâche aisée : Hölderlin (« La mort d'Empédocle ») et Mallarmé (« Igitur ») témoignent de la difficulté d'inscrire, par l'écriture, le tragique dans la Modernité. Si Nietzsche attribue à Euripide et à Platon / Socrate (« Naissance de la tragédie ») la perte du sens tragique, s'il nous invite à sa redécouverte dans la figure de Dionysos dont il oppose le sens tragique au « Crucifié », il ne résout pas pour autant les difficultés rencontrées par Goethe et Hölderlin telles qu'elles lui étaient connues. Il est, du reste, surprenant que les tragédies qui ont fait une brève réapparition à la Renaissance s'inspirent des tragédies classiques de Sophocle et d'Eschyle, pour l'essentiel.

Voilà pourquoi ce livre se veut questionnant bien plus qu'affirmatif : déclinant toute appartenance, il chemine à travers l'œuvre de Nietzsche, Heidegger, Hölderlin, Caspar David Friedrich ou encore René Magritte, pour n'en citer que les principaux.

L'AUTEUR : licencié-agrégé en philosophie et maître-agrégé en sciences de gestion, après une carrière consacrée à l'enseignement de l'économie financière, il revient à ses premières amours : la philosophie, la poésie, le théâtre dramatique et la tragédie.

Code ISBN : 9798870884875

Marque éditoriale : Independently published

AUX MIENS

A toi Minoux passion qui toujours me dévore,
Epouse autant que Muse de ce qui m'est tourment :
Un destin s'est noué en ces deux anneaux d'or,
De cet amour fidèle s'est désarmé le temps.

Je repense aux hiers d'un Nous faisant son nid
De ces baisers d'ivresse à l'ombre d'un clocher ;
De nos corps enlacés s'est noué l'infini
D'un deux qui se fait l'Un d'un venir azuré.

L'amour devient visage sur des enfants posé :
Jérôme et Amélie, Mathilde, Antoine, Marie
De s'aimer sont la chair, un avenir osé
Pour ce qui se partage et jamais se réduit.

Caro, Raph et Cédric, je ne vous oublie pas
D'autant qu'à la famille vous êtes sa huitième branche ;
Amours de nos enfants et de ce chant le la,
De toute cette harmonie, vous composez la anche.

Le temps poursuit son cours et alourdit nos âges :
Les enfants ont grandi et vont leurs propres pas :

Du sept ils font légion et le plus beau présage,
Offrande à ce clocher de ce qui s'y noua.

Simon, Romain, Léa, Juliette et puis Théo :

Un cinq pour dire « je t'aime », les prénoms d'un demain

Qui ne saura de l'ombre que son « Vade Retro » :

S'aimer est bien plus fort qu'épines sur le chemin.

APOSTROPHE

Un philosophe ? Mais pas du tout : c'est un rimailleur, un troubadour, un amuseur si vous préférez ! Parfois il écrit de beaux textes, plaisants à écouter : on s'y arrête quelques instants car on a tous besoin d'un peu de légèreté. Les poètes sont des chanteurs de rue qui déclament pour quelques sous mais la poésie est éphémère comme les papillons, comme nos joies et comme nos peines. Je vous assure que les poètes n'ont rien à dire ! Comment le pourraient-ils : ils se moquent de la grammaire, du bon usage et, par-dessus tout, de la logique. Les poètes enchainent les mots comme des enfants enchainent des perles : c'est un jeu en quelque sorte. C'est navrant ? Au contraire ! Il faut bien qu'on se détende, que l'esprit se repose : la pensée est si laborieuse qu'elle mérite bien de se distraire.

Le poète, qui se tenait au fond de la salle, ne pouvait en supporter davantage : il se leva et, lentement, il s'approcha de l'orateur. Il le regarda fixement et puis, sans colère, il dit : « cela m'amuse vraiment de vous entendre aussi pathétique ». L'orateur, surpris sans doute, balbutia quelques « mais » auxquels le poète ajouta : « j'ignorais des philosophes qu'ils savent aussi bêler ! ». Suivit aussitôt une vague d'applaudissements : l'orateur, confus, s'éclipsa dans les rideaux. Le poète, relevant la tête, aperçut sa Muse tout au fond : il fendit l'assemblée et disparut.

Ce qui m'amuse et me navre tout autant, ce sont les philosophes : qui sont-ils donc ces ramasseurs d'idées ? Ils glanent le long des routes quelques grains oubliés et, chemin faisant, des feuilles de pissenlit mais, rapporte la rumeur, ce qu'ils préfèrent, ce sont les œufs de grenouille. Au raffinement des mets, ils préfèrent celui des mots : des concepts ils font leur nourriture, leur menu quotidien, leur plat de résistance. Après tout la gastronomie est un art mineur, une distraction : les cuisiniers ne sont-ils pas aussi poètes ?

Rideau ! Les philosophes ne m’amusent plus : est-ce dire que déjà ils me navrent, que la comédie vire au cauchemar, au drame peut-être ? Et pourquoi pas une tragédie ? C’est impossible : Euripide et Platon, son conseiller, en ont fait une singularité, un objet de réflexion, un naufragé du torrent des Idées. C’est tragique ? Ce qui est tragique, c’est que la tragédie n’est plus un jeu, une représentation car tragique est la vie, tout simplement.

Doit-on comprendre que le tragique est, depuis les origines, l’objet le plus propre de la philosophie ? Nietzsche l’a pensé et, après lui, Heidegger. N’y-a-t-il pas dans la guerre des dieux, Apollon contre Dionysos, un signe, une indication de ce qui fut et demeure notre part la plus sombre ? Peut-on cacher, sous le boisson ou au fond d’un bénitier, que le tragique est notre lot quotidien le plus intime, le plus pesant de nos fardeaux qui nous plie sans jamais nous briser, la caresse mordante d’un vent du nord, glacial et impitoyable ? N’est-ce pas nous trahir nous-mêmes de le jeter dans l’ombre d’une Idée, d’un chant apollinien, d’un déni socratique ? N’y-a-t-il pas dans le tragique un piège pour la stricte Raison, un labyrinthe dans lequel elle s’égaré et finit par y perdre son impossible unité ? Ce labyrinthe, parce qu’il est inconstructible, rompt tous les fils d’Ariane : sacrifice au Minotaure des raisons les plus téméraires.

Il est certain que je délire en ces fadaises : conjuration académique d’un kantisme servile ! De quelles catégories pourrais-je me garantir ? Au diable tous ces mystères qui déjouent la Raison ! Je suis, m’a-t-on dit, le jouet d’un mysticisme primaire : qui, aujourd’hui, oserait encore croire en ses rêves ? La technique n’a-t-elle pas ruiné nos moindres utopies ? De quelle paternité pourrais-je me prévaloir quand au cimetière des idoles pourrissent aussi les dernières gloires ? L’insolence nietzschéenne passe pour un artifice et, s’agissant de Heidegger, sa moustache (parce qu’elle en rappelle une autre) a eu raison de ses pensées les plus profondes. A présent ce sont d’autres qui s’imposent : la philosophie est une affaire de bandes, parfois de contrebande : ce que je nomme ici des bandes, ce sont, paraît-il, des courants de pensée qui s’entrecroisent et s’interpellent : c’est bon pour le moral !

Mais il semble que, une fois encore, je fais fausse route, que je n’ai rien compris : les bandes à Deleuze, à Foucault, à Badiou ou à BHL, sans oublier

celles qui, par timidité, peinent à se manifester, tout cela ne fut qu'un jeu porté par l'air du temps, celui des manifs et des contradictions, des corrections policières et des indignations. Après tout les « Boat People » ont réconcilié Sartre et Aron : ce n'est déjà pas si mal ! Tous ces gardiens de la Raison avaient-ils la tête froide ? Leurs passions furent trop intimes pour qu'on puisse en parler : le mythe de Socrate s'est confondu avec le temps, pauvre chimère !

Me voici donc assigné au tribunal de la Raison : qui pourrait m'y défendre ? M'apporter le soutien d'un maigre témoignage ? Deleuze, enjoué de sarcasmes, a endossé la peau du procureur général tandis que Derrida, coiffé d'une perruque leibnizienne, préside la séance. Deleuze, fidèle à ses boniments, enchaîne les concepts alors que, privé de ligne de fuite, je suis jeté sans égards dans le jeu impitoyable de la déconstruction. Un sujet qui pense, cela n'existe pas : au gré de nos pensées on est toujours un autre, autrement dit personne. « Qui êtes-vous donc ? » me demande Derrida : un autre ! « Soyez plus précis et dites-nous qui vous êtes ! » : un autre, je vous l'ai déjà dit. « Vous devez bien avoir un nom ? » surenchérit le Président : ça n'a pas d'importance ! Disons que je m'appelle « personne », une case vide si vous préférez. C'est ainsi que me décrivent les schyzo-analystes : demandez à Deleuze !

Derrida me trouve bien insolent ; je me retourne un bref instant et, caché parmi la foule, j'aperçois Foucault baillant son ennui : quand les mots sont creux, ils donnent des ballonnements. Bouveresse s'est endormi sur son trop peu de gloire : tous ces gens, qui parlent et ne disent rien, ont si peu à lui apprendre. Je suis coupable : le virtuel nous apprendra de quoi. Ma culpabilité est empirique et son objet transcendantal, c'est-à-dire bien réel mais non encore acté : bref je suis coupable par anticipation. Je n'ai rien à ajouter : le crime dont on m'accuse est indéfendable, une atteinte que rien ne peut justifier et, moins encore, atténuer, une déconstruction avortée de la Raison qui sait et juge : je suis coupable du crime de lèse-Raison et il me faut, à présent, l'expier.

Dans les geôles de la Raison, bien des rêves se sont brisés mais que m'importent ces murs de pierre et ces barreaux d'acier : ma pensée les traverse comme de vulgaires chiffons. Comment retenir ici celui qui n'y est

pas ? La Raison est un leurre : de tout ce qu'on y trouve, bien peu est véritable : une parodie de ce qui n'est qu'ailleurs!

Lecteur, tu es parvenu jusqu'au seuil de ma maison : c'est à toi de le franchir. Demeure en ces lieux autant qu'il te plaira et sois rassuré : il n'y a pas de pièges, pas de fantômes, pas de porte close pour priver ton regard de ce qu'on ne peut voir. Je place en ton oreille ces mots avisés : en cette demeure, de tout ce qu'on y voit, bien peu s'y trouve et de ce qui s'y trouve, bien peu se donne à voir. Dans cette obscurité, la lumière est inutile : tout semble s'y confondre et c'est à toi qu'il appartient de distinguer ce qui doit l'être. Le temps s'est assoupi dans les mailles des tentures et les fissures des meubles ; te voilà « Igitur » perdu dans l'escalier dont se dérober les moindres certitudes : tout est pareil à ce matin et cependant plus rien ne se ressemble. Ce sont les choses qui viennent à nous : sois patient et elles viendront jusqu'à toi, suivant leurs propres voies. Laisse-toi envahir par le monde plutôt que de le prendre et n'en saisis que les ombres. Laisse ta raison sur le seuil : elle attendra que tu reviennes pour en user à ta guise.

Une dernière chose : ce qui diffère est identique autant rien n'est jamais le même...

« Pourquoi existons-nous ? » se demande Heidegger étant donné qu'on aurait pu ne jamais exister ; il est indéniable que nous existons : « de trop pour l'éternité » nous dit Sartre en ajoutant que « l'homme est une passion inutile ». N'aurait-il pas raison d'avoir tort ? Dès lors que nous sommes, que nous vaut l'hypothèse selon laquelle on aurait pu ne pas être ? N'est-ce pas la question elle-même qui devient inutile ? La véritable question n'est-elle pas de savoir ce que l'on peut faire de cette existence qui nous est donnée et que nous n'avons pas voulue ?

Nous suffit-il un seul coup de dés pour abolir tous les hasards ? Mallarmé était persuadé du contraire et, disait-il, « de ce qui a eu lieu, ne demeure que le lieu » : tragique Mallarmé ! Le lieu devient constellation quand nous sacrons le nombre affiché par le dé : sacrer le nombre, c'est-à-dire l'accepter et en l'acceptant abolir toute contingence. Que la raison de notre existence soit nécessaire ou seulement suffisante comme l'affirmait Leibniz a si peu d'importance : notre existence, même si elle purement contingente, devient une nécessité quand, en l'assumant, nous lui donnons un but.

« Je suis Zarathoustra, l'impie : je fais bouillir dans ma marmite tout ce qui est hasard. Et ce n'est que lorsque c'est cuit à point que je lui souhaite la bienvenue comme ma nourriture.

Et en vérité, maint hasard s'est approché de moi en maître : mais ma volonté lui parla d'une façon plus dominatrice encore, — et aussitôt il se mettait à genoux devant moi en suppliant —

— me suppliant de lui donner asile et accueil cordial, et me parlant d'une manière flatteuse : « Vois donc, Zarathoustra, il n'y a qu'un ami pour venir ainsi chez un ami ! » »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre III)

Première rencontre.

On ne sait rien du monde que son représenté !
S'enchainent les paradigmes, théories apprêtées :
Des sombres tarentules le piège s'est refermé !
Victoire de la Raison ou mort de la pensée ?

Or quand les mots se taisent, retournent à l'encrier,
Ne demeure que le lieu de ce qu'y fut gravé ;
A l'ombre du grand chêne, sur le banc déserté
Nous attend une énigme par les dieux déposée.

Que tait ce que l'on dit, du voir qu'est le caché ?
Si les mots sont menteurs, regard est cécité :
Que cachent les apparences sur un marbre jetées ?
Rien ! C'est dans la surface que tout nous est donné.

INCIPIT

Ce livre n'est pas un livre ! Comment pourrais-je écrire un livre, moi qui suis un enfant du tourment ? Ce qui, ici, s'apparente à un livre, je l'appellerai « territoire ». Un territoire, ce n'est pas un espace quelconque, un lieu-dit qui se laisserait indiquer sur une carte. Le territoire est mouvant, non circonscriptible, non délimitable parce que l'être qui l'habite est lui-même mouvant, toujours en devenir, singulièrement et sur le mode de l'immanence. Telle est précisément la nature du tourment : le tourment est imprévisible, toujours sur le mode de l'autre insaisissable. Il est un fauve, non pas l'un de ces fauves qui, dans les cirques, nous amusent avec leurs tours dociles, mais un fauve de la savane, indompté et indomptable. Le tourment, c'est le lion, dernière figure des trois métamorphoses, c'est le Zarathoustra de Nietzsche, qui brise les tables, qui nous dépouille de tout ce qui rassure, qui nous renvoie au monde comme sujets questionnant, sujets sans consistance, sujets à être ce que nous ignorons. Le tourment ne fait pas de nous des êtres malades de l'existence, à la manière de Socrate, mais des êtres malades de ne pas exister, si ce n'est à travers un autre que nous ne sommes pas.

Ne serais-je donc qu'un disciple de Schopenhauer, un pessimiste pétri de ce désespoir du « en vain » ? Ou suis-je un disciple de Nietzsche, en quête de puissance, un être au-delà des valeurs, un être promis à la volupté du Surhumain ? Dans le champ immense de la philosophie, Nietzsche est un éclair dont on attend toujours le coup de tonnerre, comme si Nietzsche avait abandonné à ses critiques le souci de la résonance. Rien de tout cela ! Schopenhauer est un phare éteint et Nietzsche, un phare qui n'éclaire rien parce qu'il n'a rien laissé à éclairer.

Ce livre n'est pas un livre : c'est le territoire de mon tourment ! Le lieu au sein duquel le tourment, dans son effort de se dire, se heurte sans cesse au mensonge des mots car les mots disent toujours autre chose, les mots se dérobent à nos tentatives, toujours vaines, de les accrocher à des significations, de leur faire ce qu'ils auraient « dans le ventre ». Les mots se donnent un air malin, empruntent des lignes de fuite, déconstruisent ce que l'on pensait avoir construit et puis ils reconstruisent de nouveaux ensembles signifiants qui, à chaque fois, sont autant de défis. Les mots entretiennent avec la vérité des relations ambiguës, cachotières. Le vrai, à peine se donne-t-il à connaître, que déjà les mots l'emportent ailleurs. La vérité n'a pas de territoire : elle est toujours ailleurs. Notre existence serait-elle cousue d'erreurs ? Et notre pensée serait-elle, irrévocablement, pensée du faux ? Les

concepts sont fragmentaires, par essence, et les vérités qu'ils emportent, le sont tout autant. La Vérité, c'est un tableau, aussi blanc que la neige, que l'on accroche aux murs de nos raisons : la réminiscence, purement symbolique, d'une illusion rassurante, inscrite au ciel des Idées par un Socrate désabusé. Socrate, un « sac à vices », malade d'exister qui remet sa propre vie entre les mains d'un acouphène, démon imaginaire, au plus près de ses oreilles, qui lui enseigne la Raison. L'opium de la jeunesse devient alors martyr, héros de la Cité, sublime incarnation de la maîtrise de soi, génie de la dialectique qui, seule, peut dire le vrai. Le mythe de Socrate devient lieu de naissance d'une civilisation nouvelle qui ne pourra survivre qu'au prix d'une abominable confusion : le Christ ou bien Socrate ? Ces deux-là se confondent et la vérité de l'un se fait celle de l'autre. Jusqu'au jour de l'orage et des éclairs dont l'un, bien plus puissant que tous les autres, ébranle toutes nos pensées, les renvoie à leurs mensonges et à leurs illusions : illusion du Vrai, illusion du Bien, illusion du Beau. Resurgit le tragique que Platon avait si bien caché à l'ombre des Idées.

Un raz-de-marée dans nos pensées les plus sûres : le feu nietzschéen dévaste tout. De l'ancien monde ne subsistent que les cendres ; même Dieu a pris la fuite. Dieu est mort ! Mais pas Dieu lui-même mais tout ce dont on avait fait de lui la raison nécessaire. Tel est le « Gai savoir », savoir joyeux d'un monde en flammes déserté par les dieux, savoir d'un homme inconsolable, privé de salut et qui soumet son existence à la loi du « en vain ». Cette décadence serait donc l'objet de mon tourment ? Rien n'est plus faux ! Sans cesse je retourne les cendres car, me dis-je, il doit bien subsister quelque signe, rien de plus qu'un possible. Revoilà mon tourment, ce démon qui accompagne tous mes voyages, cette ombre qui souffle à mon oreille que ma recherche est vaine, que je ne trouverai rien, que tout a été consumé. Vade retro Satanas ! Je ne cherche pas ce que tu penses : toutes ces vaines illusions dont tu avais habillé nos raisons. Je ne cherche pas le Bien, pas plus que je ne cherche le Vrai, ou même le Beau. Nietzsche a mis le feu à des chimères : que pourrait-il bien rester de ce qui n'a jamais existé, sinon le fait d'avoir cessé d'y croire ? Il n'y que la Science qui croit encore à ces chimères !

Le tribunal de la Raison, ce gardien des « vérités éternelles », a-t-il été vaincu ? Définitivement ? Je voudrais m'en convaincre pour penser à nouveau ; mais ce sont là des mythes et les mythes sont des Phénix qui toujours resurgissent en se donnant des traits nouveaux. Mon tourment, c'est le retour des idoles, de ces raisons que l'on croit bonnes mais qui ne le sont pas. Zarathoustra a brisé les tables de la Loi : a-t-il brisé la Loi ou simplement les tables ? Que les « vérités éternelles », tout habillées de mythes, reviennent par quelque force : quelles vérités nouvelles pourrait-on inventer qu'on puisse

leur opposer ? Ce que je cherche, ce sont des fragments, des miettes de vérité ; la philosophie est un acte singulier, une agitation : elle secoue les mots, leur assigne de nouvelles composantes (ce que j'appelle leur « charge »), les poursuit sans relâche, dans leurs associations les plus inattendues et dans leurs lignes de fuite. La philosophie crée des concepts qu'elle anime dans un plan d'immanence jusqu'à ce qu'ils nous livrent un peu de vérité, non pas la Vérité illusoire mais une vérité partielle et toujours provisoire. Ces vérités, il serait insensé de les chercher pour elles-mêmes car elles sont toujours référées, référées au pois et à l'usage des concepts, référées au pourquoi de cet usage. Les vérités, toujours référées, ne sont pas relatives pour autant. Elles ont toujours une prévalence non discutable au moment où elles surgissent. Mais ces vérités ne sont pas éternelles, ne sont pas ces objets idéaux qui, du dehors du monde, nous diraient ce qu'est le monde ou encore ce qu'il doit être. Le monde ne naît pas de la vérité : c'est la vérité qui naît du monde. Et les vérités sont à l'image du monde duquel on les arrache : toujours en devenir.

Voilà pourquoi ce livre n'est pas un livre mais bien plutôt le territoire de vérités qui se cherchent mais surtout qui se créent dans les champs de possibilités ouverts par les corps creux. Cette apparence de livre, c'est un corps creux ! Les corps creux sont multiples, autant que le sont les lignes de fuite qu'empruntent les concepts. Aussi la question la plus cruciale, c'est celle des possibles en dehors desquels l'être ne saurait devenir. C'est donc l'être des possibles qu'il faut interroger et il faut l'interroger à partir de l'être singulier en devenir dans l'immanence. La Volonté de puissance nietzschéenne et l'avènement du Surhumain présupposent toujours ces possibles que Nietzsche interprète comme luttes de forces. De même que les marxistes ont fait de l'humain un produit de l'histoire, Nietzsche en fait le produit de luttes de forces. Dans ce jeu de constitution par un tiers, la liberté est récusée parce que liée aux valeurs et rendue inutile, sinon néfaste. Contre ces réductionnismes, il importe d'affirmer que la liberté n'est pas, au regard des valeurs, raison de culpabilité mais que, bien au contraire, la liberté est ontologique comme manifestation première de l'existence humaine : nous existons libres ! C'est donc librement que l'humain fait choix de ses possibles comme conditions nécessaires de son propre devenir. C'est pour cette raison que la Volonté de puissance sera ici interprétée comme Vouloir-être du Soi. Le Soi ! Voilà bien un concept inattendu dans cette étrange affaire ; le Soi nous renvoie à la présence-à-soi et au circuit de l'ipséité. Le Soi, c'est le grand absent de l'ontologie sartrienne : le Soi, c'est l'Autre du Je comme explicitation de « Je est un Autre », la si célèbre phrase de Rimbaud dans sa « Lettre du voyant ». Mais il faudra en passer par le Moi et en découdre avec Sartre car le Moi n'est pas l'Autre du Je mais seulement sa singularisation intramondaine.

Ce livre n'est pas un livre ! C'est un territoire, un espace virtuel, le tatami des idées : les idées des uns avec et contre les idées des autres, le jeu des concepts qui se déterritorialisent pour ensuite se reterritorialiser. Y aurait-il derrière cette agitation, une forme quelconque d'unité, que cette unité serait celle du rhizome : personnage conceptuel ou être singulier en devenir immanent ? Peu importe ! Le rhizome est multiple, autant que les concepts qui forgent les idées, et cette multiplicité est celle de l'auto-distanciation. Le rhizome, dans son déploiement, se fait autre en demeurant soi, dans cette auto-distanciation que constituent les « Mille plateaux ». Les plateaux appartiennent au rhizome sous la forme d'une désappropriation singulière car les plateaux sont autant de lieux d'émergence de significations nouvelles pour un être inachevé. Et pourtant le rhizome conserve son unité, une unité dont le flux interne au rhizome constitue le principe, autant qu'il est moteur du déploiement. Un flux continu ou discontinu ? Il est diachronique mais sa continuité, parce qu'elle est généalogique, n'en brise pas la continuité : il est continu par capillarité. La discontinuité du flux se manifeste sous forme de plis et est de l'ordre du rugueux ; le flux, en dépliant les plis, libère des significations nouvelles qui réorientent le rhizome dans son auto-déploiement (de là cette nécessité de la déterritorialisation et de la reterritorialisation). Les plis ne sont pas des points de rupture mais des singularités dont le dépliement engendre, au sein du rhizome, des décentrements en permanence, aussi bien que le rhizome ne saurait avoir de centre. Le dépliement du pli détourne l'écoulement du flux mais ne l'interrompt jamais. Le flux creuse son lit dans la vallée des plis, et ce sont les plis qui déterminent l'allure de sa course, comme la topologie d'un lieu détermine le cours d'une rivière.

Le Soi, à sa façon, c'est le « Graal » de la philosophie, son but ultime, la vérité incontestable de notre humanité. Mais le Soi ne se laisse pas saisir, comme on attrape des mouches : le Soi a toutes les exigences d'un devoir-être. On n'est pas Soi : on le devient ! Le Soi, c'est le demain du Je, celui qui se donne à penser comme être-à-venir. Le Soi, c'est une béance au sein de l'être, un néant inhabité comme être des possibles, un appel à être comme singularité. Le Soi n'est pas une catégorie ontologique, combinaison synthétique et toujours instable de l'être et du néant. Le Soi, c'est l'à-réaliser, l'être dans sa souffrance la plus intime, l'être dans son indigence la plus radicale.

Tel est le Soi et tel est mon tourment ! Amener jusqu'à l'être ce que bien trop de philosophes ont laissé dans le néant, briser toute la négativité (hégélienne) du n'être pas. Si le Soi persiste sur le mode du n'être pas, c'est parce qu'aucun concept n'a été, jusqu'ici, en mesure de briser la contradiction ontologique, de faire surgir l'impossible synthèse de l'être et du no-être. Il y a au principe de cette impossibilité toute la pesanteur, l'extrême pesanteur, d'une tradition

d'une tradition plus que deux fois millénaire : cette pesanteur, c'est celle du syllogisme et de la dialectique, en un mot de la logique qui, se faisant unique loi de la Raison, a fait de l'imaginé un impensable, le séjour interdit de tous les concepts.

Ce livre n'est pas un livre parce que tout ce qui s'y dit n'a pas de prétention, sinon celle de mettre des mots sur un tourment. Je sais des incrédules qui, en ces questions, ne verront rien qui justifie qu'on s'en tourmente. Mais la philosophie n'est pas un fleuve tranquille, radeau qui trouve en l'eau paisible chacune de ses raisons. Sous la menace, notre pensée devient tumulte, agitation propice aux égarements. S'agit-il de penser juste ? Non ! Seulement penser quand tout nous l'interdit : évoquer, suggérer les vérités, ces petites vérités qui font la vie, notre vie ici et aujourd'hui, toutes ces vérités qui font rire les savants, tous ces ascètes de l'esprit que la vie n'intéresse pas. David contre Goliath ? Peut-être ! On a tout à gagner quand on n'a rien à perdre.

Le cynisme, voilà la force de tous les prétentieux ! Maupassant n'a-t-il pas écrit que le cynisme de Schopenhauer tenait tout entier dans ses fausses dents ? Tous ces cyniques valent-ils seulement qu'on y réponde ? N'est-ce pas assez qu'on leur jette quelques os ? Le cynisme, voilà cet artifice, ce faux argumenter qui échappe au commun. Le cynisme n'a jamais convaincu : il ne sert qu'à briser ceux-là qui pensent en mieux. Un aveu d'impuissance : le cynisme ne dessert que celui qui en use ! C'est la meilleure raison d'aller au fond des choses. Finalement à qui importe-t-il qu'on l'entretienne du vrai ? A celui qui tient pour vrai ce qu'il sait être faux ? Ou à celui qui du vrai et du faux ne sait pas faire la part ?

Ce livre n'est pas un livre ! On pourra s'en convaincre encore pourvu que l'on admette qu'il s'adresse à ceux-là qui jamais ne le liront. Qu'auraient-ils donc à apprendre ? Qu'un esprit tourmenté fait ombre à la Raison ? C'est porter sur l'écrit un regard de surface, se contenter des mots et du sens qu'on leur prête, ne rien vouloir saisir de l'essentiel, cette intimité inquiète qui déborde dans ces mots. Ce « livre » n'est qu'un fragment d'une intrigue existentielle, le dire d'un événement qui en brise les limites ; un texte habité par quelque chose qui lui échappe, bien qu'il en soit pourtant la clé, ne saurait faire un livre. Curiosité littéraire ? « Tentation de l'impossible » ? Pièce à conviction pour un crime de lèse-Raison ? Je dirai plutôt « acte manqué », indication d'un penser qui, parce qu'il est incapable de se dire, se fait passer pour un autre auquel il emprunte son langage avec une maladresse qui ne peut que le trahir.

Le texte emprunte à divers genres : la poésie, le dialogue, la dissertation, la mise en situation, l'aphorisme. Il est tant de façons de dire les choses. « Le philosophe et l'araignée », dernier chapitre, est la suite, entrecoupée, du

prologue. L'entre-deux est une dissertation philosophique dont les traits principaux sont repris et commentés dans le dialogue avec Argiope, mon araignée philosophe.

L'ensemble pourrait passer pour un jeu de l'esprit, reproche fréquent aux artisans de la philosophie. Il n'en est rien ! Je l'envisage comme une lecture croisée, débat « posthume » dans le plus grand respect que l'on doit à ces grandes figures de la philosophie. Je l'ai dit dès le début : je suis l'enfant du tourment et il serait vain de chercher à mon propos toute autre paternité. Si je suis redevable, c'est envers Sartre qui, trop longtemps, fut mon maître : si mes propos aujourd'hui m'en détachent, je conserve à son égard un attachement tout aussi vrai qu'au premier jour.

CHAPITRE I

METAPHYSIQUE DE L'ÂME

« La religion est la métaphysique du peuple » disait Schopenhauer, avec toute l'arrogance et le mépris que nous lui connaissons. Dieu, l'âme et la liberté constituent les trois antinomies de la Raison pure théorique kantienne et ils constituent, à ce titre, les trois postulats de la Raison pure pratique, autrement dit la justification, par adhésion, de l'impératif catégorique, le célèbre « Tu dois ! ». A vrai dire et bien qu'il se prétendait tel, Schopenhauer était bien moins kantien qu'il n'était anti-hégélien : en effet sa fidélité à Kant se limitait à la première édition de sa « Critique de la raison pure », édition indemne de toute contamination religieuse que Schopenhauer croyait apercevoir dans les trois antinomies. Or si Dieu, l'âme et la liberté constituent des antinomies, c'est précisément parce qu'ils se prêtent à une contradiction : adhérer ou non aux idées de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la liberté humaine, étant admis que l'un et l'autre sont tout aussi rationnellement fondés.

Pour Schopenhauer (« Le monde comme volonté et représentation »), le monde se présente de deux manières : d'une part comme volonté aveugle de vivre et d'autre part comme représentation idéalisée, au sens kantien. Il en résulte, nous confie Nietzsche, un idéal ascétique qui consiste à se réfugier, hors du monde comme volonté, dans la représentation, idéal ascétique que Nietzsche qualifie comme volonté de néant puisqu'elle cette volonté est fuite du monde de la réalité et de la vie et refuge dans un idéal sans réalité.

Si la religion appartient au peuple et la métaphysique, c'est-à-dire la philosophie, aux esprits éclairés, cela ne signifie pas pour autant que Dieu trouve sa place au sein de la métaphysique : la métaphysique est nécessairement athée. Je ne discuterai pas ici de cette prise de position dont Schopenhauer n'est d'ailleurs pas le seul représentant. Si l'âme est postulée par la raison pure pratique chez Kant, elle ne ressort pas pour autant à la métaphysique dont Heidegger a suffisamment montré qu'il avait ruiné les fondements. Aussi évoquer une « métaphysique » de l'âme est tout aussi anti-kantien que ne l'était la critique du nihilisme chez Nietzsche. « Le kantisme a les mains blanches mais il n'a pas de mains » a dit Valéry : c'est dire que la morale kantienne, fondée en Raison et exprimée par des maximes universelles, procède certainement d'une intention pieuse mais qu'elle n'est pas

en mesure de fonder la moindre praxis : elle demeure, comme son architectonique de la connaissance, une abstraction.

Dans le contexte d'une déconstruction et d'un dépassement de la métaphysique (Nietzsche et ensuite Heidegger), est-il opportun d'associer, en une seule expression, l'âme et la métaphysique ? N'est-ce pas faire crédit aux errances de l'histoire de la philosophie telles que Nietzsche et Heidegger les ont précisément discréditées ? Le terme « métaphysique », au sens où je l'emploie ici, ne renvoie pas à la métaphysique des scolastiques ou des modernes mais plus simplement à une conception de la philosophie comme mise en profondeur, sonde d'une intériorité qui, sans mépriser les apports de la psychologie, s'efforce d'en pénétrer l'abîme, le sans-fond d'une détresse existentielle. Cette détresse qui semble issue de la modernité, et qu'ont si bien décrit Hölderlin et Heidegger, est, en dépit de son manque d'apparence, le vecteur essentiel d'un défaut d'existence, d'une actualité inauthentique, d'un épuisement de notre volonté libre, d'un abandon à l'emprise du temps mondain et d'un suicide de notre être le plus propre.

La modernité a donné lieu à un effondrement du Soi et en a brisé le devenir : plus que jamais l'homme est devenu le reflet d'un monde artificiel et mensonger qu'il a lui-même créé et sur lequel il a perdu son emprise : la modernité, par son discours bien plus encore que ses réalisations, a fait de l'homme un « être-été », une construction idéalisée (que l'on se rappelle « l'homme de Platon » dont se moquait en public Diogène), un désir embrigadé dans un dispositif et dépouillé de toute maîtrise, pourrait dire Deleuze. L'homme actuel, parce qu'il est mondialisé et déraciné, a perdu le sens du natal et, du même coup, tout rapport authentique à la nature qu'il cherche, avec toujours plus de raffinement, à dominer et, par conséquent, à se dominer lui-même puisqu'il en fait partie.

La destinée de l'homme est liée, par une nécessité existentielle, à la nature : sans elle, il est voué à disparaître sans laisser d'autres traces que celles de tout le mal qu'il aura causé. Et s'il existe un dieu pour l'homme, il est, lui aussi, essentiellement (ontologiquement) lié à cette même nature : tout autre dieu n'est qu'une hypostase, une mystification qui consiste à nous faire croire que nous manquons, pour l'essentiel, de ce qui déjà nous est donné mais qu'on ne perçoit pas comme tel parce que ce que nous considérons comme notre nature, au sens premier, est un acte manqué : voilà ce que toute religion s'efforce de nous faire croire et si nous concédons à cette chimère, c'est parce que nous avons de nous-mêmes une conception méprisable. Nous rêvons d'un toujours plus alors que rien nous manque : l'homme est à sa place et sans la moindre faille mais il l'ignore, prisonnier de ses restes de croyance qui le maintiennent en son aliénation. L'homme n'a de

contingence que celle qu'il se prête dans sa propre perception : il est un absolu qui, par feinte résignation, se conjugue au relatif.

On lira dans « Les charbonneuses » cet appel à la vie que nous adresse un écureuil, gardien de la fécondité du chêne où il demeure. Cette vie, toujours différée par nos croyances religieuses, nous devient un fardeau toujours plus pesant, le prix fort à payer pour une indulgence divine. Nier ce que déjà nous possédons au nom d'une promesse toujours plus lointaine (le messianisme eschatologique aussi bien chrétien que marxiste) et des plus hypothétiques. Rêver d'un autre monde qui serait bien plus beau que celui que nous avons-nous-mêmes enlaidi, devenir, quand les temps seront résolus, les rossignols d'un divin qui ne peut se satisfaire du chant si mélodieux des merles et des alouettes.

C'est la mort qui fait de nous les obligés des dieux : inconnue de notre angoisse, nous confie Heidegger. Comment savoir où se termine la vie quand on ignore où elle commence : avec la mort, la vie n'est plus qu'un espace inscrit entre deux dates gravées sur une pierre tombale. La mort, celle que nous craignons, et la dernière de toutes nos morts : à chaque instant nous mourrons à l'être authentique que nous réclame la vie. Et cependant, disait Péguy, chacun de nos instants est un fragment d'éternité. Qui mieux que Nietzsche, le prophète de l'Éternel Retour, a parlé de cette éternité dans l'instant.

« La première question n'est nullement de savoir si nous sommes satisfaits de nous-mêmes, mais s'il y a quelque chose de quoi nous soyons satisfaits. En admettant que nous disions " oui " à un seul moment, nous avons par là dit " oui " non seulement à nous-mêmes, mais à l'existence tout entière. Car rien n'est isolé, ni en nous-mêmes, ni dans les choses: et, si notre âme a frémi de bonheur et résonné comme les cordes d'une lyre, ne fût-ce qu'une seule fois, toutes les éternités étaient nécessaires pour provoquer ce seul événement, et, dans ce seul moment de notre affirmation, toute éternité était approuvée, délivrée, justifiée et affirmée. » (Nietzsche, « La volonté de puissance »)

PRENDS GARDE...

Ami lecteur, prends garde aux mots que tu vas lire :

Ils ne sont que passions ou sanglots étouffés.

Les stupides lois des hommes tu me liras maudire

Et sur leurs cœurs de pierre tu me verras pleurer.

Pauvre lecteur que je soumets à ma sentence,

Te revient-il ce doux propos qui habillait

Ce monde déchu d'une impossible espérance ?

Sisyphé est revenu au bas de son sommet.

Le poète est libre et se joue de la grammaire,

De ses curieux accords, de ses justes liaisons ;

Il ordonne ses mots en possibles repères,

Méprisant la syntaxe et ses fausses partitions.

On attend du poète qu'il décrive de belles choses,

Une ode à la lumière parsemant de mille fleurs,

Couvrant le monde et sa laideur de jolies roses

Qui s'éclosent au matin et dont on sait les heures.

Rimeurs ! Chantres de l'aube qui couvre de soleil

Les ruines de ce bas monde infesté de poisons ;

Viles parnassiens qui habillez de merveilles

Les laideurs de la vie aux stupides horizons.

J'ai chevauché Pégase vers d'impossibles cieus
Qui pleuraient les oublis d'un humain pathétique ;
J'ai nargué des chimères en de sinistres lieux
Sur des sentiers de boue que je croyais mystiques.

Je n'étais pas au monde et à sa cruauté,
Rêvant tout éveillé comme un enfant niais ;
Larmes de repentir qui sur mes joues coulez,
De l'enfer retrouvé livrez-moi le secret.

Regrets ! J'ai troublé ma raison de ces pensées
Que le ciel est empli de possibles promesses ;
Je me suis enivré de propos insensés,
Ignorant de ma vie sa profonde détresse.

Foutaise ! Le monde n'est pas ce que j'en ai rêvé,
Écrasé par le ciel qui déverse ses maux
Dont le présent regorge comme une éponge usée ;
Me voici bien en peine de mes anciens propos.

Affamés de mon sang, des loups jettent leurs crocs
Sur le cadavre de ma vie, rime trépassée
Dans une funeste absence oubliée par les mots
Et le silence s'installe au creux de mes pensées.

Je vous fais la promesse en cette destinée
D'effacer les couleurs dont j'habillais ma vie ;
Ma raison, en ses vers, sera de noir drapée,
Que je dirai sans failles, assurant ma survie.

Pleurant sur mon désert qui écorche mes genoux,
Point d'eau pour éteindre la soif de mes désirs ;
J'ai recraché mes rêves et leurs insignes bijoux ;
Éteinte, mon âme enfin se traduit en soupirs.

METAPHYSIQUE DE L'ÂME

Nulle part est-il l'ailleurs d'un impossible ici ?
De l'âme ce néant est d'échapper à Soi,
Inutile rédemption d'ineffable sursis
A son présent tragique qui du feu n'est que proie.

L'âme est un intérieur délavé de raison,
Un vers-l'état-des-choses selon qu'elles lui paraissent,
Ce regard déchiré par d'intimes passions,
Indigeste saveur d'un regain de tristesse.

L'âme se nourrit de tout, omnivore incertain
Abreuvé d'infortune, aux égards éprouvés
D'injuste soumission aux sinistres desseins :
Le chagrin fait son nid des funestes pensées.

L'éperdu fait moisson de ces maigres lumières,
Déchoir d'un être-sans au salut d'un oubli ;
Effusion incongrue sur un étang de pierres,
Ironiques imprévus dont s'abrite l'ennui.

Ne reste que le vain au-delà des sanglots :
Abdication de l'âme aux torrents d'insomnies,
Crépuscule assombri d'un indigent repos,
Un ballet de démons par un matin bannis.

Métaphysique de l'âme nouée de contritions,
Puanteur cérébrale d'un souffre incandescent :
L'esprit se fait matière d'improbable assumption,
Immanence tellurique d'une sanction de présent.

Elle s'éprend d'un ailleurs, cette âme consumée
Au bûcher du néant d'un trop peu d'épaisseur ;
Et bravant l'inutile d'un être déchiré,
Elle repeint sa béance d'une possible lueur.

D'un en vain d'exister elle trahit la sentence
Et offre à tous les dieux sa servile destinée :
De l'âme son nulle part de l'ici est semence,
Le retour pathétique d'un vivre différé.

Le ciel est investi de répondre aux épaves
D'un naufrage écumé d'ineffables raisons ;
« Fides sive Ratio » qui nos esprits délave :
« Je crois » n'est qu'un écart de notre dérision.

Et de Dieu se fait gain ce que l'homme a perdu :
Etre à Soi dévoué d'une commune abjection
Pour ce qui fait de l'homme l'illusion d'un vaincu,
Le serpent redouté de sinistres oraisons.

La croisade est amère qui aux dieux se dérobe,
Abyssale dépression des revenir à Soi ;
D'une vanité coupable le destin nous enrobe :
Du divin le cadavre fait si grand désarroi !

Insensé ! De notre âme tu deviens la couleur,
Désolation de larmes au cœur de nos déroutes :
Un ciel vide se répand sur une terre de malheur ;
De l'étant évidé ne demeure que la croûte !

Tout n'est plus qu'apparences d'un être-là sans nom,
Anonyme persistance de qui ne fut jamais ;
Qu'inventer de plus digne qui de Dieu soit renon
Et d'un homme accompli ferait la destinée ?

De ce divin trépas n'avons-nous communion ?
La sépulture de Dieu fait de nous la patrie :
C'est la mort de notre âme qu'on salue d'effusions,
Le suicide impensé d'une existence meurtrie.

Désespoir ! Dieu est mort autant que l'est notre âme,
Marais d'un déicide dépouillant la pensée
Dans la gueule des paludes d'une senteur infâme,
Tourbière évanescence d'une raison mutilée.

L'âme se tarit en pleurs sur son être raté,
Cercueil d'une existence obligée à déchoir ;
De Dieu les os brisés se vengent d'avoir été
Oubliés de nos vies au prix d'un faux espoir.

L'insensé fait silence d'aussi peu de regrets :
Que nous pourrait-il dire, confondus d'insouciance ?
On n'a de Prométhée, fils du Titan Japet,
Qu'un souvenir douteux, un vouloir d'ignorance.

Les humains sont cupides d'être venus pour rien,
Méprisable indolence pour qui se fait combat
De mener l'être à Soi d'un pénible chemin
Ecrasant de douleur le moindre de ses pas.

Pourquoi de Dieu le meurtre que ce maigre chagrin ?
Qui parle d'imposture quand un chasseur fait feu
Et de sa proie inerte n'enrichit son festin :
Le chassé n'est aux hommes raison d'un crime envieux.

Il n'est de Dieu banni qu'en niant ses valeurs,
Entraves d'un être-là avide de liberté ;
Le « bien faire » n'est que bris du bon pas des haleurs,
Cadence diachronique d'une histoire mystifiée.

Monsieur Nietzsche aurait tort d'ignorer la leçon
Qu'aux valeurs dégradées se doit une renaissance ;
A l'humain d'ajuster ce qui d'être est raison
Sans donner au pourquoi de Dieu réminiscence.

Il n'y est tentative dont on a fait succès,
Si bien qu'aux valeurs mortes il n'est pas d'héritier !
Le monde est sans parure, d'un mort simple reflet :
L'humain n'est à lui-même que poussière dispersée.

Se peut-il qu'il surgisse du fond de son néant,
Autre de ce qu'il fut avant la mort de Dieu ?
L'âme est de peine soulée d'évoquer son avant :
Peut-on naître sans hier, hors d'un regard envieux ?

Si l'homme est à venir de son unique vouloir,
Il le sera sans Dieu ni d'Autre à égaler ;
L'âme est un grand mystère dont Dieu n'est que miroir,
Un projet d'absolu dans l'obscur égaré.

Il n'est vaine passion qui d'ici fait ailleurs :
L'homme est, dit Heidegger, « un être des lointains » ;
Il n'est que ses possibles qui de l'En-soi sont heurts,
Néant d'un besoin d'être, du vide le trop-plein.

Se fera-t-il sans Dieu nous vouloir être mêmes,
Ego-propriété qui d'aucun ne se doit :
Une ontique réfraction d'un possible enthymème,
Le plissement d'une audace dont l'être se reçoit.

Les hommes sont à eux-mêmes leur propre questionnement :
C'est soi qu'on interroge en évoquant le tout ;
Le monde n'est de l'humain que son regard conscient,
Objet d'un hors-de-soi dont l'être se résout.

Ce n'est fumeux discours d'abuser de ces mots
Que pour la mauvaise foi qui d'être se refuse ;
Ne devient librement ce Soi dont est propos

Que raison qui assume de n'être pas recluse.

C'est par faux syllogisme que de la mort de Dieu
Se déduit celle de l'homme englué dans l'en vain ;
Il n'est de cette « logique » qu'un argument spécieux
Gonflé de la prémisse que, sans Lui, il n'est rien !

Si de l'être divin on n'est qu'émanation,
A qui doit sa naissance celui dont tout émane ?
C'est par souci de l'âme qu'on élude les soupçons :
De bien des fantaisies le chrétien fait sa manne.

Mais nos âmes se déprennent de leur facticité :
La souillure se répand en une peste assassine ;
Il n'est plus contrition audible d'un abbé
Qui des péchés nous lave d'une charité divine.

Il n'y a plus que peste faisant de nous des rats,
Transmutation intime d'un être sans valeur ;
Du penser des rongeurs, notre âme n'est que plagiat,
Assomption séculière d'aussi probable leurre.

Des âmes ainsi crevées s'épanche un pus douteux,
Eclosion d'un abcès dépris de certitudes ;
Putréfaction interne d'un christianisme odieux,
L'âme est le dévaloir d'une sordide habitude.

Antéchrist est le nom d'un vaccin de fortune,
Médication précoce de ces chrétiens bubons ;
Il n'est plus chrétienté dont goûter l'infortune :
Les âmes se sont lavées de toutes leurs illusions.

De nos âmes lessivées il n'est plus que béance,
Appel à se remplir d'un autre sentiment ;
Or l'âme ainsi vidée de sa chrétienne pitance,
Privée de la matière, dévoile son assèchement.

Et l'âme se rétracte jusqu'à ne plus en être :
N'en demeure que l'Idée d'un possible retour ;
Mais l'âme ne revient pas qui la ferait paraître
Animée par le vivre d'un ek-statique atour.

De s'ajouter à l'être n'ayant plus l'ambition,
La vanité referme de nos yeux les paupières ;
D'un absurde être-là subissant la raison,
Le Dasein de son monde épouse la misère.

Il n'est de perdition dont on ne revient pas,
Pourvu que de vouloir on se fait nouvelle âme ;
Mais ce n'est pas assez pour emporter nos pas
Au-delà des semblants, vers du Soi le sésame.

Qu'y faut-il ajouter pour qu'à Soi l'on advienne ?
Que manque à nos esprits dont l'âme serait gardien ?
Sur ce manquant de l'être, les esprits se méprennent
Et font de tant d'humeurs l'enjeu de leur destin.

Ne manque au bon vouloir que d'en nommer l'objet :
C'est d'un plus de puissance qu'il nous faut volonté !
De quoi peut-il s'agir sinon d'être projet
D'éclorre cet être-à-Soi dont l'homme est destinée...

L'OUBLI

Bonheur ! L'oubli en est principe et condition :
Le flot de nos mémoires charrie bien trop dépravés.
Souvenirs douloureux, de nos âmes infection,
Le temps fait son chemin et nos vies se dépravent.

C'est un chapelet maudit qui hante nos raisons :
Nos cœurs ainsi meurtris jamais ne se réparent,
Brisant nos espérances en affreuse dépression
Et nos vies se consomment sans l'ombre d'un regard.

Les images du passé un jour refont surface,
Enfouies au plus profond de nos humaines abysses ;
Voici qu'elles nous reviennent en sordides voltefaces,
Enivrant nos vécus de bien sombres malices.

A quoi bon ces souvenirs qui brisent l'existence ?
Celui qui s'en chérit laisse entrer le Malin
Et son histoire s'arrête, pétrifiant sa conscience,
Tissant de fausses prières la voie de son destin.

Nos pas nous font souffrir sur ces arides chemins
Qui nous conduisent ailleurs vers d'amères destinées ;
Des douloureux passés nos démons font festin
Et notre histoire s'englue en de boueux sentiers.

Laissons nos souvenirs en de possibles morts ;
La mémoire nous trahit quand surgit du passé
Le trépas d'une vie qui sombre et puis s'endort :
De cet amer passé, nous voilà prisonniers.

Nos présents s'évanouissent au gré de nos histoires
Qui nourrissent de vide le champ des lendemains ;
Abreuvées de souvenirs qui taisent nos espoirs,
Nos pauvres vies s'étirent comme un trop long chemin.

Il n'est point cœur en joie qui renonce à l'oubli ;
Ignorant que sa vie ne sera que mensonge,
De l'oubli salutaire il faut verser le prix,
Celui de ces tranquilles que nos sourires épongent.

Mais parfois de l'oubli il faut se préserver,
Qui de malsaines manières cache la vraie raison ;
On nie que la morale ait quelque utilité
Qui nantirait nos actes d'une futile mission.

Voyez les anciens peuples qui, pour s'organiser,
Ont gravé dans la pierre les communs règlements ;
Nul être en sa demeure ne peut y échapper :
Des vouloirs singuliers ces lois sont le tourment.

L'utilité sociale : en voici la raison
Que nul particulier à la sienne accorda ;
Faut-il que cette règle de tous soit l'horizon
Pour que la chose sociale ne connut de faux pas ?

La société n'est point la somme de ses âmes :
De l'humaine fourmilière il n'est pas qu'un seul pas.
Chaque homme va son chemin dont nul dessein infâme
Suffit à justifier qu'on sonne son trépas.

A l'ancienne morale il fallait donc chercher
Un socle qui de tous ferait l'assentiment ;
Savants et philosophes vit-on s'y employer,
Qui des sinistres lois scrutaient les fondements.

Sur quel stupide mensonge allaient-ils donc fonder
Cette morale nouvelle, funeste aux rébellions,
Que souscriraient sans peine les esprits éclairés
Et qui du genre humain feraient la cohésion ?

Il n'est plus imposant qu'un Dieu en sa retraite
Se saisit de la chose qu'il habille de raison :
Pour qui veut son salut, la règle est bien faite :
Il n'est pas d'autre excuse dont charger nos missions.

Le règlement se tisse qui forge en nos esprits
Ce qu'il convient de faire en toute circonstance ;
Des idéaux secrets s'empare-t-il sans souci
Et dicte aux serviteurs les lois de la convenance.

Et chacun se convainc de ces divines sentences ;
Le servile se suffit de cette scolastique
Qui promet à ses faits une juste récompense :
Il n'est point trop humain l'exemple des mystiques.

Gardons-nous d'oublier la raison de ces choses :
De vivre en société elles servent l'utilité.
Est-il d'autres façons qui seraient plus grandioses
Que d'écraser nos vies dans la servilité ?

TOURMENTS

Tourments de ma folie, vous noyez ma raison
Dans des fleuves sans retour qui portent ma détresse ;
A tout ce désespoir qui n'a point d'horizon,
Est-il une seule escale qui au repos le laisse ?

Il y a tant de choses qu'il faudrait oublier :
Les insultes, les offenses et toutes les trahisons ;
Le temps s'est écoulé en conservant ces plaies
Et ma pensée s'égare, soulée par ces poisons.

Les chagrins se bousculent au gré de mon histoire,
Mon sommeil est d'ennui qui jamais ne repose ;
De mes journées trop courtes je ne crains que les soirs,
Des ballets de fantômes dont je connais la prose.

Te souviens-tu d'hier, gibet de l'innocence,
De ton enfance volée par ce tableau de sages ?
Le temps est assassin, cousu de malveillances
Et tes rires se sont tus, silence d'amers présages...

Ici l'enfant repose, recouvert d'une pierre,
Mais la terre est souillée par un trop-plein de larmes ;
Souvenir de personne et banni des prières,
Seule une photo jaunie se souvient de ton charme.

Combien de malveillances ont brisé tes espoirs ?
De quelle malédiction ta vie est-elle la proie ?
Le temps s'est effacé, je ne sais que le noir,
Insultant ces démons qui m'ont privé de joie.

Mes jours sont de tristesse qui écoule mes tourments ;
Je suis l'errant des brumes, malade d'exister.
Dépouillé par la vie et d'un regard mendiant ;
Qui donc pourrait me voir, du néant me tirer ?

Je m'en suis donc allé, ne laissant que mon ombre
Et de ce presque rien on fait encore misère ;
J'ai pris tant de visages que je n'en sais le nombre :
Que je puisse être autant, pour moi n'est que mystère.

Jeté dans le néant, je ne suis qu'être été,
Un plus rien qu'on habille d'impossibles ragots ;
Objet de mille regards qui me disent à leur gré,
Qu'importent les mensonges quand on n'est plus qu'un mot.

Plus rien ne les arrête qui du mal ont saveur,
Nourrissant leur envie de me voir déchéant,
De m'avoir affligé, ils se font un bonheur
Et s'élèvent si haut que rien ne les dément.

Il n'est d'avidité qu'aucun crime ne compense :
La conscience se dérobe à ces mauvais esprits.
A écraser les faibles, il n'est d'autre dépense
Que jeter sur leurs peines le plus profond mépris.

Qu'importent les tourments quand ils sont ceux de l'autre,
Quand la bête est repue et digère mon malheur ;
D'avoir fait juste cause, elle se fait bon apôtre :
Il n'est pire paradoxe que celui du menteur.

Assez de ces affreux ! Il faut venir à soi,
S'échapper du néant et renaître à la vie ;
La vie ! C'est quoi la Vie ? Ce qu'on a fait de moi ?
Ce monstre solitaire, une vulgaire parodie ?

De l'enfer je sais tout, et même ce qu'il sera ;
N'y a-t-il que Satan qui me fasse amitié ?
Je voudrais être à Dieu qui guiderait mes pas,
Serait-il mon salut, qu'il garde sa pitié !

Je vais trop de souffrances, qu'un dieu ne peut guérir :
Il n'est pas d'autre vie que celle de mes tourments !
C'est déjà bien trop tard et je ne peux sourire
A tous ces faux espoirs qui se disent autrement.

Tout est joué d'avance : j'en sais le désespoir ;
Mes enfants me regardent du fond de leur tendresse,
Espérant qu'un matin j'abandonne ce mouvoir ;
Et je vous sais si proches qui bravez ma détresse.

Que vous est-il permis que Dieu lui-même ne peut ?
Des océans de feu ont fait de mon histoire
Un abîme si profond qu'il n'est pas valeureux
Qui puisse en ce bas-fond m'endosser quelque espoir.

La vie est ainsi faite que la mienne fut trahie ;
Je ne veux plus de larmes coulant sur mon destin :
Laissez-moi m'en aller vers l'oubli de ma vie,
Je ne veux que repos quand d'autres font festin.

Du gisant que je suis, ils se font la prouesse ;
Je les entends chanter d'avoir ainsi vaincu
Celui qu'en son talon ils savent la faiblesse ;
Qu'importe la saison ! Dans mon cœur il a plu...

Ma bougie s'est éteinte au vent de ces marauds ;
La nuit m'est familière : je ne sais plus le jour...
Je vis parmi les ombres et me fais leur écho :
La nuit fait pénitence quand nous revient le jour.

Vous tous mes plus fidèles, témoins de mes tourments,
Ne pleurez pas si fort qu'un démon s'en souvienne
Et forge de vos larmes son ultime présent :
Est-il mal en ce monde dont volonté n'est sienne ?

De ces loups le grand nombre ne connaît que l'affût
Et guette, sans qu'on n'y sache, le moindre de nos pas ;
Ils se feront malice, autant que c'est leur dû,
De jeter dans l'ornière ce qui ne s'y peut pas !

Qu'ils soient par tous maudits, ces semeurs d'amertume,
Et qu'au gibet de chêne soient pendus leurs méfaits ;
Qu'on les noie sans pitié quand le fleuve est de brume,
Qu'ils ne soient plus que cendres d'un bûcher consumé.

Tristesse et désespoir ! Ma vie se traîne en vain ;
L'apothèque me soulage si peu de mon malheur ;
Mon esprit est trempé de ce fatal venin
Et je n'ai de pensées que d'inutiles rancœurs.

Ma vie est une absence, une saison en enfer :
Qu'as-tu vécu Rimbaud dans le feu du délire ?
Le laid se fit-il beau, raison de ta prière ?
N'as-tu quelque remord d'être voyant te dire ?

Rousseau fut-il naïf de croire en la bonté ?
Ne serait-ce que le rêve d'un promeneur solitaire ?
Tant d'êtres malfaisants se cachent en nos cités :
Autant qu'ils nous accablent, Rousseau, peux-tu les taire ?

Il était pauvre sot de nier l'évidence :
Partout se voient le mal et des hommes la misère.
Est-il un lieu béni qu'épargne la souffrance ?
Qu'on m'en dise le nom si ce n'est pas chimère !

J'en sais trop le mirage ! Il n'est pas un ailleurs
Oublié des vilains, qui de paix soit l'empire ;
Je ne vois que tumultes qui font crever les pleurs
Et entassent les blessures dont nul ne sait la pire...

Mon Dieu est-il si lâche qu'à Satan il me livre ?
Que me vaut ce blasphème sinon que me mentir ?
Du curé le grappin empoisonna le vivre,
De brûler sa paille crut-il le faire souffrir ?

Il n'est sujet malsain qui ne soit pas maudit ;
Le mal, pour se répandre, des hommes prend le visage ;
La justice immanente du malheur sait le prix :
A tout mal plus grand bien avait prédit le sage.

Effacer la mémoire, sans regrets, sans émois,
Trop exister peut-être, renoncer au dépit ;
Se peut-il que demain efface mon désarroi ?
Qu'un rayon de lumière pénètre en mon repli ?

Verser une dernière larme, dire adieu aux hiers ;
Regarder vers le ciel, s'enivrer des étoiles,
Oublier la laideur, se bercer de lumière,
Trahir les trahisons, en déchirer la toile.

LE CORBEAU

« Si tu veux la lumière, rends-toi là d'où elle vient :

C'est de l'obscurité que jaillit la lumière !

Ce n'est pas de l'aurore que le jour nous revient :

Attends le crépuscule et sonde ses mystères. »

(D. Clarinval, « Le banquet »

Il est de noir vêtu comme le sont ses pensées

Et des autres il médite, se faisant anonyme ;

Ainsi va le corbeau qui de mal est tissé :

Il n'est pas vil espion qui en soit synonyme !

Du moindre de nos gestes il devient le notaire

Et, du haut de sa branche, de tous observateur,

Il invente un rapport de nos manières de faire,

Jugeant que de nos vies il est le rédacteur.

Mais de son nid trop bas, l'ensemble il ne peut voir

Et des bouts qui lui manquent, il devient l'inventeur ;

Qu'importe à son rapport ce qu'il ne peut savoir :

De ce qui lui échappe, le corbeau est auteur.

Il écrit des fictions dont nous sommes personnages ;

Or il n'est pas d'histoires cousues de ses mensonges

Qui de l'oiseau, dans l'arbre, évoque le ramage :

De ce qu'on dit ou pas, ce corbeau est éponge.

Sur ses œufs il rumine en couvant nos malheurs ;
Il écrit notre histoire au gré de ses passions :
Des justes qui l'entourent, en bon inquisiteur,
Il trompe les bienfaits dont il fait rédaction.

Cet oiseau de malheur, qui nous vient de l'enfer,
N'est pas ce volatile, de nos champs le semeur ;
Or c'est du corbillard qu'on pu son nom extraire
Car de la mort cruelle, il n'est que serviteur.

Connait-on délateur soucieux de sa victime,
Rongé par sa conscience d'avoir semé la peine ?
De lui est-il un autre qu'il tienne en son estime
Et dont il ne fait proie de sa funeste haine ?

De l'un de ces démons, je fus un jour la proie :
M'accablant de propos tissés par sa malice,
Privés de signature et brisant tout pourvoi,
Il m'en fallut répondre devant quelque police.

De toutes ces calomnies, il en est quelques-unes
Dont aujourd'hui encore je garde la blessure ;
Plus d'un an s'est passé depuis cette infortune :
Des saveurs de la vie je n'ai plus la mesure.

Je meurs à petits pas, de ce mal envahi,
Ne sachant que la nuit et son obscurité ;
Privé de la lumière par ces propos maudits,
Du Prince des ténèbres j'ai fait mon amitié.

Je sais la solitude de n'être pas compris :
Ma tanière est prison dont on jeta la clé ;
De l'écriture des morts et leurs philosophies,
J'en oublie le présent et comble mes pensées.

Je suis un mort vivant, l'ombre de mon passé ;
Misère ! Du temps le cours je voudrais détourner.
Que m'importent les hommes si je dois m'en méfier :
D'une vulgaire araignée, je préfère l'amitié.

L'araignée n'est pas fourbe qui cacherait sa toile :
Qu'on chute en ses filets, ce n'est que par mégarde.
Des corbeaux leurs desseins, jamais ils ne dévoilent :
Comment les éviter, quand même on y prend garde ?

L'auteur de mon supplice voudrait-on qu'on dévoile ?
Elle a caché son nom de sorte qu'on l'ignore
Mais de l'hypocrisie j'ai déchiré le voile
Et connais de ma vie qui fit le triste sort.

Je confie à Satan le soin d'y faire justice :
N'est-il point mon ami, autant que l'est son Autre ?
C'est de mal les connaître qu'on pense qu'ils se haïssent :
De notre vie le vin, le second est l'épeautre !

Je sais que les corbeaux au diable sont festin
Et qu'il n'est plus fin met dont il veuille se nourrir ;
Des anonymes auteurs, l'enfer est le destin :
Ils n'ont d'autre secours qu'à tarder de mourir.

Or Nietzsche le philosophe n'a-t-il fait de « Aurore »
Meilleure illustration de notre décadence ?
N'y voit-on pas procès des frauduleux rapports
Et de ces calomnies instruites à contresens ?

Que Nietzsche me fasse pitié d'inscrire ici son nom
Mais n'est-il pas le maître qui me fit en partage
Autant de ses secrets qui défient la raison ?
N'a-t-il signé son œuvre comme le font tous les sages ?

Il n'est qu'un seul prénom dont il nomma un livre :
S'agit-il d'un présage, qu'en nos deux vies communes,
De nos souffrances le nom, de la sorte il délivre ?
N'y donne-t-il la raison qui fit mon infortune ?

Habitant de la nuit, j'attends le crépuscule
Et maudis les aurores qui font naître le jour ;
Des bienfaits qu'il abonde, Hélios est trop crédule
Car de ce qui s'y cache, on ne peut faire le tour...

MON AMI AU CHAPEAU

Je n'entends plus ta voix, mon ami au chapeau :
A n'être que murmure, qu'as-tu fait de ton âme ?
Tu n'étais pas avare des plus justes propos :
Pourquoi de la poussière es-tu silence infâme ?

Les hiers me reviennent aux paroles incendiaires :
Du monde n'a-t-on refait tant de fois le décor ?
Des injustes façons nous étions lapidaires :
Nous rêvions d'avenir sans penser à la mort.

Parlerons-nous un jour de ces projets brisés,
De nos dérives d'un soir aux berges indolentes ?
Un néant s'est creusé au fond de ma pensée,
Abîme de notre histoire abolie d'espérance.

Des propos incertains je ne sais qu'un midi :
Une bougie consumée qui fait pleurer le temps,
Celui d'un bref adieu habillé de dépit,
Suspension indicible d'un éternel présent.

Des floraisons éparses que j'abreuvais de pleurs,
Dans ta prison de bois, as-tu bu la rosée ?
Soupirs inachevés qu'étiraient des haleurs,
Impossibles rivages d'un brouillard effacé.

Je t'ai vu naufragé d'un étang de cailloux,
Sépulture indécente d'un trop peu de poussière ;
Dispersion affligeante, d'une existence égout,
Imposture assassine dans un lit de misère !

Spectacle pathétique d'une horrible mégère
Epanchant la laideur d'un parfum d'indigence,
Arrogance importune, des autres funéraire,
Pathos inavoué d'un regain de vengeance.

Il n'est pas âne qui brait sur sa maigre pitance
Quand, nourri de chagrin, il s'étouffe en sanglots ;
Je ne sais pire misère qu'un ami en partance :
D'y voir une plus grande n'est que fielleux propos.

J'ai meublé ma tanière de précieux souvenirs :
Quelques rires innocents échappés de concert,
Murmures de confidences ou saveur d'un délire,
Une trop courte amitié refermée d'un désert.

Ne m'y vois pas d'éloge à porter ton chapeau :
Ecorché de mémoire et de photos usées,
Je porte sur ma tête l'objet d'un faux repos
Qui conjugue au présent ce qui ne peut passer.

Je me ris de la mort aux vaines privations :
Le temps n'efface rien qu'on pourrait oublier ;
Les hiers sont demain, subtile consolation
Que nos vies sont cousues de ce qu'elles ont été.

Je méprise le temps qui voudrait du passé
Ne faire que lettre morte à l'abri d'un placard :
Les armoires sont muettes que l'on a refermées,
Où ce qui fut s'endort, épuisé de regards.

Toujours l'esprit demeure dont se crée l'avenir :
Il n'est de nous les os dont se nourrit la terre ;
De qui ne semble plus sait-on le devenir ?
Les chrétiennes oraisons en font trop de mystère !

La mort n'est pas un rien déchirant nos possibles :
C'est l'autrement d'un être dont s'accordent les pas
Au commun devenir d'un projet invincible,
Certitude d'un aller qui de l'être est combat.

André nous accompagne vers ce soleil levant :
Il est de toutes nos guerres et nos maigres victoires ;
Nos rêves sont les siens qui nous poussent en avant :
Il souffle sur la braise et son précieux chaloir.

Il niche en ma raison qu'il embrase de feu,
Soucis d'une abondance de propos déferés
Aux sophismes d'époque et aux regards vitreux :
Il brûle en ma conscience d'un avide bûcher.

Ce n'est pas vil propos de faire communauté :
Nos esprits se ressemblent à l'aune du perfectible ;
Il n'est pas mot plus juste qui nous fut partagé,
Objecté de passion à des idées nuisibles.

Le présent est demain qui inscrira ton nom,
Signature invisible, fantôme de ces histoires
Dont se répand ma plume d'une prudente émotion :
Il n'est secret de l'âme qu'un écrit peut déchoir.

Consens que je me taise et de notre amitié
Avouer le dicible dont on fera parjure
D'ajouter du silence à ce qui est conté :
Je n'y vois de raison qui peut en faire injure.

J'ai livré de mon âme un soupçon de ferveur,
Ne rendant qu'un hommage au fidèle compagnon ;
Le reste est sans partage que je garde en mon cœur :
André ! Sous ton chapeau gît ta triste Passion.

METAMORPHOSE

Tu es de noir vêtu et rêves d'un autre corps,
Dire adieu à la fille qu'à présent tu n'es plus ;
Qu'importes ce que tu fuis ou que tu cherches encore :
Plus profonde est la vie que des regards déçus !

J'ai croisé des corbeaux sur mon chemin de pierres
Qui raillaient mon allant et méprisaient mon sort ;
Sur d'écueils trébuchant, j'ai sombré dans l'ornière :
Mon Je était un Autre, absent de ce décor.

Souvent les mots débordent d'un sinistre poison,
Meurtrier de l'espoir dont se noue le destin ;
C'est l'Autre qui rapporte ce que nous tait le On
Et confond de nos je ce qu'on pensait leurs fins.

Et l'homme créa la femme depuis les os d'un dieu,
Bien moins qu'à son image, inculte lavandière
Qu'il habilla de rêves et d'un soupir odieux :
L'Eternel Féminin de romances est chimère !

Ainsi nous vint l'épouse, au destin maternel :
À son ventre tendu lui suffit d'exister !
Le genre devient mensonge d'un Etre universel,
Identique origine par d'humains propriété.

S'ils ne sont trop de deux pour la vie conserver,
La passion fait un seul des amours partagées :
Les êtres se confondent, dans un Même absorbés
Et chacun devient l'autre, de tout genre dépouillé.

Ceux qu'on dit être genres ne sont pas avisés
Qu'il suffit d'un détail pour les différencier !
Et cependant l'humain n'est pas un détaillé :
C'est d'un pareil chiton qu'antiques étaient parés.

L'habit ne fait pas moine, pas plus qu'il ne fait none :
C'est pourtant de l'étoffe que nous sommes distingués !
De faisane la parure à son coq ne résonne
Que dans les distinctions de trop simples pensées.

« Je n'ai pas de la femme moindre futilité »
Me disait un gaillard d'un ton mal assuré :
Quel est ce vibrato en ta gorge enfoncé
Qui trembler les notes de ces propos usés ?

Tu maudis chez la femme d'en surface exister :
Ce n'est qu'une mal-diction de ton acte manqué,
Trahison d'un lapsus et l'aveu d'un caché,
Cet Autre qui en toi n'aspire qu'à se montrer !

Tu rêves d'être infidèle au genre qu'on t'a confié,
Etre un instant la femme qui, sous ta peau cachée,
Abjure de la Raison sa feinte cécité :
Le On n'est qu'une école de la médiocrité.

Et s'il vient qu'en la femme un homme s'est révélé,
On jure, devant les dieux, qu'il s'agit d'impiété,
Outrage à la nature dont toutes les ordonnées
Ne sont de la conscience qu'un mal-représenté.

Or tout ce qui sépare n'est que modernité,
Le bris d'une harmonie par toute vie consacrée ;
Mais qu'importe ce vivant qu'on ne saurait penser
Et qu'on décline en genres, croyant l'appivoiser.

C'est le dispositif dont nous sommes prisonniers,
Qui d'un flux nous assigne à n'être qu'obligés
De nos corps sans organes, par d'autres capturés :
Nos désirs sont ailleurs, d'une machine l'inventé.

Dans la peau de ce monstre, il n'est rugosités
Que plis de nos cervelles, du poison les entrées ;
Si l'homme a quelque rêve, il lui faut désirer
Qu'il s'accorde au rhizome dont il n'est qu'être-été.

Nous ne savons du monde que peu de vérité :
Aussi le construit-on selon nos volontés !
Or ce n'est pas le monde qui est ainsi pensé :
Ce qui nous en convient a le reste effacé.

Quand Margaux devient Chris, l'ensemble est enrayé :
D'un petit grain de sable le tout peut s'effondrer !
Un moucheron sur le pin suffit à le briser
Ou le sauver peut-être d'en l'abîme s'échouer.

Deviens ce que tu es ! Bien des Sages l'ont pensé :
S'il est pire qu'exister en ces villes infestées
De rumeurs et soupçons, c'est de se conformer
Au si peu de sagesse des maximes partagées.

« Par-delà bien et mal » se trouve notre habiter,
Dans la Libre Etendue des propos oubliés,
Ces propos de naguère dont l'homme s'est abrité
Pour cacher de son être ce qu'il pensait manqué.

Il n'est que décadents de ces dires héritiers,
L'idéal d'un ascète dont la vie s'est brisée ;
Aussi deviens ce Chris dont tu es habité
Et, pour qui le déplore, oublie ton amitié...

CHAPITRE II

JE EST UN AUTRE

Qui suis-je ? La question est difficile, insoluble peut-être puisque « Je est un Autre ». Et pourtant ce Je, je peux en retracer l'histoire, toute l'histoire mais à quoi bon : on ne fait pas un pain avec des miettes ! Des âmes charitables ne cessent de répéter : « il faut que tu y penses, que tu penses, par exemple, à l'endroit d'où tu viens puisque tu n'es pas d'ici ». Comment savoir ? La poussière, déposée par le vent, a effacé mes pas : rien n'existe entre ici et là-bas que ce chemin parcouru, quelque chose comme un acte manqué derrière lequel s'en cache un autre jamais réalisé. Et puis vous le savez bien ; « je ne pense pas, on me pense ». Je n'existe que dans la tête d'un on que je ne connais même pas. Je suis un être pensé, au mieux quelques mots jetés sur une feuille blanche, un énoncé peut-être. Ce on me pense avec des mots choisis par lui : que suis-je ? Une phrase ? Un texte ? Un livre qui me raconte tel que je fus pensé ? Ce on est-il cet Autre que Je est ? C'est impossible ! Si Je est un Autre, comment pourrait-il me penser sans se penser lui-même ? Vous répétez sans cesse « qui es-tu ? » mais comment pourrais-je vous répondre ? « Je est un Autre » et est pensé par un on : en d'autres mots, Je est deux : un Je pensé mais que Je n'est pas puisque « Je est un Autre », un Autre qui se cache derrière moi et que, comme vous tous d'ailleurs, je ne suis pas. Il me poursuit comme une ombre, toujours derrière : à quoi bon me retourner puisqu'il sera toujours derrière moi ? Face au miroir, je m'aperçois tel qu'on me voit : se peut-il que l'Autre que Je est me soit en tout pareil, de sorte qu'en me voyant, c'est aussi l'Autre que l'on voit ? Il en découle qu'à présent Je est trois : un Je pensé par on, l'Autre que Je est et enfin ce Je que vous voyez et qui se laisse voir comme identique à l'Autre. Il s'en déduit également que ce Je, bien qu'il est pensé par on, existe en chair et en os tel que vous le voyez. Mais ce Je ne s'appartient pas, étant donné qu'il est pensé par on.

Vous devez penser que je suis fou : et vous avez peut-être raison si c'est ainsi que vous me pensez. Mais alors si, comme le fait peut-être on, vous pensez que je suis fou, entre vous et on, où se trouve la différence ? Ce on qui me pense, c'est vous tous qui sournoisement me regardez. Ainsi donc ce on qui me pense, c'est vous, vous tous qui m'observez d'un œil cupide, qui me racontez, qui m'inventez, qui me dénoncez, qui avez fait de moi un vulgaire fait d'hiver. Jour après jour, avec la patience des fauves de la savane, vous m'avez imaginé, façonné, confectionné, ajusté même selon votre bon vouloir. Me voici donc chose, votre chose, votre

passé-temps, votre volupté peut-être et, pourquoi pas, votre nécessité. Vous m'avez adopté, fait vôtre pour ensuite me broyer, m'égrener et me déverser sur le monde comme une pâte gluante et immonde, un être digne de tous vos soupçons. Ici encore vos regards me pétrifient car je n'imagine de moi que vos sombres pensées. « Qui es-tu ? » me demandez-vous ? Mais je suis ce que vous avez fait de moi, je suis votre œuvre, échec ou réussite : c'est à vous de juger ! A mes propres yeux, je ne suis rien, seulement votre idée, autant dire le néant. Je ne suis qu'un trou dans l'Etre, le dépôt de vos immondices, la poubelle de votre arrogance et de votre méchanceté. Là où vous m'avez laissé, je suis désormais seul : les cafards et les rats ont fui ma compagnie. Je suis seul, comprenez-vous ? Même dieu s'en est allé car vous m'avez pensé sans lui, pareil à vous-mêmes. Et pourtant, tout au fond de ma misère, dans l'abîme de mon néant, son souffle me revient comme un tison d'espérance. Je suis repu de vos complots et je voudrais dormir, vous oublier un court instant, n'être plus rien, même pas un rêve, l'en-deçà du néant qui ne sait pas les hommes. C'est inutile ! Je suis fils du tourment et tout repos m'est interdit : l'enfer est mon seul dû !

Je vous laisse ce que je suis : vous en ferez votre pitance ! Mais pourquoi vous taisez-vous ? N'avez-vous plus rien à raconter, à dénoncer, à accuser ? Ma mort vous suffit-elle ? Craignez-vous donc de me maudire en crachant sur ma tombe ? Auriez-vous peur de votre crime ? Peut-être m'avez-vous trop pensé ? M'auriez-vous affranchi, libéré des chaînes de tous vos bavardages ? Foutaises ! Je est inutile : vous en avez tant d'autres à penser. Et c'est ainsi que Je deviens un impensé et se retire dans l'espérance d'une chrysalide, présage ou signe de sa possible métamorphose. Le chameau deviendrait-il lion, ami de Zarathoustra, faisant repas d'hommes supérieurs ? Dans les replis de sa septième solitude, tout là-haut parmi les aigles et les serpents, Je s'enivre de lumière à chaque nouvelle aurore, toujours moins Je. Si loin de tous les on, Je se met à penser et il devient, forgé par ses propres mots : dans ce silence mortel, c'est l'autre qui s'annonce. Timidement il fait ses premiers pas et ne trébuché que quand Je se souvient encore. Et Je, ébloui par l'Autre qui s'avance, s'efforce d'oublier : à mesure que Je s'efface, l'Autre déploie toute sa puissance. L'Autre ne veut que cette puissance dont Je fut dépouillé par ce on qui, le pensant, n'en fit qu'un décadent. Et l'Autre s'affermir autant que diminue le Je. Dans la vallée, quand l'eau porteuse de vie tarde à venir, les on croupissent, comme des crapauds, avides d'une nouvelle proie, d'un Je qu'ils n'auraient qu'à penser. Et c'est ainsi que s'enflent les crapauds, que de mauvaises pensées en tendent la peau rugueuse mais les crapauds manquent de lucidité quand ils confondent puissance et malveillance. Ensuite ils se dégonflent ou alors ils éclatent et répandent à l'entour le venin de leur rugosité. La malveillance est contagieuse, aussi peu l'est son contraire.

Des crapauds conversant nous viennent les opinions, philosophie des masses incultes, doxa de l'esprit de troupeau. Le Je tribal devient idem, copie conforme, transparence, inaperçu, invisible impensé. Quand le troupeau cède à l'ennui il saisit l'un des siens, le rend faussement visible, en fait un Je et il l'envoie paître dans le désert : le bouc n'est qu'un Je pensé, un Je non conforme, inapte à la vie de troupeau. Les déserts sont peuplés de ces boucs, émissaires non attendus de l'ennui du troupeau.

« Je est un Autre », Autre de ce Je pensé par on, perdu dans le désert, adressé à qui ne l'attend pas, un Godot sans la moindre certitude. Or voici que l'Autre s'annonce et qu'il s'avance à ma rencontre : c'est bien vrai qu'il me ressemble. « Je suis toi » me dit-il, « toi et seulement toi » ; j'en suis bien aise mais il demeure que nous sommes deux : lui qui est moi et moi-Je qui ne suis, faut-il le dire, qu'un trou sans fond au creux de ma cervelle. Si peu que je sois, je ne suis pas rien pour autant : aussi comment devenir lui en cessant d'être ce Je résiduel ? « Je comprends ta surprise » m'avoue l'Autre et d'ajouter : « je la comprends d'autant mieux que je suis toi. Plus justement je suis ce qui manque à ta pensée pour que cette pensée devienne la tienne, de sorte que tu puisses enfin dire : je pense, je me construis dans ma propre pensée. Mais la pensée ne suffit pas : je veux dire que la pensée n'est pas seulement ce qui s'écrit avec des mots. Il y a dans ton âme des forces que tu ne soupçonnes pas, des affects, des pulsions : peu importe le nom que tu leur donnes mais elles sont tiennes et te sont aussi précieuses, sinon plus encore, que ta pensée elle-même. » D'entendre tout cela, je me vois et me sens naître à moi-même, au-dessus de tout soupçon, dans une liberté que, jusqu'ici, je n'ai jamais éprouvée. L'Autre, qui est moi, a tout perçu de mon humeur et de cette joie qui me transporte comme une ivresse : ouvrir ma pauvre tête et en chasser tous les démons, ces êtres noirs qui ont fait de ma vie une trop longue obscurité. J'ai l'impression d'être un cheval intrépide et galopant, sans fatigue, jusqu'au seuil de l'horizon d'où jaillit la lumière. « Ne t'emballe pas » reprit l'Autre et d'ajouter encore : « ce n'est pas si simple d'être soi-même : il faut beaucoup de forces et de conviction pour résister aux pressions incessantes du troupeau. Et puis être soi-même, c'est, le plus souvent, être seul car être soi, c'est penser par soi-même, au risque de franchir les limites de l'enclos de la pensée unique, de s'écarter du troupeau : être soi-même, c'est s'exposer en se rendant visible, différent sans doute, c'est ne plus être anonyme et menacer tout le troupeau si, d'aventure, d'autres, émules, quittent, à leur tour, la bergerie. »

D'entendre ainsi me parler l'Autre, un doute s'empara de moi : que vais-je gagner à être moi-même ? En aurai-je seulement la force ? Ce n'est pas la solitude que je redoute : j'en ai pris l'habitude et surtout je l'apprécie. Mon refuge est un

cimetière : étrangement je me sens bien parmi les morts. Ce que je crains, c'est d'être un autre Faust, de marchander avec le diable : savoir m'importe peu ! Si j'aime la compagnie des morts, c'est en raison de l'indicible, du caché dans les livres, de ce qui, entre les lignes, cherche à se dire avec des mots absents, le non-écrit avec de l'encre et qui, cependant, est un dire. L'Autre me sourit étrangement (un sourire profondément complice » et reprend la parole : « comment pourrais-je ignorer tout cela : je suis ce que tu dis. Aussi pourquoi en as-tu peur ? La vérité des morts vaut bien celle des vivants et, j'en ai la certitude, davantage encore. Deviens ce que tu es, deviens le toujours plus : vouloir la puissance ne signifie rien d'autre. Il faut avoir le sens tragique, s'aimer dans la souffrance autant que dans la joie de la santé, être un destin. Amor Fati ! Je connais ton tourment, ces quatre lettres qui, un jour, devront tout changer : Dieu ou rien ! » Je ne devrais pas m'étonner qu'il me connaisse aussi bien puisqu'il est moi ; malgré tout je trouve cela étrange que quelqu'un qui me fait face connaisse ces choses dont je n'ai jamais parlé et, même, j'ai cette impression qu'il les connaît mieux que moi, qu'il sait bien plus profondément que moi tout ce qui me hante, l'objet de mon tourment, mes projets peut-être. « Finalement j'ai peu de choses à t'apprendre sur toi-même » me dit-il d'un air satisfait et poursuivant : « une révélation t'a été faite et tu doutes encore de pouvoir la comprendre. Cependant tu sais comment t'y préparer : quand tu l'auras enfin comprise, tu connaîtras la part qui t'en revient, ta mission si tu préfères. Pour cela il te faut prendre le chemin le plus dur et c'est seul que tu graviras cette pente : tu n'as besoin de personne ! Vise le sommet sans jamais te retourner : la sueur et les larmes effaceront ton moindre pas. Ne te laisse pas distraire : ils sont si nombreux à se dire philosophes bien qu'ils ne sont que des bavards. Tu sais très bien qu'on a fait dire aux maîtres n'importe quoi : tout le monde s'en plaint, à commencer par ces maldisants. Après un siècle, et plus encore, d'errances et de bavardages, le temps est venu, il me semble, de dévoiler la prophétie : le temps commence à nous presser. »

Si je l'entends bien, c'est à moi de l'assumer, d'en prendre ma part : j'y ai souvent songé, je l'avoue, mais de là à endosser le costume, c'est une autre histoire ! « Ne sois pas défaitiste ! » insiste-t-il et de poursuivre : « combien de gens t'ont pensé autre ? Combien as-tu été jusqu'à ce jour ? Autant de Je que de rencontres ! Et toi, le vrai, l'unique, tu t'es construit dans le silence, dans la solitude, dans l'oubli bien souvent. Tu es le feu, destructeur et salutaire : le feu qui purifie en consumant l'ivraie. Il couve en toi depuis toujours : ne l'éteins pas ! Deviens feu : c'est ton destin, ta douloureuse mission, apocalypse des âmes maudites car tous les faibles doivent périr au pied de leurs idoles. Zarathoustra n'était que le Baptiste d'une ère nouvelle : il a brisé l'histoire. Que vois-tu donc autour de toi ? Un pessimisme toujours plus grand, plus profond surtout : l'homme s'est damné lui-même ! N'as-

tu rien à lui dire qui ne soit plus une fausse promesse ? Le ciel a envahi la terre : qui s'en est aperçu ? « La vraie vie est absente » nous confiait-il : ne sommes-nous pas des étrangers, des égarés, des êtres sans histoire, des prisonniers du temps ? Le temps ! Ne sommes-nous pas des « Igitur », des buveurs de poison, naufragés dans le livre des maléfices ? =des endormis sur la terre froide, linceul de ce qui fut et qui nourrit nos faux tourments ? Igitur voudrait se suicider : c'est inutile puisqu'il est déjà mort, tué par ce hasard qu'il voudrait conjurer. Jouer sa vie, et le monde avec elle, sur un coup de dés : la vie ne serait qu'une méprise, une erreur de jugement, un mauvais tirage. Ne sachant le penser, n'est-ce pas ce que l'on croit ? Fide saut Ratio ! La foi est partout : dans le « Belief » de Hume, dans la critique de Kant, dans la foi philosophique de Jaspers,... La foi est une épine dans le talon du rationnel : impossible scission ou nécessaire aporie d'une Raison théorique qui pue la finitude ? Ou fuite hors du plan d'immanence qui a fait du contraire une hypostase du seulement différent ? »

Ferait-il de Deleuze et sa pensée-théâtre le seuil de résistance de mon propre destin ? N'est-ce pas précisément ce qui m'occupe ? Rendre au monde sa juste profondeur : n'est-il pas un abîme, un fond sans fond où se conjuguent l'Être et la Pensée ? Que on ne puisse plus me penser, de sorte que je me pense moi-même, que je fasse moi et mien cet Autre encore distant et que je suis néanmoins, ce Je devenu l'Autre ne serait-il qu'un ça pensant ou, au contraire, un Soi à nul autre pareil : le sujet récusé par tant de myopies ? Mon autre, d'un air dubitatif : « on a fait du sujet la question d'un autre temps, un dépassé, un jadis de la pensée. C'est ainsi que le Maître, le jugeant trop moral, a feint de l'ignorer ; au plus profond de la forêt noire, un dissident en a fait l'objet d'une parenthèse, le jugeant équivoque et trop peu immanent. On a dit mort cet encombrant ; des bons sujets fidèles à leur monarque ne subsistent que des individus, assujettis aveugles à un pouvoir de l'ombre. Dissous dans les schèmes d'une pensée du dehors, le sujet devient machine de guerre, de la « chair à canons » disait-on autrefois. Et quand il se nourrit aux mamelles du pouvoir, le sujet n'est rien qu'une machine désirante : décidément le monde est devenu hors-sujet. Nous voici donc Igitur, des accouchés du hasard : en nous la force de toute vie qui ne veut que la puissance. Or par cette volonté de puissance, n'est-ce pas la grandeur de l'homme qui cherche à s'affirmer comme créateur de formes toujours nouvelles, c'est-à-dire comme unique quand menace l'Eternel Retour du Même ? Plus d'un siècle d'erreurs qui, considérant le sujet comme un point de départ, inutile origine, n'ont pas saisi que le sujet était un but, l'objet d'un devenir, un aboutissement. C'est ainsi, mon cher moi, qu'il te faut devenir sujet, au mépris des terrassiers et des coupeurs de têtes. Le sujet comme source connaissance, c'est tout l'enjeu du sklepsis de Hume : au doute, il a préféré la foi. Que la mort du sujet résulte d'une méprise, voilà qui donne à penser mais

n'oublie pas que bien des vérités sont encore des mensonges qu'on prend pour des erreurs. Sujet, tu l'es depuis toujours mais surtout tu le deviens : c'est le secret ultime de la puissance. »

Comme il est éclairant de converser avec soi-même, autant se dissipent les doutes et les zones d'ombre et s'affirment que bien des chemins ne mènent nulle part. A écouter mon Autre, tant de choses me paraissent plus simples, évidentes très souvent : trop de détours nous éloignent de ce qui vaut pour juste et vrai. Ici me revient l'Autre : « si « la vraie vie est absente », en déduit le poète que « nous ne sommes pas au monde » : ainsi lui parle la Vierge folle, « confession d'un compagnon d'enfer ». Comprends que le monde auquel nous nous sommes n'a rien de véritable : de ce que l'on en voit, autant ce qu'on en dit, rien ne le concerne. Le monde est doublement absent : il n'est rien de ce qu'on en dit et de ce qu'il est vraiment, nous ne pouvons rien dire. Nous vivons dans l'erreur, faute d'en savoir le vrai. Le monde est-il, autant que nous le sommes, l'intrigue d'un enchanteur, le scénario d'un mauvais drame, la rêverie solitaire d'un démon misanthrope ? Et pourtant nos regards se brisent sur le visible : ne serait-ce là qu'un voile trompeur, bien moins qu'une apparence qui cacherait quelque noumène. N'y aurait-il du monde que ce qu'on n'en peut voir ? Si le monde véritable nous est ainsi caché, comme franchir cette porte close de l'invisible, entrer dans le mystère de ce monde inconnu ? Le monde, auquel nous croyons tous, n'existerait donc pas : une simple image, une esquisse apollinienne déposée sur un néant ? Le monde, autant que la vraie vie, serait ailleurs, à l'abri des regards et de tous les énoncés, face cachée de la lune qui toujours se dérobe. Un Janus ! Les deux faces d'une même pièce qui jamais ne se retourne : rien d'un voile jeté sur un voir interdit mais l'Autre du monde, autant que je suis le tien. Comme toi-même et tous les autres, comme dieu aussi, le monde est un Je pensé étranger à lui-même. Nous voyons et nous disons le monde tel que nous le pensons, le construisons avec des mots trop faibles, tel que nous le souhaitons pour tous ces Je que nous ne sommes pas. Si « Je est un Autre », le monde doit l'être aussi puisqu'il n'y a de monde que pour ceux qui l'habitent. Nous sommes au monde, c'est notre condition, mais n'étant rien de nous-mêmes, comment se pourrait-il que, s'agissant du monde, il en soit autrement ? « Nous ne sommes pas au monde » : comment ce qui est faux pourrait-il se donner pour vrai ? Le monde ne dévoilera sa vérité, autrement dit son être-*Autre*, qu'au Je devenu lui-même son *Autre* : au Je absent, c'est-à-dire hors-de-soi, répond un monde absent, un hors-du-monde, un habitat propice au Je dont l'Autre serait toujours absent.

JE EST UN AUTRE

Raison ! Le doute jeté sur un monde inutile

Dévoile un espoir au creux de ce néant :

Cogito s'impose en nos destins futiles

Et il rend à l'humain un possible présent.

Syntaxique imposture, le mot se coupe en deux :

Je pense ! Folle ironie d'une possible existence,

Car je est suspendu à la cime des cieux,

Qui aux choses doutées accorde quelque sens.

Car dieu n'est pas trompeur, qui dicte en nos raisons

Ce que cachait nos sens de ce divin savoir ;

Le Cogito s'élève en servile dévotion,

Que les étants reflètent comme de stupides miroirs.

Que m'importe le monde, pourvu que je le pense

Et en extirpe son insoutenable laideur ;

Mensonge ! Les choses expirent au creux de la conscience

Et le monde se dissout sans la moindre épaisseur.

Et puis il se retire comme une vaine marée ;
Sur la béance de l'être, le je se penche enfin ;
Repus de son festin, il s'effondre en nausées
Puis revomit ce monde qui apaisait sa faim.

Et le voilà bien seul, ce je nourri de doutes ;
La faim s'empare alors de son ventre évidé ;
Du ciel désert et triste, il caresse la voûte
Et pleure sur son destin sa vaine cupidité.

Hier encore, avide, je avalait le monde ;
Il gémit à présent au bord de son néant ;
D'un ciel crevé et vide, suppliant qu'il inonde
Son désert infini d'un quelconque présent.

« Cogito ergo sum » clamait le cartésien :
Une fois de plus le mot antique redevient deux :
« Je suis », déduction logique des grammairiens,
Je réinscrit son nom dans ce curieux dessein.

Mais le ciel s'est vidé et n'entend plus ses plaintes ;
Sans la moindre substance et aux choses étranger,
Le je découvre alors cet objet de ses craintes :
Il n'est que le miroir d'un monde inachevé.

Salut ! «Je est un autre » nous confiait le voyant ;
Et voici que le je se reprend à rêver ;
A défaut d'être je, cet autre est bien présent ;
Le je s'habille en vain d'un visage emprunté.

Cet autre que je suis dans l'existence est jeté
Comme un double inconnu, caché et mystérieux,
Qui, en étant au monde, me prive d'exister
Car je, fut-il divin, ne peut pas être deux.

Et le je s'évanouit en ce tragique destin,
Privant ainsi le verbe de son précieux sujet ;
Car c'est l'autre qui pense ces mots que je crus miens
Et des pensées de l'autre, le je devient l'objet.

L'autre s'est installé au ciel de la pensée,
Ordonnant mille choses en ses envieux desseins ;
Mais sa royale couronne se met à vaciller
et finit par sombrer en de savantes mains.

Et je est à nouveau, phœnix de la grammaire ;
De retour, il jubile, ce je impitoyable ;
Bannissant l'autre, il règne en maître sur la terre
Qu'il réinvente sans cesse en propos incroyables.

Ce je traîne sa bedaine au gré de ses envies
Et s'enivre du monde qu'il lape sans le voir ;
Il avale sa pitance sans regret ni mépris,
Se grossissant des choses comme un bête avaloir.

Stupeur ! Mangeant le monde comme un goinfre indolent,
Toute chose happée s'efface devant cet appétit ;
Le je vorace se gonfle comme un sac insolent
Et ne laisse du monde qu'un souvenir maudit.

Nulle corde, nul gibet où pendre cet affamé ;
Repu, le je s'endort sur sa dernière couche ;
Enfin ! Les yeux du je se sont à peine fermés
Que s'échappe le monde comme une banale mouche.

Et le je se maigrit de ce monde enfin libre ;
Le ventre sans organes délaissé par la vie
Abandonne aux étants jusqu'à sa moindre fibre ;
Le jour se lève enfin et l'autre s'en réjouit.

Prudemment, Nietzsche agite ses moustaches et ses mains :
Du Cogito le je s'est enfin détaché,
Cédant la place à quelque choses ou même à rien ;
Qu'importe qui pense le monde, pourvu qu'il soit pensé.

Mais l'autre s'en revient, exigeant quelque place ;
Quel est cet inutile à la moindre pensée ?
Du je à l'autre les vaines questions se déplacent :
Ces deux-là sont noués d'une étrange amitié.

Le je est l'autre de l'autre, pure apparence,
Verticalité et transcendance éphémère ;
Autre de l'autre, bâti au fond de sa conscience,
Voudrait-il s'échapper, le je n'est que chimère.

Il entrouvre la conscience, l'œil de travers
Quand il affirme que « le regard masque les yeux » ;
Le je, autre de cet autre qu'il n'est pas : misère !
Le voici prisonnier d'un regard capricieux.

Mais l'autre, en sa conscience, n'en est que le miroir ;
Et d'être ainsi figé dans ce simple reflet,
Le je prend la mesure de tout son désespoir :
Du bon vouloir de l'autre, il n'est que le jouet.

Il est la proie de l'autre en ce puissant regard ;
Regardé, image figée dans le dessein
De cet autre qui le dépouille et puis l'égare
Sur un chemin sans but qui sera son destin.

Il se construit et puis se déconstruit au gré
De l'infâme regardant qui le montre du doigt,
Brisant ses horizons en amères destinées ;
« L'enfer, c'est bien les autres » conclut-il sans émoi.

Le je se crée en couches selon les plans de l'autre,
Bête et servile image de sordides projets ;
Odieux cannibalisme qui se nourrit des autres,
Avalant ses desseins sans le moindre regret.

Néant ! Le je n'est rien que ce produit des autres ;
Pantin ou marionnette, on trace son chemin
Sur des voies inconnues qui ne sont pas les nôtres,
Boueuses ornières du temps lavées par nos chagrins.

Jeté par le néant entre les mains d'autrui,
Et qu'un regard unique figea en sa raison,
De l'autre que tu es et que nul autre vit,
Surgiront ton salut et ton propre horizon.

Cet autre que tu es et qui pourtant t'échappe,
Défie tous les regards et brise leurs missions ;
Retrouve cet ami et cache-le sous ta cape
Car du regard des autres il est l'unique poison.

« Je est un autre », vision de ton salut,
Tu n'es rien d'autre que cet autre : tends-lui les bras !
En sa douce présence, ton cœur ne saigne plus ;
Tu ne seras que toi en marchant dans ses pas.

Cet autre grâce auquel enfin tu deviens toi,
Cet autre mystérieux qui te colle à la peau,
De tous les autres il te préserve, brisant leur loi,
Leurs funestes desseins et leurs vilains propos.

Le je sourit enfin, abrité sous cet autre ;
Ses pas sont assurés, qui ouvrent l'horizon
Dont sa joie se nourrit comme se nourrit l'apôtre
De cette folle espérance qui habille sa mission.

Joie ! Autre que je est, tu te dévoiles enfin,
Faisant battre mon cœur d'une indicible voix ;
L'entends-tu, emportée par le vent aux confins
D'un ciel profond qu'elle emplit de précieux émois.

Le je se meurt en devenant l'autre qu'il est,
Vidant la conscience de l'autre qu'il n'est pas ;
Et lui, ainsi privé de son horrible met,
Détourne son regard et revient sur ses pas.

Que fait-il donc, cet autre qui course quelque train ?
Il emplit sa conscience de ce stupide trajet
Et puis s'arrête : le train s'enfuit dans le lointain.
De sa propre conscience, son je devient l'objet.

Un errant bousculé sur lui penche sa raison :
Que faisiez-vous l'ami qui semblez désœuvré ?
« je courais quelque train enfui à l'horizon » ;
En sa conscience de soi le piège s'est refermé.

Et le vaillant coursier s'enferme en sa conscience,
Prisonnier de lui-même, objet de son jugement ;
Le train qu'il retenait au creux de sa béance,
Se donne la peau d'un je sans le moindre tourment.

La pensée du coureur sur son objet rumine :
Le train devenu je se transforme en échec ;
Son voyage arrêté lui laisse une pauvre mine,
D'autant que du trajet il doit payer le chèque.

La fin de cette histoire me nargue du bout du nez,
Objectant si le je par l'autre fut sauvé,
C'est d'un propos moral que le texte habillé
Assure que du mal le bien a triomphé.

Le bout du nez se noie en stupide insolence ;
Du je et de son autre la morale n'a que faire ;
Méprise qui trop souvent embrume notre existence
De préceptes imbéciles et qui devraient se taire.

L'ETRANGER

Il n'a pas d'origine, ce lieu d'où on devient,
Et s'habille de silence comme le mortel ennui ;
Il n'est plus qu'apparence déchue de son destin,
Etranger à lui-même, effacé par l'oubli.

Est-il venu de l'ombre que borde le néant,
D'un ancien crépuscule dont il serait la nuit ?
Des ténèbres anonymes nous vient-il en présent,
Echoué de l'obscur dont le jour s'est enfui ?

A-t-il quelque matière qui se pourrait peser,
Un rien de consistance livrée à nos regards ?
Sur lui rien ne se pose dont il n'est transpercé
Et, pour qui le demande, il n'est que le brouillard.

Quand la terre s'évapore dans le petit matin,
Il surgit d'un ailleurs, déposé par le temps ;
Parfum de la rosée qui du sol est crachin,
Il se dissipe en vain pour cacher son tourment.

Il nous revient déjà en larmes de poussière,
Asséché par le vent qui sur lui s'est éteint ;
Venant simple murmure, abreuvé de lumière,
Il s'offre tel un doute à nos esprits sereins.

Sous le ciel déchiré par des torrents d'orage,
L'ondée couvre ses pas d'une impossible absence
Et ne retient de l'autre que l'affront d'un visage ;
L'étranger se répand dans un flot d'insolence.

On ne sait que le même qui n'est pas affliction :
Tout autre n'est que faille épanchant nos humeurs,
Indolente rupture lavée de contritions.
Des soins dus à notre âme, qui conçoit la teneur ?

L'étranger n'est chez lui que là où il n'est pas :
Faut-il qu'il se repente d'être toujours ailleurs ?
L'ici est plus précieux quand lui est un là-bas :
Chacun y est chez soi sans nulle autre faveur.

Ironie ! L'être Soi est sans cesse à venir :
Il n'est du Je que l'Autre qui demeure sans patrie
Et est cet étranger qu'il ne peut pas maudire :
Vient que le Je se perd qui de Soi n'est en-vie.

Le Je n'est pas au monde, réfugié d'apparences,
Et n'est que le miroir de tout ce qu'il n'est pas ;
Des vagues de néant s'échouent sur sa conscience,
Impassible rivage, de paludes entrelacs.

Buvards de la pensée et des mots en sursis,
Putréfaction de l'être dans les abîmes du temps ;
Digestion pathétique des germes de la vie :
Le marais de nos âmes en fait l'unique présent.

Et l'être se dissout, appauvri de lumière,
Dans l'intestin de choses qui ne sont rien du monde ;
Volupté insipide d'un étang de misère,
Tribut inconsistant d'un esclavage immonde.

Prisonniers de la vase, nos esprits sont crapauds,
Verrues de la pensée épanchant son venin ;
Les autres disparaissent dans l'épaisseur des eaux :
N'y survit que le même, impossible destin.

Sous le soleil d'airain s'épuise le marais
Et du même revient l'autre, écrasé par sa peur ;
Espoir ! Est-il au monde ou à ce qu'il paraît ?
A-t-il vécu du Je que ce n'était qu'un leurre ?

Sous le soleil pleuvant, nos âmes sont arides :
Un désert sans pitié envahit nos esprits
Et tous les mots se plissent d'une surface acaride ;
La pensée nous égare en cet endroit maudit.

Le monde a disparu, emporté par nos rêves :
De ces délires nocturnes ne restent que nos pleurs ;
Déluge de nos regrets d'une intuition si brève,
Insultes à nos démons sans la moindre candeur.

Vanité de l'oubli qui recycle les âmes :
La mémoire est cruelle de ne jamais cesser ;
Les blessures nous reviennent dans un parfum d'infâme,
Ecorchures insoumises dans nos destins gravées.

Quel Autre se souvient de n'être pas d'ici ?
Est-il au monde ce que je n'y suis pas ?
Impossible lumière, ténèbres de la vie
Brisée par l'infortune de n'être pas là-bas.

Je ne vois que copistes étirant les mêmes mots,
Errants solitaires au creux des habitudes ;
Réinventer ! Murmures d'un dieu en ses sanglots :
L'en vain ne se nourrit que de la finitude.

Ailleurs ! Ultime souffrance de n'être pas à Soi,
Advenir improbable au-delà du paraître ;
Le ciel est sans raison d'où nous viendrait la foi :
Ignorer qui nous sommes nous dispense de l'être.

CHAPITRE III

LE SENS TRAGIQUE

INTRODUCTION

La réflexion philosophique partage avec le rêve ce pouvoir quelque peu magique de transcender le temps et les idées du sage autant que les chimères du poète endormi ont en commun de nous plonger, par-delà toute histoire singulière, dans les lieux les plus intimes de la réalité humaine, celui du questionnement qui souvent nous déborde et celui des passions qui toujours nous enivrent. Que l'on pense au courage qui, par nature, s'accommode aisément de chacune de nos quêtes, et nous aurons cerné, en tout cas par les mots, chacune des facultés de l'âme que Platon entendait nous prêter : la Raison, le Désir et le Courage.

Cette tripartition n'est pas innocente : elle doit permettre à Platon d'asseoir sa réfutation de la théorie du penchant naturel (*pleionexis*) défendue par Glaucon. La théorie de Glaucon suppose, à l'instar de Thrasymaque, une division de l'humanité en faibles et en forts ; toutefois, à l'inverse de Thrasymaque, ce ne sont pas, selon Glaucon, les forts qui produisent la Loi mais bien les faibles que leur peur pousse à vouloir se protéger ; l'explication du comportement des forts (la convoitise) comme naturel légitime ce comportement ; enfin Glaucon interprète la nature humaine (*anthropeis physis*) dans la perspective, propre à la médecine ancienne et à Thucydide, d'une ature non changeante. Tout la question que va débattre Platon, dans la « République », est celle de savoir si la nature humaine est, comme le prétend Glaucon, la *physis*, ou si elle est, solution retenue par Platon, la *psychè*.

Platon rapporte la *psychè* à un être fabuleux uniforme reprenant le Désir de la chimère, le Courage du lion et la Raison de l'homme. La position défendue par Glaucon consiste, selon Platon, à nourrir le lion et la chimère, en affamant l'homme et en le déchirant ; Platon suggère de rendre l'homme fort en lui alliant le lion. Que l'homme poursuive, selon Glaucon, son propre intérêt, ou qu'il poursuive, selon Platon, le bien, cette recherche atteste, dans les deux cas, que l'homme est un être qui doit se parfaire. Selon Platon, la perfection de l'homme s'achève dans son assimilation à Dieu et c'est précisément la

Raison, désignée par Socrate comme le « divin de l'homme », qui donne accès à cette assimilation.

Dans ce qui existe il faut, selon Platon, distinguer l'être, le non-être et le monde des choses particulières (genesis) ; à chacun de ces aspects de la réalité correspond une (non)-faculté de notre connaissance : à l'être correspond le savoir (gnosis), au non-être correspond l'apparence (gnoia), au monde de la genesis correspond l'opinion (doxa). Le philosophe (celui qui « aime le savoir ») connaît l'être parfait, tandis que le philo-doxe (« celui qui aime les opinions ») ne connaît que les choses multiples et particulières ; autrement dit parmi tous ces rêveurs que sont les philo-doxes, seul le philosophe, parce qu'il est éveillé, nous conduit à l'Etre véritable ; et qu'est-ce que philosopher, sinon faire usage de sa Raison ?

Après Platon, les philosophes ne diront jamais rien d'autre ; l'histoire de la philosophie est aussi bien celle des tentatives les plus diverses de définir les principes de cette Raison et surtout les justes limites de son exercice. Si la Raison s'est vue tantôt restreinte (Kant) et tantôt élargie (phénoménologie), jamais personne n'a osé, à l'instar des poètes, artistes et romantiques de tous bords, relever le défi d'en dénoncer la chimère : personne, à l'exception de Nietzsche.

La confrontation de Platon et de Nietzsche me paraît d'autant plus intéressante qu'elle ne consiste précisément pas en la confrontation de deux systèmes qui se seraient déployés dans les cadres d'un même Discours mais plutôt en la confrontation du Discours lui-même avec son Autre. Les mots (ceux de Platon et ceux de Nietzsche) n'affectent pas le monde : ils crèvent sur l'épaisseur des choses comme des bulles de savon et le monde demeure ce qu'il était. Par contre les mots affectent notre existence car celle-ci se reçoit du monde et cette réception se fait toujours dans un dire. Puisque la vérité de l'homme, qui demeure à venir, est intimement liée à la vérité du monde et que celle-ci nous force à la parole, il me paraît salutaire de s'interroger sur le sens de cette parole, sur sa pertinence, sur ses dangers aussi.

LE DISCOURS ET SON AUTRE

Les premiers pas de la démarche nietzschéenne nous ramènent aux sources mêmes de la philosophie, au sol mythique et poétique sur lequel la Raison a bâti les fondations de son empire ; les premiers mots de Nietzsche nous ramènent au temps de l'homme blessé, trahi même par des dieux incertains, au temps de l'homme qui, tournant le dos aux mythes que son espoir avait forgés, enfantait, dans la douleur, dans la détresse aussi, la philosophie : la pensée de Nietzsche naît avec la tragédie.

Le monde demeure : seuls changent les mots qu'on utilise pour le dire ou le nommer. Le monde de Nietzsche est pétri d'une volonté aveugle, d'une passion universelle : à l'être immuable de Parménide, Nietzsche substitue un vouloir vivre (quand il écrit sa « Naissance de la tragédie », Nietzsche est toujours sous l'influence de Schopenhauer). C'est un bouillonnement perpétuel, toujours mouvant, à la manière du monde imaginé par Héraclite, un monde qui, sans cesse, se défait pour se refaire ensuite, un monde que la passion dévore, un monde en feu. C'est aussi le monde de Dionysos, celui dont il vient et où il retourne. C'est un monde abyssal, le ventre de la terre, le terreau des apparences. Le monde de la volonté est un monde obscur qui se donne l'apparence d'un narcissisme ; c'est un monde qui se noue de puissances, comme celle d'Hadès ; c'est aussi un monde tragique : celui qui s'empare de Corè ; c'est enfin un monde de promesses, un monde qui rend ce qu'il a pris.

Et parce qu'il est tissé de promesses, ce monde a un lendemain : celui de la prairie, celui de la naissance des dieux, celui du combat des hommes, celui des narcisses. Ce monde multiple, ce trop-plein d'apparences, fugitives certes (mais peu importe puisqu'elles reviendront demain), ce monde en fleurs, ce tableau de maître, c'est précisément celui de l'art. C'est aussi le monde d'Apollon, un monde qui émerveille, un monde qui se contemple dans le silence du recueillement. L'art n'est pas une vue de l'esprit, pas plus qu'un cortège de canons : l'art, c'est le langage du monde. L'art se confond avec la tragédie quand il nous révèle la vérité de notre existence, sa signification ultime, sa destinée. Et c'est bien la tragédie que vise le procès d'intention formulé par Nietzsche à l'encontre du platonisme : en détournant le sens de l'art, Platon a détourné le sens du monde ; en détournant le sens de la tragédie, il a détourné le sens de l'homme. Cette question de la tragédie met le doigt sur l'aspect le plus religieux du platonisme ; elle n'en demeure pas

moins l'un des aspects les plus particuliers d'un débat sur le Discours, sur sa possibilité et sur l'émergence de son Autre.

Si nous laissons au Courage sa fonction de valet, l'âme humaine nous apparaît, dans la plus franche tradition platonicienne, comme le théâtre du débat de deux principes antagonistes, la Raison et le Désir, qui ont au moins en commun de nous acheminer vers quelque chose sans qu'aucun être les habite : ce sont des forces plus ou moins vives, selon que le Courage s'allie à l'un plutôt qu'à l'autre. Le Désir est sensé nous mener à tout ce qui peut nous satisfaire : le plaisir, le bonheur, éventuellement la souffrance. La valeur significative (le degré de vérité) de la chose acquise est proportionnelle au niveau de satisfaction qu'elle nous procure. Parce qu'il est de l'essence même de la satisfaction de ne jamais être parfaite (il demeure toujours quelque chose à désirer) ni définitive (le Désir naît de sa satisfaction), les vérités qu'elle nous enseigne sont toujours relatives (et effectivement les sophistes qui ont assis leurs spéculations sur le plénoexis ne peuvent admettre d'autre forme d'universel que celle de leur propre relativisme). Dans le meilleur des cas, ces vérités ne seront jamais que des opinions et celui qui les fréquente, le philo-doxe, s'il peut feindre de ne pas être ignorant, ne pourra jamais cacher que c'est le rêve qui l'habite et le meut. L'autre du Désir, la Raison, nous livre, dans les formes variées du Discours, la clé de l'Être, sa signification, sa vérité nue et donc indiscutable. Poser la question du savoir, c'est s'interroger non pas sur la vérité de ce qui est dit, mais bien sur la possibilité de dire ce qui est vrai. C'est, à mon avis, le sens qu'il convient de prêter à la critique de Nietzsche ; car peu importe (dans ce contexte naturellement) ce que peut contenir de particulier une théorie comme celle des Idées : ce n'est qu'une théorie de plus dans la panacée du Discours, éventuellement la première, une rivale de toutes les autres. Il est probable que rien ne pourra jamais rapprocher, au point de les confondre, deux théories du même Discours, pas même les mots dont elles se sont bâties ; et pourtant toutes, absolument toutes, reposent sur le même postulat : le pouvoir de la Raison. Certains ont cru bon de s'atteler à définir les limites les plus exactes, en tout cas les plus sûres, de ce pouvoir ; la question de son fondement demeure sans réponse véritable, sans doute parce qu'elle ne fut jamais vraiment posée. La Raison ne fait plus de doute pour personne puisqu'elle nous définit ; en outre elle s'atteste par les œuvres qu'elle produit. Mais l'existence incontestable de la faculté de penser ne présume pas de la valeur de ce que l'on pense (entendons l'adéquation du penser au réel que ce penser prétend nous représenter). Certes la Raison existe, grosse de sa prétention à nous

dévoiler l'Être du monde, mais cette prétention suffit-elle à valider ce qui est dévoilé ? La solution proposée par Platon se veut radicale (mais elle n'est pas pour autant convaincante) : le pouvoir de la Raison est fondé puisque la Raison s'apparente au divin. Ce principe généreux suppose que soit fondé un système des Idées en lequel la Raison viendra, tôt ou tard, occuper la place qui est la sienne ; il demeure que le système en question est un produit de la Raison (ce qui ne présume pas de sa (non)-vérité) et que c'est la valeur du producteur qui valide, éventuellement, ce que ce producteur produit.

La Raison est divine ! A cet article de foi, la civilisation occidentale d'après la renaissance en a ajouté un second, emprunté sans grande originalité, au christianisme lui-même : ce dieu est unique. Nos contemporains furent-ils déçus ou, plus simplement, se sont-ils lassés ? Une chose est sûre : le culte de la Raison, vaincu dans je ne sais quel combat, cède aujourd'hui la place au culte de l'irrationnel, de ces doctrines véreuses qui n'ont gardé de la Science, comme un dernier talisman, qu'un titre vide de sens. La philosophie de Platon, fut-elle religieuse, n'a évidemment rien à partager avec ces cultes désabusés. Et pourtant la Raison, celle des modernes comme celle de Platon, est sensée nous mener au vrai ; aussi, divinité exclusive ou partagée, le dieu qui nous habite peut-il nous assurer, sur la seule base des principes selon lesquelles il fonctionne, de nous mener à l'Être dans sa vérité ? Si tel est le cas, assurément Nietzsche aura perdu un temps précieux et, chose bien plus heureuse, l'homme, depuis Platon, aura été avisé de suivre le bon chemin, même si nos contemporains font fausse route aujourd'hui en confiant leurs espoirs à l'irrationnel.

Je laisse de côté le caractère divin de la Raison qui intéresse surtout la destinée de l'homme ; mais je m'attache à sa manière, à ses rouages car si la Raison peut, ce que semble affirmer Nietzsche, être tenue en échec, ce ne peut être qu'en dénonçant les vices éventuels de sa mécanique. La question du statut de l'art doit en outre être posée car si Nietzsche dénonce l'incapacité de la Raison à nous révéler l'Être du monde, il dénonce aussi, et peut-être surtout, l'embrigadement de l'art, sa séquestration dans les méandres de la pensée et l'impossibilité qui en résulte pour l'esprit humain d'avoir un jour accès à la vérité puisqu'aussi bien c'est l'art qui, selon Nietzsche, nous la dévoile.

Il est agaçant de constater que la Raison se soustrait toujours à nos tentatives de la définir. Tout au plus peut-on le pressentir, en broser quelques larges traits. Elle nous est présentée par le témoignage que lui rend le Discours. On

peut, dans une perspective minimaliste, définir le Discours comme un ensemble de propositions qui ont en commun d'être rationnelles, c'est-à-dire d'obéir aux règles de la Raison. Toute proposition ne peut être considérée comme rationnelle que si elle, au minimum, répond à deux critères : un critère formel qui est celui de sa démontrabilité et un critère sémantique qui est celui de sa non-contradiction avec les autres propositions du Discours (ce second critère détermine la cohérence du Discours).

Le premier critère de vérité d'une proposition quelconque est donc un critère mathématique : une proposition vraie est une proposition démontrable. Ce critère est purement formel car il procède de règles de déduction communément admises : il s'agit d'enchaîner des propositions considérées comme vraies (des axiomes ou des propositions elles-mêmes démontrées) selon des règles déterminées. La vérité de ces propositions n'intervient pas comme telle dans le caractère démonstratif du raisonnement : les propositions sont formellement acceptées comme vraies (éventuellement on leur assigne une valeur de vérité), indépendamment de leurs contenus. Les règles de déduction ne changent guère avec le temps ; mais le corpus des axiomes et propositions démontrées se modifie : il se gonfle de nouvelles propositions démontrées au gré des nécessités. Quoi qu'il en soit de la modélisation mathématique, les raisonnements scientifiques (ceux qui ont la prétention de nous mener à la vérité des choses) s'écartent de la logique mathématique au moins sur un point : si, en logique mathématique, une proposition démontrable est une tautologie, cela n'interdit pas que les propositions qui interviennent dans la composition de cette tautologie puissent, pour certaines, être fausses ; ainsi $((p \neq q) = q)$ est toujours vrai, même quand p et q sont faux : ceci tient au fait que si p est une proposition, $\text{non-}p$ est aussi une proposition. Dans les raisonnements scientifiques, chaque proposition retenue est considérée comme vraie. C'est une question d'occurrence : en logique mathématique, une proposition peut très bien être reconnue comme tautologique alors que la décomposition de cette proposition laisse apparaître l'occurrence d'une proposition p et l'occurrence de sa négation ; en science, si une proposition p a été reconnue comme vraie, la négation de cette proposition est évacuée du discours scientifique : la proposition vraie « l'eau gèle à 0°C » exclut que l'on puisse rencontrer dans un raisonnement scientifique quelconque une proposition comme « l'eau gèle à 10°C ».

Le premier critère de démontrabilité est absent de la science platonicienne puisque les Idées font l'objet, sur la base d'une théorie de la réminiscence,

d'une intellection anhypothétique ; quoi qu'il en soit, les propositions relatives aux Idées sont soumises au second critère sémantique de non-contradiction car lui seul peut assurer la cohérence du système. En outre les objets mathématiques apparentés aux Idées dans la mesure où ils partagent avec elles le monde intelligible, font l'objet d'un raisonnement (dianoïa).

Le Discours se présente donc comme un corpus ; il consiste tout d'abord en un ensemble de propositions dont on pourrait éventuellement dresser un inventaire et que chacun conserve, pour une part en tout cas, dans l'espace de sa mémoire. C'est un ensemble ordonné qui se présente comme une vision, un modèle du monde : les propositions n'y sont pas seulement juxtaposées dans l'ordre de leur démonstration (ou de leur intellection) mais elles sont solidaires comme le sont les composantes d'une toile de maître. Certaines de ces propositions sont, dans le contexte de la science actuelle, vérifiables, avec une précision plus ou moins grande (le modèle étant idéal, l'adéquation ne peut être parfaite) ; d'autres ne le sont pas pour des raisons provisoires ; d'autres enfin ne le seront jamais (notamment parce que les faits visés par ces propositions se sont déroulés il y a trop longtemps et que le temps est irréversible). De la même manière certaines propositions admises par la Raison sont démontrables ; d'autres ne le sont pas provisoirement (tel fut, pendant très longtemps, le cas du dernier théorème de Fermat) ; d'autres enfin ne le seront jamais (c'est évidemment le cas des axiomes). Ces deux aspects de vérifiabilité et de démontrabilité ont déterminé historiquement deux compartimentations très différentes de la Raison : celle de Kant tout d'abord qui ne fait ressortir à la Raison pure que les phénomènes sensibles aux formes de la sensibilité ; les noumènes, par définition non observables, ressortent, pour leur part, à la Raison dialectique (cette parenté conceptuelle révèle une parenté des réalité nouménales avec les Idées de Platon) ; enfin Kant réserve aux objets mathématiques un statut particulier puisque, bien que n'étant pas observables, ils ressortent néanmoins à la Raison pure. De son côté Platon divise la faculté de penser en épistémé qui est la science des Idées non démontrables et en une dianoïa dont les propositions mathématiques constituent l'objet ; le donné sensible constitue, à l'inverse de Kant, un objet pour l'opinion (doxa) mais en aucun cas un objet pour la Raison. Si l'on considère la Raison dans son sens large (Raison pure + Raison dialectique, selon Kant ; Epistémé + Dianoïa, selon Platon), on constate que s'y côtoient des propositions tantôt vérifiables et tantôt non vérifiables, des propositions tantôt démontrables et tantôt non démontrables ; par contre, et cela en raison même de la cohérence du système, jamais ces propositions

ne sont contradictoires. En d'autres termes ce qui légitime une proposition du Discours, ce qui fonde son appartenance au Discours, c'est sa compatibilité avec les autres propositions. Il ressort donc, en définitive, que le seul véritable critère de rationalité est celui de la non-contradiction.

Il y a donc le monde réel dont nous savons qu'il existe mais qui nous est, avant toute démarche de la Raison, inconnu (en tout cas mal connu puisque seules les opinions nous le présentent) ; il y a ensuite, après que la Raison a produit ses effets, une image de ce monde, parfaite selon Platon, imparfaite selon la science (puisque cette image est toujours en train de se constituer), une représentation cohérente et continue ; que cette représentation soit, selon la science moderne, une réplique minutieuse et exacte du monde réel ou qu'elle soit, selon Platon, le seul monde réel (l'autre, celui que la science tient pour réel, n'étant fait que d'ombres et d'apparences), cette représentation est, dans les deux cas, le lieu au sein duquel l'Être se révèle de sa vérité ; en outre cette représentation est le produit exclusif de la Raison.

Le culte de la Raison, compte tenu des prétentions qui sont les siennes, ne peut être qu'exclusif de toute autre forme de langage (j'utilise provisoirement ce terme, par souci de distinction avec le Discours produit par la Raison). Effectivement la royauté du Discours pose la question, essentielle selon Nietzsche, du statut de l'art, en supposant bien entendu que ce statut subsiste, comme alternative au Discours. Le parti pris par Platon ne pouvait qu'aboutir à une séquestration de l'art et, par conséquent, à sa négation comme formulation alternative. Concrètement la position platonicienne procède à un dédoublement de l'art en un art qui, parce qu'il se donne les formes de la Raison, ne nous dit fondamentalement rien de plus et en un art qui, précisément parce que les formes qu'il se donne ne sont pas celles de la Raison, n'a rien à nous apprendre. C'est cette seconde forme de ; l'art que Nietzsche entend réhabiliter et c'est à elle que, par commodité, je réserverai le titre d'art ; en outre j'envisagerai l'art en sa manière particulière que réalise la poésie (du reste il apparaîtra, progressivement, que l'art est, par essence, poétique).

La poésie et la science procèdent, dans leurs formulations différentes, de l'utilisation d'un même langage, d'un même ensemble de signes. Ce qui les distingue, dans leur forme, ce sont les procédés littéraires qu'ils mettent en œuvre. Ce qui les distingue encore, c'est leur intention signifiante, ou plus précisément la sphère de notre esprit à laquelle ils s'adressent : le langage poétique ne s'adresse pas comme tel à la Raison car il n'entend pas faire

comprendre ; la poésie s'adresse à une des formes de la sensibilité : c'est à l'intuition qu'elle propose de saisir ce qu'elle entend signifier, indiquer. La poésie s'offre à une saisie immédiate et totale, non aux détours réflexifs de la Raison : la poésie ne se décompose pas car c'est tout entière, comme œuvre, qu'elle se veut signifiante. Rien, en elle, ne s'oppose au Discours de la science : elles n'ont rien en commun car la faculté de connaître à laquelle chacune d'elles s'adresse diffère radicalement de celle à laquelle Aussi récuser la démarche poétique en prétextant de son défaut de rationalité, c'est méconnaître sa portée essentiellement esthétique et intuitive ; c'est méconnaître aussi notre faculté sensible d'être réceptifs à cette démarche : rien n'interdit à l'homme de science d'être aussi un poète, rien ne lui interdit d'avoir aussi une âme, rien ne lui interdit d'être tout simplement un homme.

La poésie est l'art de la non-représentation : chaque poème, à la manière d'un tableau de Magritte, constitue un événement absolu, une œuvre non-référentielle. Eu égard à cet art de la non-représentativité que constitue l'attitude poétique, la science peut nous apparaître comme étant, par excellence, l'art de la représentation puisqu'aussi bien la science procède à la construction d'un modèle idéal que l'on veut néanmoins calqué sur le réel. Le critère d'opportunité devient celui de la ressemblance ; on attend de la science qu'elle nous restitue du réel l'image la plus fidèle, on attend de la science qu'elle soit « photographique ». Mais justement c'est la ressemblance qui, parmi les principes qui ont déterminé l'art pictural de Magritte, fait problème. Si certaines peintures surréalistes surprennent quant à la réalité qu'elles sont sensées représenter (fut-ce par le truchement de symboles), la ressemblance parfaite d'un tableau comme « La lunette d'approche » ne permet en principe aucun doute : ce tableau représente une fenêtre. Toutefois cette certitude immédiate qui naît de la vision même du tableau se heurte aux détails qui, aussi infimes soient-ils, ébranlent cette certitude : ce tableau ne peut pas représenter une fenêtre, en dépit du fait que ce qui est peint ressemble, à s'y méprendre, à une fenêtre. Le spectateur du tableau aura beau chercher, jusque dans les replis les plus cachés de l'interprétation irrationnelle : il devra finalement se rendre à l'évidence que ce tableau ne représente rien. C'est un événement absolu, une manifestation à l'état brut du mystère dans toute son épaisseur. Certains tableaux évoquent le mystère (on peut songer au sourire de la Joconde) : le tableau de Magritte est mystère. Ainsi Magritte nous enseigne que la ressemblance ne suffit pas à légitimer toute construction de l'esprit que l'on voudrait représentative du réel.

Un pas est franchi avec « La clef des champs » : la ressemblance parfaite fonde notre certitude que ce tableau représente une vitre brisée. Cependant un détail (la peinture sur les débris de verre) attire notre attention sur la vitre elle-même, indépendamment du fait qu'elle est brisée ; en effet ce détail nous apprend que la vitre était peinte en trompe-l'œil. Aussi ne constituait-elle, avant son bris, que le support d'une image offerte à nos regards et le masque sur ce que la transparence de la vitre aurait dû nous laisser appréhender du réel. La pierre jetée fait tomber le masque et nous révèle le monde dans son identité avec l'image ; bref que notre vision s'arrête sur l'image peinte ou, au contraire, que la transparence de la vitre nous mette, sans médiation, en contact avec le réel (autrement dit qu'il y ait, ou non, représentation), nous appréhendons la réalité qui nous fait face de la même manière (et pourtant cette réalité est différente dans sa nature même, selon qu'il s'agisse d'une vitre peinte ou d'une vitre transparente). « Appréhender la réalité de la même manière » signifie : avoir de deux réalités différentes une même image, recueillir deux réalités différentes dans une même représentation. Bref, alors que l'observateur de la vitre pensait saisir, en transparence, la réalité elle-même, il était en réalité confronté à une représentation qui, par bonheur, était, semble-t-il, la réplique exacte de ce qu'aurait dû lui laisser voir une vitre réellement transparente.

Un nouveau pas est franchi avec « La condition humaine » ; en effet le spectateur du tableau est avisé qu'une partie de la réalité visible par la fenêtre est masquée par un tableau (effet de la perspective) ; ce qui est représenté sur cette toile est en continuité parfaite avec le réel aperçu mais cela ne signifie pas pour autant que ce qui du réel se cache derrière la toile soit ce qui est effectivement représenté par elle. Quoi qu'il en soit la mémoire de l'emplacement de la toile devrait nous permettre, quand bien même nous ferions face à la scène, de distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas (en tout état de cause notre représentation du réel sera incomplète) ; mais celui qui d'emblée verrait l'ensemble de face croirait saisir, à travers la vitre supposée par lui entièrement transparente, la réalité d'un paysage, alors qu'en réalité une partie de ce paysage est masquée par une toile. A supposer qu'on lui révèle qu'une partie de ce paysage est masquée par une toile (sans lui préciser laquelle), il sera incapable d'avoir la moindre certitude sur la réalité.

Analogiquement la science procède à l'élaboration d'une théorie scientifique (un modèle) qui pourra, éventuellement, faire l'objet d'une illustration schématique, conformément aux lois de la géométrie ; quoi qu'il en soit

théorie ou illustration sont réputées nous apporter une image représentative du réel. La science procède encore à une double vérification : une vérification interne qui vise essentiellement la non-contradiction du système (le système des idées de Platon est concerné par cette première vérification puisque, comme toutes les autres théories du Discours auquel lui-même appartient, il est soumis au principe de non-contradiction) et le bon usage des règles de déduction (l'intellection des Idées étant an-hypothétique, le système de Platon échappe naturellement à cette deuxième vérification) ; une vérification externe ensuite qui, par une confrontation avec ce qui est supposé être réel, vise à établir le niveau de ressemblance (et donc de représentativité) de la théorie. Il demeure que cette seconde vérification n'est pas toujours réalisable, faute de pouvoir observer les phénomènes concernés (et c'est précisément le cas des Idées platoniciennes qui ne peuvent être maintenues à l'intérieur du Discours considéré dans son ensemble qu'en raison de leur compatibilité avec toutes les autres propositions de ce Discours. Supposons, à la manière du tableau de Magritte « La condition humaine », un modèle scientifique que l'on pourrait schématiquement illustrer par un rectangle ABCD ; à l'intérieur de ce rectangle, un second rectangle A'B'C'D' illustre une zone de doute, c'est-à-dire une théorie particulière non soumise à la vérification externe mais qui s'intègre parfaitement à l'ensemble (le solde du modèle ayant été soumis à la vérification externe). Supposons que ce qui est « caché » par le rectangle A'B'C'D' ne corresponde pas du tout à ce qui est représenté ; il en résulte que le réel n'est pas cohérent ; à moins soit précisément cohérent et que le modèle ABCD, lui aussi cohérent, ne corresponde pas à la réalité, en dépit des vérifications dont ce modèle a fait l'objet (en d'autres termes qu'il ne s'agisse pas d'une représentation au sens attendu de ce terme.

Nous avons assigné à la science la tâche de nous livrer une image cohérente du réel, une représentation. Il s'avère, en retour, que, en raison d'un effet de la représentation elle-même, il est impossible d'apprécier la représentativité du modèle scientifique. En conséquence on peut se demander s'il est finalement possible d'échapper au monde de la représentation, si nous n'avons pas enfermé le monde dans cette représentation. Y a-t-il aujourd'hui pour l'homme un autre monde possible : le monde humain n'est-il pas précisément celui de la représentation ?

L'idée même de représentation suggère une mise à distance, une comparaison possible du représenté avec le contenu de la représentation, ce qui suppose une mise en dehors de la sphère de la représentation ; mais une

telle fuite est-elle possible ? Existe-t-il pour nous un Autre du Discours ? Existe-t-il un monde accessible au « toucher », en dehors des schèmes de la représentation ? Si la représentation nous interdit tout accès au monde, le monde ne peut-il pas faire irruption dans la sphère de la représentation et s'offrir à nous, dans toute l'épaisseur de son mystère ?

Il est remarquable que si le Discours nous a irrémédiablement séparés du monde, celui-ci nous revient, comme un événement absolu, sous les traits d'une œuvre d'art (à laquelle le langage n'est pas toujours étranger). S'il est impossible de quitter le Discours pour aller au devant du monde, il faut que le monde vienne à nous, à l'intérieur même du Discours, à la manière d'un Autre, autrement dit en dehors des modalités du Discours. L'Autre du Discours n'est pas une nouvelle forme du dire, un lieu en lequel le monde adviendrait autrement : la poésie est un avènement du monde.

Il y a un mythe de la Raison : en faisant de la Raison l'auteur du Discours, nous nous réservons, par rapport au Discours, parce que la Raison nous appartient, la place privilégiée d'un artiste face à son œuvre ; mais l'impossibilité nôtre de nous échapper des schèmes de la représentation fait des auteurs que nous avons cru être les commis d'un Discours qui est notre horizon.

LE SENS TRAGIQUE

L'art par lequel s'exprime au mieux l'être de l'existence humaine est, selon Nietzsche, la tragédie. En séquestrant l'art dans le labyrinthe de la Raison, Platon a tout simplement étouffé le sens du tragique. Toute réalité, et notre existence en est une, est un Janus, un sang-mêlé d'une volonté dionysiaque et d'apparences apolliniennes. La volonté, parce que telle est son essence, se libère de ses formes latentes ; mais ces formes, à peine sont-elles jetées dans le spectacle des apparences, il appartient déjà à l'essence même de la volonté de les reprendre, de les digérer pour les rendre à nouveau, identiques, immuables. A cette rumination éternelle, à ce jeu enfantin qui nous rappelle d'anciennes sentences (« le temps est un enfant qui joue au trictrac : royauté d'un enfant », Héraclite, fragment 52), qui pourrait nous sembler tout au plus agaçant s'il n'était justement pas celui de notre propre existence, Nietzsche a donné ce nom qui résonne à la fois comme une promesse et un drame : l'Eternel Retour du Même. La promesse naît des formes que se donne, dans une généreuse effusion, la volonté ; la tragédie naît de ces mêmes formes qu'engloutit la volonté, dans sa plus profonde abjection. En étouffant le sens

tragique de l'existence, Platon ruine la promesse qui en est solidaire (d'une certaine manière Platon ressuscite la tragédie en la niant puisque cette négation est proprement tragique) ; cette négation du vouloir vivre à partir duquel se comprend l'émergence des formes, c'est ce que Nietzsche appelle le nihilisme. La science, la religion, la morale, la philosophie, l'art même (comme la musique de Wagner), dénoncés par Nietzsche, participent de ce même nihilisme qui consiste à nier la volonté inhérente au monde. Ces diverses formes du nihilisme marquent-elles les différentes étapes d'un processus historique ou plutôt enseignent-elles le refus tout humain de cette vérité blessante que nous révèle la tragédie ? L'homme peut-il, au pire, se lamenter sur l'inutilité des passions qui l'habitent ou, au mieux, se consoler de la perspective de l'Eternel Retour du Même ? En l'occurrence les dieux furent-ils, comme le prétend Critias, inventés par les hommes pour asseoir leur puissance, ou plus simplement furent-ils inventés par les mêmes hommes pour se rassurer sur le sort inéluctable qui est le leur et en lequel Heidegger a vu la source de notre angoisse existentielle : la mort ?

Le sens tragique de l'existence est proprement humain car il naît de notre connaissance, sans partage avec toute autre forme de vie, que le sommet brigué par Sisyphe lui est à jamais inaccessible, qu'inexorablement sa peine le ramènera dans la plaine, à l'état latent de pure volonté, que sans doute (parce qu'il n'a que son courage et que telle est sa destinée) il gravira une fois de plus le long chemin de l'existence et qu'avec lui la volonté se donnera une apparence de plus. Doit-on imaginer, avec Camus, dans une perspective franchement platonicienne, que Sisyphe est heureux et qu'il tire ce bonheur de la connaissance qu'il prend en redescendant vers la plaine, même si cette connaissance est un défi aux dieux, même si elle affirme que désormais l'homme est le maître de son destin. Tout ce que peut savoir Sisyphe en descendant vers la plaine, c'est qu'il a échoué, une fois de plus, que son existence n'est pas simplement absurde (de cet absurde qui, un peu à la manière de Sartre, invite au suicide propre, c'est-à-dire intellectuel) mais qu'elle est tragique. Bien entendu le salut proposé par Platon est beaucoup plus réjouissant ; au bonheur amer proposé par Camus, il substitue la béatitude contemplative et éternelle ; il demeure que dans les deux cas il s'agit d'un bonheur de la Raison, d'une félicité purement intellectuelle dont on voit mal comment elle pourrait faire le poids vis-à-vis du tragique indéniable de l'existence. Si la perspective de salut suggérée par Hésiode maintenait la possibilité qu'émerge dans le cœur de l'homme le sentiment de tragique (la promesse faite par Hésiode, à l'occasion du mythe des races, de

partager l'immortalité des dieux en récompense d'une vie habitée de justice, laisse subsister une part de doute quant à l'effectivité future de ce partage), il est dans la nature de l'âme platonicienne d'être sauvée, ce qui rend inutile et surtout erronée toute prise de conscience du tragique de notre existence. Le Discours d'Hésiode portait la marque de l'espérance ; celui de Platon ne demande que la foi. Pour sa part Sisyphé n'a rien à espérer ; il ne croit pas non plus aux lendemains qui chantent ; il n'a d'autre avenir que celui dont il vient, là-bas au pied de la montagne. Aussi sa vie n'est faite que de présents, des présents qui se ressemblent ; et pourtant chaque instant, dût-il lui écorcher les mains, lui arrache le cri de sa souffrance ou les larmes de son désespoir, est celui de sa victoire : chacun de ses efforts atteste une volonté qui s'arrache à sa réserve et qui, dût-elle, à l'approche de chaque nouveau sommet, se retirer dans la pénombre de la plaine, resurgira toujours avec une force égale car si la mort est inéluctable, la vie l'est tout autant.

CONCLUSION

La critique est sévère, cruelle aussi car elle rejait lourdement sur l'aspect du platonisme religieux le plus significatif d'un point de vue humain : celui de notre destinée. Et pourtant, aussi radicale que se veuille la démarche de Nietzsche (en effet Nietzsche entend signifier la fin de la philosophie, selon Heidegger), parce que les interrogations qui l'ont suscitée et nourrie sont finalement les mêmes que celles qui ont amené Platon à l'édification de son système des Idées, on doit bien constater que cette démarche n'a pu que ramener Nietzsche à une attitude qui, dans son caractère pré-rationnel, se donne la figure mystique de la religion.

Constatons tout d'abord que la critique de Nietzsche réalise une véritable révolution copernicienne, au sens kantien : à la position centrale de la Raison productrice du monde dans sa représentation, Nietzsche substitue un concept de l'art comme avènement mondain au regard duquel la sensibilité humaine a le caractère de la passivité. Si la représentation (et le système des Idées en est une) nous livre le monde dans sa cohérence, la totalité mondaine est récusée par la réserve (le mystère) inhérente au nouveau concept de l'art ; c'est bien cette réserve qui nous est signifiée dans la tragédie puisque, si l'avènement du monde est promesse, son retrait, dès lors qu'il nous apparaît comme notre unique horizon, fonde tout le tragique de notre existence. En ce tragique se trouve niée, irrémédiablement, toute perspective de salut comme celle ouverte par l'immortalité de l'âme selon Platon ; et pourtant la même promesse d'éternité accompagne l'idée d'un Eternel Retour du Même, comme si la quête de Nietzsche

ne pouvait se contenter du tragique incontournable. A la mystique de la connaissance prônée par Platon, Nietzsche substitue l'Amor Fati, un amour du destin qui n'est pas la résignation fière et hautaine du stoïcien mais plutôt l'affirmation joyeuse que, en dépit du tragique qui marque notre existence, la volonté (c'est-à-dire finalement la vie) est la plus forte. L'effectivité du salut prend, avec Platon, la forme d'une remontée dialectique jusqu'au monde des Idées ; dans la perspective de Nietzsche, la volonté de puissance signifie la reprise singulière, par chaque individu, du projet de la volonté ; toutefois cette volonté de puissance, faute d'une effectivité, est une pure potentialité et l'on peut dire, dans un langage hégélien, que la libération qu'elle détermine est parfaitement abstraite. La volonté de puissance conduit, comme à son effectuation, au meurtre du dernier homme ; cette négation du nihilisme (ce rejet, concret, des valeurs négatrices de la vie) est, à proprement parler, l'acte par lequel la libération devient effective, l'acte par lequel s'accomplit la naissance du Surhomme. Enfin au philosophe de Platon, roi parce qu'il est plongé dans l'intimité du vrai, Nietzsche substitue le Surhomme qui, en vivant, affirme la valeur de la vie.

Le terme de substitution me paraît impropre dans la mesure où la volonté de Nietzsche d'en finir avec la philosophie, c'est-à-dire toute philosophie, dès lors qu'elle n'est qu'une figure d'un rejet plus radical et plus général de tout ce que la Raison a engendré, finalement l'histoire et la culture, signifie la naissance d'un homme nouveau (pour lequel rien de ce qui a été pensé pour l'ancien homme ne peut être remplacé par quelque chose de différent, voire de mieux adapté : c'est en ce sens que Nietzsche parle de transvaluation). L'homme voulu par Nietzsche est un homme neuf qui entretient avec le monde un rapport nouveau : son émergence marque la fin de l'Histoire et, avec elle, la fin de l'homme. On a le curieux sentiment que Nietzsche a, d'un coup de crayon, fait naître ce que Platon n'avait que convoité : un nouveau dieu !

DECHIRURE

« (...) L'existence elle-même paraît assez sacrée pour justifier encore un monstre de souffrance. L'homme tragique dit « oui » en face même de la souffrance la plus dure : il est assez fort, assez abondant, assez divinisateur pour cela. »

(Nietzsche, « La volonté de puissance », livre 4)

« Dionysos déchiré en morceaux est une prouesse de vie, il renaitra éternellement et reviendra de la destruction. »

(Nietzsche, ibidem)

Devant l'immense abîme qui s'ouvre sous nos pieds,
De silence est mon âme et saigne ma pensée ;
Les mots se font absents, une pluie vient de tomber :
C'est une pluie de poussière, les fragments d'être été.

Je ne suis plus au monde : la terre s'est dérobée !
Un torrent maléfique emporte mon passé
Et mon futur aussi, tout espoir sacrifié :
Demain est sépulture d'un présent déchiré.

Et me voici pendu, de tout pleur asséché,
À ce piton de pierre, comme un arbre effeuillé.
Surgit l'oiseau de proie, de mes restes affamé,
Lambeaux dont se répand mon défaut d'exister.

Je suis le solitaire, du démon familier,
Un Phénix accompli de cendres dispersées ;
Dans le ciel sans bordure, plus loin que l'azuré,
Se souvient-il encore, ce dieu qu'on a damné ?

M'est-il permis d'y croire quand tout est déchiré
Et que monde est le puits d'une faveur oubliée ?
C'est la fin de l'histoire, Zarathoustra le sait :
Le choix du dernier homme, une absence d'exister.

C'est le temps qui ricane, en ses heures égrenées,
Le temps d'un homme en proie aux corbeaux lacérés
Des brûlures d'un été par l'hiver effacées,
Les Anges de la maison que l'âtre a consumés.

Le pendu se disperse dans la boue des vallées,
Emporté par les eaux d'un torrent sans pitié ;
Et chantent les grenouilles, aux marais éjoués,
Qui se gonflent du vent dont elles sont caressées.

Or l'amphibien s'éclate d'y trop avoir goûté
Et de sa peau tendue, les tripes sont déversées ;
Les corbeaux sont friands de ces ventres crevés :
Le ciel, battant des ailes, sur terre s'est échoué.

« Les hommes sont des grenouilles » me disait l'insensé,
Qui préfèrent s'abonner aux rives des eaux usées :
Ils se nourrissent des mouches dont ils sont pourchassés,
Accablés de remords dont ils se font enfler.

Du bord des marécages, ils boivent de la pitié,
À défaut d'une eau claire qui soit leur reflété ;
Ils ont tué leurs dieux : qui saura pardonner
Leur défaut de conscience, un abîme d'exister.

Aucun homme a le don de sa propre pitié
Car c'est d'un au-delà que vient tout par-donner ;
Était-il nécessaire qu'à dieu soit concédé
De juger qu'à nos actes le mal est étrange ?

Toute faute, quand on l'avoue, est déjà soulagée
Du poids de sa moitié et qui veut tout laver
Ajoute à sa prière le prix de deux « Ave » ;
Toutes nos mauvaises consciences sont ainsi lessivées !

Or le divin n'est plus : nous l'avons délaissé !
Il repose à l'auberge des êtres abandonnés
Et quand parfois le diable se risque à l'éveiller,
Il dépose sur le monde un regard effrayé.

Que vient à sa fenêtre qui nous est ignoré ?
« Observe tes enfants, dit le diable amusé,
Qui s'abreuvent à l'eau sale de leur être manqué :
Leur dieu est un poison quand il est absenté ! »

C'est de ne plus savoir que l'homme est déchiré ;
Ignorant de lui-même qu'il est un meurtrier !
Il succombe à l'en vain de son être hasardé
Et ne parait que l'ombre d'une soudaine vanité.

Or voici qu'à sa porte l'oubli vient de frapper !
« Ce n'est que la méprise, murmure sa parenté,
D'un inconnu sans doute, peut-être un affamé :
Qui se souvient de nous que l'on aurait croisé ? »

S'il n'est aucun dehors à cette porte fermée,
Si toute notre existence est ici rassemblée,
À ce qui est dans l'œuf rien ne peut s'ajouter
Car c'est de l'intérieur qu'un jour il vient crever.

D'où nous viennent cette chaleur quand l'âtre est consumé
Et ce peu de lumière qui se laisse deviner ?
Si vivre est le dedans de cette coquille fermée,
Mourir en est le bris, son étant dispersé.

Quel est ce méprisant d'un humain replié
Au creux de la douleur qu'instruit sa vanité ?
A-t-il pondu cet œuf dont nous sommes prisonniers,
Ce fruit d'un basilic par le diable enchanté ?

C'est par sa déchirure que l'homme est répudié,
Epandu sur le sol, pareil à la cendrée
Qu'emportent les vents du sud vers un pays glacé :
Au plus froid de la terre un homme vient de tomber.

Cet œuf est une Monade ! Comment y suis-je entré ?
Se peut-il que cette porte ait un deuxième côté ?
Est-il un extérieur à cet endroit fermé,
Un autre de moi-même, une instance oubliée ?

Ce Je est le manquant d'un être déchiré :
Un impossible ailleurs de ma vie absenté ?
Cet Autre est si lointain, à mes rêves accroché :
Appel qui rebondit sur mon reste emmuré.

« Tu n'es de toi, dit-il, qu'un peu de la moitié,
Les miettes ici perdues de ce qui fut tranché :
Du tout pas un morceau que tu pourrais peser,
Nommer la suffisance de ton maigre exister.

Ton monde est le tapis d'une poussière étalée,
Un cahier que le temps de ta mort a souillé :
Le temps est un linceul sur tes os déployé
Et cet œuf l'ossuaire de ce qui fut brisé.

Les morts sont des vivants de leur être assoiffés :
Est-il une eau du ciel qui les peut rassembler ?
Si la pluie quelques os parvient à nettoyer,
Un soleil n'a pouvoir que de blanc les parer.

La vie est un dehors dont l'homme s'est arraché :
C'est elle qui, sur la porte, à présent vient cogner !
Demeure en la poussière de ton décomposé
Si tu crains de l'ailleurs qu'il veuille te rassembler.

La porte, en son murmure, enseigne ta pauvreté :
C'est la mélancolie d'un humain fragmenté,
Privé de cette part d'Etre qui lui fut destinée
Par un fonds de malice et de Sagesse mêlé.

Comment celui qui fut pourrait-il te sauver :
Ce dieu est mort, dit-on, et comme toi décharné !
On voudrait de l'Antique l'actuel inspirer :
C'est tout le désespoir d'une ère désabusée !

Il y a du divin la possibilité
D'aussi nombreux visages qu'on ne peut les compter ;
Qui n'est plus de son temps, pourquoi le conserver :
Sur ces dieux de poussière notre vie s'est brûlée.

Si les dieux sont aux hommes l'envers de leur moitié,
Il n'est pas sacrilège de vouloir les penser
De sorte que l'être humain s'en puisse enfin trouver :
Il n'est de dieu quand l'homme est ainsi déchiré.

Quel dieu de sa poussière peut un homme rassembler,
Non pas rendre vivant quand il est décédé
Mais ôter de la cendre ce qui s'est émietté,
Ce qu'on s'est promis d'être et qu'on ne fut jamais.

En cet « oubli de l'Être », c'est l'homme qui s'est manqué :
Or de quoi parle-t-il, par l'histoire négligé ?
Il nous parle d'un homme, aux croyances enchainé,
D'un chameau qu'au désert fut docile à mener.

Or voici qu'un lion sur la bête s'est jeté
Et déchire les « Tu dois ! » en son destin gravés :
L'homme alors se dissout, les Tables sont renversées
Et de la Loi nouvelle tout dieu semble écarté.

Les hommes sont infidèles à leurs serments prêtés :
L'ascèse est l'idéal d'un monde désespéré !
Le vieux Schopenhauer avait tout enseigné :
Engloutir l'existence dans son représenter.

Un enfant sur la berge se met à sangloter :
Le fleuve, en s'éloignant, vient de tout emporter !
Or des pleurs de l'enfant, la rivière s'est enflée
Et voici qu'elle déborde : toute trace est effacée !

En buvant son malheur, le pleurant s'est noyé :
Ainsi partent les hommes d'une histoire achevée.
Une barque est le destin par le fleuve entraîné
Aux confins de l'oubli d'un agir imposé.

Le temps est au Savoir de ce qui fut caché
Dans l'oraison funeste d'une Eglise affamée
De la noirceur des âmes et des moindres péchés :
Si le vrai est mensonge, fausse est la vérité !

Les Anges de la maison nous ont abandonnés,
Emportant les tisons de nos cœurs dévastés ;
Surabondent les nuages de la chagrinité
Qui crèvent et se déversent sur un monde évidé.

Car le monde est exsangue de toute prospérité :
Dans la boue qui ruisselle jusqu'aux plus bas quartiers,
Des vieux et des enfants leur histoire partagée
Se déchire et s'émiette, puis finit par sombrer.

Or sur la porte close, il s'obstine à frapper,
Cet ailleurs du présent aux coutures décimées,
Tandis que se répand de l'un son détaché :
Au lieu de sa demeure, l'homme est un déversé !

Et frappe sur la porte de Soi l'autre moitié !
Est-elle un répandu, pareille à ce côté ?
J'envie de le savoir et dois me résigner
Aux caprices de cette porte qui n'a pas de poignée.

Survient à mon esprit la faveur d'une pensée :
Inviter l'inconnu en des lots bien placés.
«Entrez, je vous en prie, et jusqu'à moi venez !
Il y fait bien meilleur : le feu est allumé !

Je ne peux vous ouvrir car je suis occupé
À secouer les bûches d'un coup de tisonnier.
Soyez le bienvenu : je prépare le café
Que nous boirons ensemble au coin de la flambée. »

Et frappe sur la porte comme il l'a déjà fait !
Est-il d'une autre langue ? Atteint de surdité ?
Je m'approche de la porte, d'un ton plus assuré :
« Ecoutez-moi, l'ami, je vous ai dit d'entrer ! »

Et frappe sur la porte, comme il l'a déjà fait !
« Je vous comprends, dit l'autre, mais je ne peux entrer :
De ce côté la porte a perdu sa poignée !
Aussi veuillez l'ouvrir, comme vous m'y invitez ! »

A-t-on vu pareille porte qu'on ne peut écarter !
« Je ne peux vous ouvrir : il y manque une poignée !
Quel est donc ce mystère qu'il nous faut partager ?
Dites-moi, je vous en prie, ce que vous en savez !

La déchirure

Ne cherchez pas d'issue à cette porte fermée
Car c'est d'une déchirure qu'elle prétend vous parler !
Je suis votre présent tel qu'il est dispersé,
Mais un appel aussi à vous défragmenter.

Car c'est d'un sac de billes par l'époque éventré
Que partout se répandent, avant qu'il soit vidé,
Que l'existence humaine s'est le plus approchée
Et roule l'in-différence dans ce désertifié.

Quand l'Être est un abîme des épaves échouées,
Que grondent les torrents par les cimes déversés,
Car si haut dieu n'est plus qui erre dans le passé,
L'humain se fait poussière, les miettes d'un achevé.

Car l'autre est un pareil quand il est partagé
Mais il n'est pas le Simple qui la Mêmesité :
Le Même est un échange, le commun propre
D'une communion d'Esprit naissant dans la Clarté.

Quand dieu fut enfin mort, on s'est cru libéré
Et on le fut, c'est sûr : libéré d'exister !
De ce que sont les hommes, que nous est-il resté ?
Même pas le souvenir d'avoir un jour été...

Dionysos

Ce dieu qui tout repeint, nous l'avons démasqué :
C'est Apollon faussaire de nos réalités !
Tragique est la blessure d'un humain déchiré :
Ce n'est pas d'un vernis qu'on peut le rassembler.

Quand de la roche inerte s'écoule une eau sacrée
Et qu'au son de la flûte, s'unissent pour danser
Toutes les poussières de l'homme, par le vent balayées,
Reprend goût à la vie un oiseau calciné.

Souvenez-vous d'Ariane par un dieu déchiré,
Du sang de ses blessures, de ses larmes versées ;
Entendez-vous sa plainte de sanglots martelée :
Il a suffi d'un mot pour qu'elle soit avisée.

C'est dans son labyrinthe que nous avons dansé,
Au mépris de l'infâme qui l'avait morcelée :
Il faut choisir des dieux la voie de l'amitié,
Athéna la Sagesse, aimante de Prométhée.

Le déchiré

Je prendrai le chemin de ce lieu de Clarté
Et boirai cette eau pure de la roche écoulée ;
J'y serai ma poussière et la ferai danser
Sur toutes les mélodies de ta flûte enchantée.

Car j'envie la saveur d'enfin m'y rassembler,
Composer le tableau de moi, être manqué,
Tisser de moi l'unique que j'avais oublié,
Communier dans l'Esprit une même Simplicité.

Le déchiré se moque des soins de la pitié
Et qu'importe à son âme qu'on veuille la consoler ;
C'est de l'Etre du Soi que nous avons manqué :
Ce Soi n'est qu'un mirage s'il n'est approprié !

Et voici que la porte s'est enfin dérobée
Dans un puits de lumière qui tout vient caresser.
Les Anges de la maison quittent leur obscurité
Et, dans l'âtre qui chante, le bois devient flambée.

LES MIETTES

Quand le pain est tranché, ne demeurent que les miettes :
Des pauvres par le monde, elles sont la nourriture.
Il n'est pas grand festin qui sous table ne jette
Quelques menus reliefs, des mets simple murmure.

On dit que toute chose au fil du temps s'émiette,
Qu'il n'est rien qui échappe à ce fatal destin.
Qu'advient-il de ces restes que nul être époussète :
Est-il certains insectes qui en feraient festin ?

Or doutant de la chose, je n'y vois que poussière
Emportée par le vent, selon qu'il se dirige ;
Il se trouve chose ailleurs qui fut ici naguère :
D'en prendre la mesure peut donner le vertige.

Il n'est rien en ce monde qui prétend y rester :
Le temps est fossoyeur qui de tout fait la tombe ;
Ce serait vanité de croire y échapper
Et dieu n'est pas secours quand même il nous surplombe.

Des choses qui s'émiettent nos pensées vont le cours :
On dit de nos mémoires qu'elles s'effritent en lambeaux.
Mais bien des choses se perdent si bien qu'en leurs contours
Des faibles s'y font voir, tels pores dans la peau.

Par le chas d'une aiguille, Dieu dit que l'on trépanse :
Il ne croit si bien dire quand par tel orifice
Il est autant de choses qui du monde s'effacent.
Mais du temps qui se perd, un trou fait-il office ?

Le temps est continu, aux dires de la Science :
C'est penser qu'en son cours, il n'y a pas de faille.
Que le temps nous échappe, nous avons la conscience :
S'agit-il d'un mirage qui en raison ne vaille ?

Si Lamartine demande au temps de se suspendre,
Est-ce du romantisme ou plaide-t-il en raison ?
Tic Tac le temps s'arrête : se peut-il de reprendre ?
Tic Tac le temps reprend le cours de sa moisson.

Il n'est pas pierre qui roule à remonter la pente :
Telle chose ne se peut que si quelqu'un la pousse.
Qu'arrivée au sommet, la pierre redescende :
Il n'est rien de moins sûr si le pousseur s'émousse.

Qu'on inverse le temps ne change rien à l'affaire
Car c'est selon la pente que bouge le caillou.
Mais que le temps se brise selon quelque mystère,
La pierre change son cours sans qu'il y soit remous.

S'il n'est pas raisonnable de penser que le temps
Par une moindre faille ait lieu de s'échapper,
L'endroit dont il s'évade, son égal demeurant,
Par cette folle évasion, un autre temps se fait.

C'est ainsi qu'il arrive qu'on tombe dans un œuf
Et de cet œuf le temps de l'autre se diffère ;
Ceci est aussi vrai que trois fois trois font neuf
Et il n'est de raison d'y voir quelque mystère.

Il n'est plus grand savant qui, le temps évoquant,
Fut mené à conclure que le temps n'est pas un :
Einstein en son propos, bien qu'il se fut savant,
Dit qu'en un monde plusieurs, il est temps pour chacun.

Je suis donc dans un œuf et son temps est le mien ;
Je ne m'y sens pas reclus et même je me sens libre :
Liberté de penser, par-delà mal et bien ;
Dans cette circonstance, il n'y a pas de fibres.

Dans mon œuf je suis deux : Je face à ses pensées,
Ainsi qu'en sa caverne vécut Zarathoustra.
A quoi passer mon temps sinon à ruminer ?
Il ne m'est pas de peine d'ainsi me trouver là.

Ruminant tel une vache, je me nourris de miettes,
Fragments de ces pensées qu'a forgées mon esprit ;
De toutes ces poussières ma raison fait charrette
Et à leur agencement il n'est d'ordre prescrit.

Je baigne sans projets dans ce liquide visqueux :
De l'œuf étant le jaune, en serai-je poussin ?
Est-il un utérus dont je remplis le creux ?
Y voit-on renaissance qui en serait la fin ?

Mes idées sont fragments, de simples particules :
Comment les assembler sans qu'elles ne fassent un tout ?
Atomes philosophiques dont je fais molécule,
De simples aphorismes qui du système se jouent.

Il n'est pas de sagesse qui devint si totale
Que l'aventure humaine n'en fut qu'un bref instant ;
Du cycle de l'Idée, il est des lieux banals :
De l'histoire du concept, Hegel nous fit moment.

De notre esprit faisant phénoménologie,
Il n'est dialectique dont on pu faire procès
Que celle de l'esclave qui devint, par magie,
Le pareil de son maître dont il prit le projet.

A raisonner ainsi, il n'est totalité
Qui, pour ses éléments, n'affiche que mépris ;
D'un tout serais-je partie, il me vient à penser
Qu'il est à ma convenance de sombrer dans l'oubli.

Aussi des pauvres miettes qu'il me faut réunir,
Il sied que je conçoive d'en tirer quelque phrase.
De ces mots fragmentaires dont j'ai le souvenir,
J'écrirai quelques lignes, j'en ferai simples phases.

Les phases sont des repères qui tissent la pensée,
Une toile cousue de fils qui n'en donnent que le sens ;
Que ce tableau de mots on songe à retourner,
Il n'est pas fil tissé qui devient contresens.

La pensée est rhizome qui trace son chemin :
De notre œuf la coquille en fixe les limites.
Et de nos existences, penchées sur le destin,
Elle livre l'horizon en cet œuf qui l'abrite.

Est-il quelque dehors à cette ovale demeure ?
Il faut, pour le savoir, en briser les parois.
Or qui peut s'y livrer qui ne soit extérieur ?
Je ne sais du dedans que mon seul désarroi.

Cet œuf me fit accueil quand le temps s'est cassé :
Qu'il se brise à nouveau est-il le nécessaire
Pour qu'un possible dehors soit enfin dévoilé ?
De chuter en ce lieu est un réel mystère...

Qu'une brisure du temps nous fasse en l'œuf entrer
Ne saurait être cause de pouvoir en sortir
Car si, dans la coquille, on vient à pénétrer,
Il n'est que vanité à rêver d'en partir.

Le monde nous semble étroit qui rêvons d'infini
Et à ce ciel immense, on convient de l'étendre ;
Que ciel et terre s'unissent, nous tenons le pari :
De s'unir convoiter revient à se méprendre.

Car nous sommes du milieu : ni de l'un ni de l'autre.
Le ciel fut-il si bas qu'on se croit le toucher,
Du ciel ou de la terre, le pays n'est le nôtre.
Telle est la loi de l'œuf d'entre deux naviguer.

Qu'au ciel ou sur la terre on songe à se trouver
Est habit que l'on crée et cache nos contingences ;
Que par un bris du temps, Dieu viendrait s'échouer :
A demeurer dans l'œuf, il aurait obligeance.

SOLITUDE

*« La vie ne fait pas de cadeau
Et nom de Dieu, c'est triste Orly le dimanche
Avec ou sans Bécaud*

*Et puis il disparaît, bouffé par l'escalier
Et elle, elle reste là
Cœur en croix, bouche ouverte
Sans un cri, sans un mot
Elle connaît sa mort
Elle vient de la croiser »
(Jacques Brel, « Orly », extrait)*

« Car çà n'existe pas ! » nous fut un jour chanté !
Bécaud n'en savait rien : la nuit vient de tomber.
Et j'erre dans les ténèbres, par le jour dépouillé
Du peu que j'emportais de ces maigres amitiés.

Fidèle, la solitude voudrait me consoler :
« que t'importe le monde si tu en es privé,
Plus seul que tous les dieux, par les tiens délaissé
Dans le désert des ombres, à tes pleurs accroché ! »

« Mais çà n'existe pas ! » continue de brailler
Celui qui pense encore qu'il suffit d'allumer
Une bougie à deux sous pour se voir pardonner
Le doute, et son dépit, de la fraternité.

Combien de solitudes sont encore à compter
Avant que de l'humain on puisse enfin penser
Qu'il est un être-avec, par le on détourné,
Et des cris de la foule un suiveur innommé.

Car il n'a plus de nom, celui qui fut brisé
Aux abîmes de l'oubli dans un non-exister ;
Il n'a plus de lumière, sa vie s'est refermée :
Quand peut-on bien attendre quand on s'est consumé ?

Ses yeux se sont ouverts, mendiant d'une amitié,
Mais il ne voit que lui, par son âme reflété
Car au fond de son âme, par ses larmes arrosé,
S'écoule une rivière, des débris le passé.

Il se souvient des hommes, d'une place abandonnée
Quand du pas de la corde l'espoir s'est effondré ;
Or le voici qui meurt, gisant devant ses pieds
Et lui n'est qu'une promesse à ce corps démembré.

Il emporte avec lui sa dernière amitié,
N'ayant pour compagnon que ce défunt glacé :
Il tiendra sa promesse d'aussitôt l'inhumer
Quand des loups et des hommes il sera préservé.

Au pied de l'arbre vide, il se jure de veiller
Mais s'endort sur la mousse, par sa peine écrasé ;
Le soleil de midi parvient à l'éveiller :
Il salue du bois mort son ami prisonnier.

Puis il reprend sa route, d'animaux précédé :
Un aigle et un serpent, sa seule communauté.
Le vieillard misanthrope revient à sa pensée :
N'a-t-il pas des bestiaux le secours préféré ?

Il voudrait s'en aller, son envie le retient,
L'envie de se corrompre à la Vache Bariolée ;
Il s'éprend, sur la route, d'un jeune homme fatigué
Qui jalouse un grand arbre d'être aussi haut monté.

D'avoir atteint les cimes qu'en peut-il espérer :
Surpasser le divin et devenir sacré ?
La fin est inutile car les dieux sont tombés
Du pas de cette corde entre deux monts tirée.

Car humaine est la corde dont l'ami s'est jeté,
Vaincu par un bouffon sans la moindre piété :
Triomphe de l'Enchanteur, les agneaux massacrés,
Autel de la folie, mort de l'humanité.

Car c'est de notre mort que les guerres sont pavées :
Sur le champ de bataille, un cadavre oublié,
Par le bruit des canons, les pleurs sont effacés !
Qui cherches-tu, mon fils, en ces lieux désertés ?

Ignore-tu que les hommes se conjuguent au passé ?
Or il était naguère, sur ces terrains brûlés,
Un parfum de Malice et de Sagacité,
Un vieil homme et l'enfant, d'une même corde attachés.

Et si dans ta montagne, tu peines à m'oublier,
Sans doute ta solitude est trop lourde à porter :
C'est l'esprit de lourdeur qu'il te faut délaisser,
Les regrets inutiles et une amère pensée.

Un jour tu reviendras sur la plaine fatiguée
Pour y planter un homme des arbres jaloué :
Il grandira si haut qu'il pourra converser
Avec tous les Célestes dans une lumière sacrée.

Jusqu'à sept solitudes il te faudra compter,
Mais qu'importe le chiffre, s'il est un parodié ?
Vision d'apocalypse sept fois scellée
Ou les sept feux sacrés d'un antique chandelie
Tourner sept fois sa langue avant de s'énoncer :
Autant de fois peser ce dont on veut parler
Car, dans chaque solitude, se dénoue la pensée
Et s'ajoute au savoir une autre vérité.

« En devient-on plus riche ? » s'est alors questionné
Celui qui des richesses ignore la pauvreté :
À quoi bon tout savoir s'il faut seul le porter
Car il n'est pas moins lourd à qui l'a partagé ?

La veille du solitaire te condamne à penser
À ce qui sur la plaine ne peut que s'écouler,
Se répandre et se perdre dans le décomposé
Des heures qui se succèdent dans un temps déchiré.

Il dit le temps du monde, qui n'en fut détaché,
Celui qui se déchire et vient à se briser :
Sur l'éternel instant qui en est l'étranger,
Dans le retour du Même, ce temps est effacé.

Le temps du solitaire est un recommencer,
Et sept n'est pas le nombre d'une histoire achevée
Mais le divin symbole de toute infinité :
Le temps n'a de limite que notre éternité.

La septième solitude enseigne l'immensité
Du combat qu'à lui-même le Surhomme doit mener
Car si l'homme est cette corde à son Autre attachée,
Celui-ci est une fin qui n'est jamais donnée.

Volonté de Puissance n'est qu'un mot destiné
À suggérer la force dont l'Esprit doit s'armer
Pour se vaincre lui-même, toujours se dépasser,
Sur les voies qui élèvent au don de la Clarté.

Chacune des solitudes est une histoire blessée,
Un flux d'hésitation, un repli tourmenté :
Qu'est l'homme en son destin qu'il me faut méditer ?
A quel secours mon âme peut-elle se raccrocher ?

Un aigle et un serpent sont ma seule parenté :
De l'un je n'ai la plume qui offre à s'élever
Et du serpent l'écaille dont il peut se glisser ;
Je n'ai que mon esprit, un fardeau peu rusé.

Alors me vient la peine d'être aussi mal flatté,
N'ayant que ces deux mains pour mes larmes y cacher.
Et pourtant être ici, de la foule épargné,
Me place en la demeure du justement penser.

Le soleil me bénit de sa proximité
Et des oiseaux le chant éjouit mon habiter ;
Les pierres sont mon confort et sur elles je m'assieds
Pour écumer la source du fruit de sa bonté.

De ma grande solitude, j'aime la fidélité !
Elle affranchit mon âme de son moindre attaché
Et offre à mon esprit ce vent de liberté
Qui défie des géants la haine et la fierté.

CHAPITRE IV

SILENCES

L'être humain est un attrape-sons : comme les lapins et les ânes, ses grandes oreilles lui permettent de capter tous les bruits, tous les vacarmes, tous les bavardages. Nos oreilles sont des enclumes sans cesse frappées par le marteau des sons : c'est ainsi qu'ils se rassemblent et finissent, la plupart du temps, par se confondre. Aujourd'hui bien plus qu'hier, nous entendons tant de choses qu'il serait vain de prétendre les écouter : de tout ce qu'on entend, nous écoutons si peu. Il arrive même qu'on les confond : entendre, c'est écouter si on admet que l'écoute consiste à ouvrir ses oreilles pour qu'y pénètre tout ce qu'on peut entendre. Le silence ne s'entend pas et, s'il ne s'entend pas, comment pourrait-on l'écouter ? Ecouter le silence ! Nous faut-il être sots pour seulement y songer ? Et pourtant bien des choses se disent dans le silence, des choses pour lesquelles n'existent pas de mots : ce qui se dit sans mots ne s'entend pas puisque, dans le dire, les mots se forgent avec des sons. S'il n'est rien à entendre, se peut-il que soit glissé dans le silence quelque chose à écouter ? De quoi s'agit-il ? De tout ce qui s'y dit sans recourir aux mots : ne dit-on pas que le silence en dit plus long que la parole ? Le silence concerne donc ce qui se dit en dehors de tout mot et qui, pour cette raison, ne s'entend pas. Aussi comment se mettre à l'écoute de ce qui, dans le silence, se dit à sa façon mais se refuse à être entendu ?

On dit du silence qu'il est lourd, pesant, quelques fois insupportable à ce point qu'on voudrait le briser. Le silence n'est pas un vide dans la parole : au contraire il y pèse de tout son poids, de tout ce qui s'y dit et qu'on ne peut pas entendre. D'où cette idée d'un « chemin vers la parole » proposée par Heidegger, une parole qui bien sûr ne s'entend pas mais qui cependant dit et qui invite à l'écoute du silence. Mais quel est ce chemin, cet « Acheminement vers la parole » ? Paradoxalement ce chemin vers ce qui se dit mais n'est pas exprimable emprunte la voie des mots. S'acheminer vers le non-exprimé de la parole, c'est suivre un chemin parsemé de mots, un exprimé que Heidegger nomme « la Dite ». Tout se passe comme si la parole, en suivant ce chemin de la Dite, menait à une libération du non-dit par-delà les mots, comme si l'indigence des mots, tracent le chemin, exigeait la mise-en-présence d'un non-dit. La Dite n'est pas un chemin conduisant d'un lieu à un autre, d'un non-entendu jusqu'à l'écoute. Le chemin s'ouvre en chacun

des mots qui font la Dite comme si chaque mot de la Dite, l'un après l'autre, participait à un éveil.

S'éveiller à la présence de l'Être en son absence, s'éveiller à l'Être silencieux, cheminer dans le sans-lieu, exprimer l'indicible, donner forme au sans-figure. L'Être, ainsi donné, semble un mystère car le chemin, auquel il nous invite, s'est dénoué de la Raison qui, elle-même, s'était nourrie de son oubli. L'Être se retire dans les fissures immanentes à ce qui est, l'étant en ses visages multiples : le dévoilement de l'Être est le lieu le plus sûr de son retrait silencieux, de son absence. En ce chemin vers l'Être se donnant, aucun mystère, et surtout pas de mysticisme : rien que le signe d'une défaillance de la Raison. Qu'est-ce qu'une éclaircie sinon un ciel d'azur, un ciel dégagé du péril des nuages qui le recouvrent et l'obscurcissent. En ce pays qui est le nôtre, il est, dit Brel, « un ciel si bas qu'il fait l'humilité » : dans ce « si bas », le ciel se dévoile au plus proche pour ne faire qu'un avec la terre. Mais ce ciel « si bas », quand il est au plus proche, est un ciel d'orages dont les éclairs s'échouent sur les sommets où, se donnant à voir, ils ne livrent que le bruit du tonnerre. De ce ciel qui gronde et effraie les enfants, ne s'écoute que le silence des pauses qui rythment sa fureur, présages du retour prochain de sa clarté silencieuse. Au tonnerre et son vacarme font suite les battements de la pluie qui féconde la terre de ce trop-plein du ciel : ce qui s'entend du ciel en ses averses le vide de toute sa consistance pour le rendre au néant de son infinitude. Du ciel qui se dégage et s'offre à la lumière nous vient comme une feuille blanche, le lieu du commencement d'un non-encore-écrit, éclaircie, néant où ce qui donne à voir ne saurait être vu : dans l'éclairé se présume la lumière. La lumière nous ouvre à cet espace qui, parce qu'il est vide en son Ouvert, autorise l'Être à s'y manifester. Du ciel vidé par l'orage ne demeure que le lieu.

ODE A LA NUIT

Pour éteindre ma soif je buvais la rosée,
Ces larmes du ciel nocturne qui abreuvent les clairières ;
La vérité, sans cesse, en tous lieux j'ai cherché :
La vie ne m'a rendu que son lot de chimères.

J'ai usé mes chaussures à parcourir le monde :
Je ne retiens que peine de cette longue odyssee ;
J'ai croisé des brigands et vu des êtres immondes,
Avancé sans surseoir : c'était ma destinée !

J'ai courbé mon échine sous un soleil de feu,
Parcourant des déserts qui vont à l'infini ;
Sueur et sang mêlés ont asséché mes yeux :
Je maudissais le jour et implorais la nuit.

De ma peau ulcérée suintait comme une mort :
Je m'en-crevais d'errer sur ces terres infécondes.
Le soleil ironique se moquait de mon sort :
Je sombrais dans l'abîme dont s'est bordé le monde.

Et je cherchais le vrai en ces pays de pierres
Mais il se dérobaient en narguant mon errance ;
Je n'étais qu'un cloporte qui trainait sa misère
Et faisait d'un espoir l'objet de sa pitance.

Tragique ! De ce tourment ma vie était cousue :
De tous les êtres humains, j'étais le singulier.
Je suivais mon destin, de souffrances en bévues :
J'abhorrais ma vertu qui n'était que péché !

J'implorais des serpents qu'ils me fassent amitié,
M'abreuvant d'un venin qu'ils m'offraient sans remords ;
Je ne savais des choses que leur facticité :
De tous les orphelins je partageais le sort.

La vie est une misère qui ne connaît sa fin :
« Pourquoi existons-nous » se demandait Rimbaud :
« Une saison en enfer », c'était là ton destin :
L'enfer, à Charleville, a posé ton caveau !

Tu rêvais de sublime dont s'eût paré ta vie :
De cet espoir maudit tu as fait ta douleur !
Des abysses infernaux dont tu n'es pas sorti,
Tiens-tu quelque présent qui adoucit ton cœur ?

C'est du diable que l'on tient les clés de nos raisons :
Sais-tu que dans l'erreur il se plait à nous voir ?
Ce vrai que l'on convoite du démiurge est le nom :
Il n'est de vérité que celle du désespoir !

Il est contradiction de souffrir et d'aimer :
Te souviens-tu de Phèdre qui de chagrin mourut ?
De l'amour d'Hyppolite dépourvue par Thésée
Qui, avec le mensonge, le vrai a confondu.

Vérité ! Est-il un seul lieu où tu demeures ?
Nous faut-il donc y croire pour que rien ne soit vain ?
Te feras-tu raison du lot de nos malheurs ?
Nies-tu que la souffrance de l'absurde est le-vain ?

Des blessés que nous sommes qui peut avoir pitié ?
Le ciel que l'on implore n'y fera pas justice ;
Que pourrait nous venir d'un ciel inhabité :
À déchirer nos vies la vertu est propice.

Du crépuscule enfin, je n'attends que secours :
Les larmes de la nuit nous offrent le salut
De soulager nos peines dont le poids est si lourd
Que l'augmenter encore le destin ne peut plus.

Que la vie est tragique, je n'en sais d'autre mot :
Y verrait-on un sens dont chacun se rassure ?
Il n'y a qu'apparences à tenir ces propos :
D'un funeste semblant, il n'est là que murmure !

Je sais des heures si noires qu'on n'ose pas les compter ;
Nos pensées, corrompues par le jour qui survient,
Nous sont vaines et perfides quand s'en va la rosée
Et, des langues qui s'assèchent, il n'est plus mot qui vient.

Le soleil nous afflige du don de sa lumière :
De tout ce qui parait, il n'est plus rien de vrai !
Des rayons la clarté est vide et meurtrière
Qui de nos vies la peau s'amuse à ulcérer.

Hélios n'est pas ami des hordes de souffrants :
Il les donne en spectacle à la nuit éplorée ;
Voltigeant dans le ciel, ce vautour insolent
Sur nous jette sa lumière dont rayons sont les traits.

Enfer et damnation ! Les deux me sont promis :
Je sais tout du premier et ne sais rien de l'autre.
L'enfer est un long fleuve dont se baigne ma vie
Mais cette eau qui s'écoule, de qui est-elle apôtre ?

Au-delà de la mort, faut-il encore souffrir ?
Qui du temps ou son lieu nous est le plus hostile :
Ce temps, quand il est nôtre, nous devrait-il suffir ?
J'avoue, pour y penser, qu'il nous faut être habiles...

SILENCE

Si les mots sont menteurs, il nous faut concéder
Que dire est inutile puisqu'il est mensonger ;
La parole est un crime de concepts maquillé
Qui, brisant le silence, s'oppose à méditer.

De l'écoute du silence vient la Sérénité,
Cette sagesse malicieuse de la Simplicité :
Les étants s'y confient d'une étrange mêmeté,
L'Etre qui tout déborde mais n'en peut rien manquer.

Le silence est de mise quand on a trop parlé,
Livré aux boniments ce qu'on ne peut penser ;
C'est alors que l'Hermite, d'une fournaise échappé,
Se retire dans le tu de mystères insondés.

On doit à nos prières, disait un Nietzsche hanté,
D'être une bénédiction devant ce contemplé
Dont l'homme de métaphores abuse toute vérité
Quand il enjoint aux êtres d'à ses mots se plier.

Le Savoir est des fleurs un bouquet négligé,
Et des fruits la corbeille des saveurs oubliées :
C'est l'envie qui nous presse de tout désaccorder
Quand un être, à sa place, d'un autre est isolé.

Et c'est force du genre de toute chose séparer,
De qui en vient d'un autre, tel qu'on la récusé :
La rhubarbe et la fraise ne peuvent se mélanger,
En dépit des saveurs qu'elles viennent à combiner.

Or c'est du quotidien que savoir est priver
Des choses qu'au fil du temps on ne peut oublier :
Il n'est pas tradition de savoir apprécier
Ce qui, depuis jadis, nos plaisirs satisfait.

Il n'est de tradition que d'interdits brodée :
Ne pas manger l'agneau quand il fut assommé !
Qui de l'homme ou la bête a ce rite inventé :
L'animal qui en souffre ou l'humain contenté ?

Or c'est un dieu cruel qui nous peut l'imposer,
Si du moins dans les Textes s'affirme sa volonté !
Qui de dieu ou des hommes a dans les mots gravé
Que ce qui fut naguère ne doit jamais cesser ?

C'est le pouvoir des mots d'ainsi nous condamner
À toujours répéter ce qu'on tenait pour vrai
Car elles sont éternelles, ces solides vérités
Autant que l'est ce dieu qui nous les a confiées.

Or dieu n'est que silence à nos âmes adressé :
Qu'y pourrait-on comprendre s'il venait à parler ?
Qui l'accuse de se taire est exclu d'écouter
Car c'est dans le silence qu'est sa Parole donnée.

Qui ne dit mot qu'on sent a ses dents bien lavé :
Les mots n'ont pas d'odeur, comme les gains d'usurier !
Pourquoi les choisit-on s'ils n'ont rien à compter :
Quand parole est d'argent, le silence est doré !

Je suis donc un Hermite dans sa grotte isolé
De tous ces bavardages qui font la tête enfler
Et c'est dans le silence d'une profonde amitié
Que je me livre au monde et à sa nudité.

Ce monde, quand il est tu, est en Soi vérité :
Les étants nous reviennent tels qu'ils sont habités
Par l'Être qu'on partage et qui se veut nommer
Dans cette correspondance par Baudelaire évoquée.

Bien des mots sont navrants, aussitôt prononcés
Car ils ne sont que chaines sur nos poignets fermées ;
Et ces mots nous promènent, la ronde des prisonniers
Qu'avait dépeint l'artiste dont l'oreille fut coupée.

Il n'est d'oreille plus courte que celle qu'on a tranchée :
Voulait-il que ces mots il ne puisse écouter ?
Car il suffit d'un seul, quand il est avisé,
Celui qu'à son Ariane un dieu avait confié !

Quand tous les chiens aboient, que veulent-ils nous conter :
Qu'une nouvelle caravane est en train de passer ?
Il est de ces proverbes qu'on aime à bien placer
Mais qu'ont-ils à nous dire qui ne soit insensé ?

J'entends que par le monde il est des mots semés
Mais de ces graines stériles quel futur peut germer ?
Les mots ne sont moyens qu'à tenir informés
Tous ceux qui les partagent de ce qu'on a croisé.

Ce que par l'écriture, je veux m'autoriser,
C'est ce que Hölderlin n'a pu qu'imaginer
Et ensuite Heidegger qui lui a succédé :
Faire de la poésie art de philosopher.

Non pas faire du poème servant de la pensée
Mais un dire autrement qui offre à cheminer
Au cœur de l'indicible et du non regardé,
Où toute chose est refus qu'on puisse l'apréhender.

C'est du dedans qu'éprouve la sensibilité
Que Kant à la Raison s'efforça d'accorder ;
C'est un curieux manège qui n'a d'imaginé
Que la mémoire des formes quand elles sont dissipées.

Qu'est l'imagination face au vide ignoré
Qui glisse entre les mots sur un feuillet borné
Par ce qu'on y peut lire et se représenter :
Il n'est moindre sagesse que de s'en contenter !

« Il parle à mots couverts », ce poète éructé,
Aveugle, dans son dire, un oracle est caché ;
Et pourtant n'est devin qu'un savant résigné
À entacher de mots ce qu'il ne peut toucher.

Car c'est de paradigmes qu'un Savoir est tissé,
Autant dire une croyance qui tout vide peut combler :
Ainsi l'économie d'un Walras inventée
Et combien d'autres sciences qui nous ont mystifiés.

C'est la mort de cet homme, par Foucault prononcée,
Qui invite au chemin qui pourrait bien mener
À sa résurrection dans une autre penser
Qui n'est de mots cousu que pour un lieu montrer.

Si l'histoire a de l'Être en peu de mots parlé,
Je conçois qu'en dire trop conduit à l'ignorer
Dans une confusion de tous ses noms pavée :
Le trop devient silence en tous ces mots prêtés.

Les chemins d'Heidegger ont tant de mots foulé
Mais ne jeton la pierre à qui s'est consacré
À l'Être et ses mystères qu'il n'a pu qu'effleurer
Dans l'oubli que le temps est lieu d'éternités.

Qu'on revienne au silence en nos paroles caché,
À ce qu'il vient nous dire en cet espace tracé
Par les mots qui le bordent et s'avouent l'indiqué,
En tout ce qu'ils nous disent, de ce qu'ils ont manqué.

C'est la pensée moderne qui tout prétend nommer,
De l'immense à l'infini et tant de supposés :
Qui prétend d'un seul mot tous les êtres habiller
En retient peu de chose et n'en sait rien montrer.

Le silence est propice à qui veut méditer,
Sur l'(Etre de l'étant son attention porter ;
Mais quel est ce mystère, par tant de mots conté
Sans qu'un seul lui convienne et puisse le dénommer ?

Si la Libre Etendue en fixe le demeurer,
Elle ne dit rien du lieu où il peut s'affirmer ;
Où l'Etre se dévoile vient une Sérénité
De Sagesse malicieuse et de Simple mêlée.

Or le Simple résiste à nos moindres pensées
Car c'est par le complexe que nous sommes intrigués :
Le Simple n'a pas de mot qui puisse le rapporter
Car, nous disait Leibniz, il n'est pas discerné.

Il n'est pas de Raison que l'on puisse évoquer
À ce silence du Simple, impropre à mesurer ;
Et si rien ne l'explique au point de l'ignorer,
Il faut pourtant qu'il soit, principe de l'exister.

C'est ainsi qu'Heidegger, inapte à le nommer,
Au chemin de campagne confia de l'y mener ;
Que nous dit ce chemin de toutes choses rencontrées :
Se cache sous l'apparence des êtres une Mêmété.

Or ce Même est le Simple qu'on se doit méditer :
Si les pierres ont une âme, ce que j'ai affirmé,
Celle-ci n'est plus des hommes la singularité
Mais le lieu du partage de notre parenté.

Ce dont chacun l'habite peut seul nous distinguer
Car cette âme est le lieu par toutes choses partagé,
Ce lieu qui seul demeure quand tout s'est effacé,
Une scène où chaque étant vient son histoire jouer.

Mais quel est ce théâtre, m'est alors demandé,
Que tout être, à sa guise, tient lieu où s'exprimer ;
Qu'est l'âme ainsi pensée, par toute chose appropriée,
Qui fait d'un lieu commun ce qu'est sa nudité ?

Nous revient le mystère qu'un mot ne peut lever :
Dès lors comment penser ce qu'on ne peut nommer ?
Quand un seul mot nous manque, on peut d'un autre user
Pourvu qu'il se limite à ce lieu désigner.

Je n'en perçois qu'un seul qui est approprié
Car il nous montre un lieu sans rien y ajouter :
Tout être, en son essence, convient à l'habiter
Au gré de son histoire et de sa liberté.

C'est « Esprit » que j'entends cet Ouvert baptiser,
L'Esprit que du Savoir nous devons distancer
Car l'Esprit est un lieu par l'étant propre
Où ce qui s'y déploie n'est jamais présumé.

DU SILENCE DE L'ETRE

De l'Être qui l'habite, chacun fait son secret :
N'y aurait-il à dire que les écrins jetés
Au regard éconduit d'un savant indiscret ?
De ce qui fait les choses dit-on la vérité ?

Le ciel devient néant de pleurer sur le monde :
Ne l'était-il déjà qui précédait l'orage ?
Qui sait le sol de cette béance profonde
Et, par un juste mot, en évoquer l'image ?

Le silence est pesant des mots qu'il ne dit pas,
Réserve d'un lointain dans la proximité ;
Le tu est à la Dite du chemin l'au-delà
Car les mots n'ont pas garde de ce dire impensé.

Or sombre dans l'obscur ce qui jamais se dit,
N'y voyant que mystère ou d'un dieu l'insolence ;
L'obscur se fait destin aux portes de l'oubli
Qui des mots revenus n'a pas compris l'absence.

La Parole est silence qui aux dieux nous conduit :
Leur vient-il un intime qui en serait la voix ?
Il n'est de sens aux mots qu'en ce qui n'est pas dit :
De tout ce qu'on entend, qui sait le juste poids ?

Il n'est rien plus pesant qui toujours nous revient
En son être identique dont se nouent les tourments :
De manquer à soi-même, tragique est le destin
Quand un berger de l'Être défaille à son serment.

De l'éclaircie ouvrante qui peut s'apercevoir :
De ce qu'elle donne à voir, la lumière est absente !
L'Être autant se retire de ce qu'il fait valoir :
L'abîme, en son non-dit, dans l'Ouvert se présente.

La Shekhina de l'Être est dire de son néant,
Espace qu'ouvrent deux anges sur la Parole sacrée ;
Vers ce non-dit de l'Être dont les dieux sont ferments,
Il n'est d'autre chemin que l'on puisse emprunter.

Retour en ce non-lieu qui au « là » fait logis,
Abritement de l'Être dans l'ombre de l'étant :
De l'être-pour-la-mort, le temps se fait souci :
Si futur est au « là », au « le-là » est présent.

N'est-il à espérer que cela qui se donne :
Nos hiers sont demain dans l'alchimie du temps !
En ce divin silence, c'est le Soi qui résonne :
Passé ou à-venir s'effacent dans le présent.

Or l'Être nous revient d'un éternel ballet
Et plonge dans le regard le don de sa puissance ;
Des replis du hors-Soi se dénoue le projet
D'en conserver la garde et fonder notre essence.

Tragique est le destin de celui qui chemine
Aux confins de l'absence et du divin l'offrande :
En nos pensées confuses qui le n'est-pas ruminant,
Advient par la Parole d'être-Soi la provende.

Et l'Être se dépense autant qu'il se retire,
Secret d'un « là » furtif destiné par la Dite
Dont le tu de l'écrit s'avoue dans le de-lire
Et creuse en nos pensées les plis dont il s'abrite.

Le faux, en son dépli, est du vrai parousie :
Le « là » a fait logis de l'étant ses plissures !
Les choses n'ont de présent que par l'Être nourries
Et retournent au chaos dès sa moindre fissure.

Qui habite en poète de l'Être est son berger :
Il sait le nom des dieux, autant que leur silence.
Il n'est péril aux hommes dont il détient la clé :
Au néant de l'Ouvert n'a-t-il pas résidence ?

CHAPITRE V

CHEMINS DE CAMPAGNE

Les textes qui suivent appartiennent à un recueil (à paraître) composé en hommage à Martin HEIDEGGER. Il salue, respectueusement et à travers vingt textes poético-philosophiques, « Le chemin de campagne », texte attachant, et d'une insondable profondeur, écrit par Heidegger en 1948 et qui, avec « Sérénité » (1955) constitue un hommage émouvant et d'une immense sincérité à Messkirch, sa ville natale. Ce chemin de campagne a inspiré à Heidegger, durant les années de son écartement de Fribourg, trois dialogues dont le dernier, paru en français sous le titre « De la dévastation et de l'attente », raconte le dialogue, dans un camp de prisonniers en URSS, de deux hommes d'âges différents. La « mise en écriture », plus que probable, de la captivité de ses deux fils, Hermann et Jörg, dans un camp de prisonniers soviétique, témoigne de sa profonde inquiétude mais de la résilience qui toujours fut la sienne.

Je suis né posthume ! A mon insu je suis mort un jour d'automne quand les arbres perdent leurs feuilles et les humains leurs masques. C'est ce jour-là que le monde, celui que je pensais être le mien, a fait de moi son étranger. Banni, j'ai pris refuge dans une tanière sans fenêtres : à quoi bon le monde s'il ne veut plus de moi ! J'y ai vécu solitaire parmi les morts : deux longues années dans un cimetière sans tombes. Les livres, cachés sous la poussière, m'offraient pour compagnie leurs auteurs, oubliés et même négligés quelques fois par ceux dont ils étaient les proies. Mon tourment cheminait vers la folie quand du jeune poète, bohème aux « semelles de vent », je reçus cette énigme : « Je est un Autre ! » Si, lisant Deleuze, j'ai fait l'épreuve du faux-semblant, c'est que le vrai était ailleurs : Nietzsche s'est alors présenté à moi dans l'insondable de sa pensée. Je doute qu'existe un autre qui me fut plus intime. Mon compagnon, arraché à ses propres ténèbres, m'ouvrit les portes de pensées interdites : aurait-il fait de moi un hyperboréen ? Si Dieu, le seul qui jusqu'alors était le mien, était mort lui aussi, le destin m'obligeait à

endosser l'habit d'une impossible mission : je serais donc prophète et de Zarathoustra le double.

De ma jeunesse rebelle, je sais trop l'amertume : plus rien ne me destinait à renverser les Tables. Aussi quand le lion se couche au milieu des colombes, que s'est accomplie la dernière destruction, vient à Zarathoustra le Signe de son accomplissement : s'il doit, une fois encore, regagner la plaine, c'est pour y annoncer le retour des dieux et l'avènement d'un nouvel homme. C'est sur ces bonnes paroles que Nietzsche s'en est allé pour reposer enfin dans sa mort différée. Ami d'hier, compagnon d'infortune, j'irai pleurer sur ta tombe. Tandis que ma pensée m'en ouvrait le chemin, nourrie d'un vague espoir de m'y retrouver seul, un autre m'y attendait : c'est sur la tombe de Nietzsche, sans que rien ne m'y prépare, que, pour la première fois, j'ai rencontré cet autre que l'histoire avait aussi banni : Heidegger. Laissant Nietzsche à son dernier repos, nous avons pris ensemble « Le chemin de campagne » vers cet ailleurs serein où l'Autre que Je est m'invite à demeurer.

Nous marchions dans un silence complice et bienfaisant ; plus tard, à l'ombre d'un grand chêne, mon camarade s'est arrêté et s'est tourné vers moi : dans son regard, je lisais le silence, un silence qui invite à la parole. Au pied de l'arbre, un banc n'attendait que ma confession : « Si Je est un Autre, lui ai-je dit, alors qui suis-je ? » Brisant son silence, il me répondit : « tu es si peu aux yeux du monde mais le monde ignore que tu en as la garde, que tu es son berger, que sur ta vigilance repose le destin de l'Être, le destin de ce qui l'a fait monde. C'est ta garde qui fait le monde persister en son être et le retient de sombrer dans le néant. Dans son tournant, le monde est en danger : jamais péril ne fut si grand que celui qui, aujourd'hui, pèse sur les hommes. Sur ce banc, où tant de philosophes on médité, tout ce qui fut gravé s'est effacé car ce qui est sous la menace ne peut être pensé ; c'est ici-même, dans l'oubli de son effacé, que la philosophie s'ouvre à son dépassement. Seul un dieu peut encore nous sauver mais qui est-il ce dieu, dans le retrait de son silence ? Lui est-il un intime qui en serait le dire ? A la table des dieux ne vient que le poète ! »

Au pied de ce grand chêne, témoin silencieux d'une histoire trop humaine, face à ce banc oublieux de toutes les confidences dont il était gravé, revint à

mon esprit ce bon mot de Mallarmé : « de ce qui a eu lieu, ne demeure que le lieu ! » Ce lieu, qui seul demeure, m'assignait à l'impossible de tout recommencer. Le tragique est l'inaccessible comme donné d'avance dans la nécessité d'une existence pourtant factice. Dans le silence s'annonçait l'ineffable du poids le plus lourd, celui de l'Eternel Retour du Même : Nietzsche ne s'était pas trompé ! Sans que mon compagnon en fut surpris, je me suis assis sur le banc : il fit de même. Le banc, ce lieu qui seul demeure, devenait celui d'une douloureuse et profonde méditation. Nous n'étions pas au monde car ce qu'est la vérité des choses, c'est tout ce qui leur manque, tout ce qu'on ne peut en voir. Etions-nous dans la lumière ? La lumière, quand on la regarde, efface tout ce qu'elle éclaire.

Comme le jour venait à décliner, rompant notre silence, Heidegger m'adressa simplement : « il est temps de rentrer ! » Tandis qu'on faisait route vers son village, il m'invita à demeurer chez lui. A notre arrivée la table était dressée et Elfride, son épouse, s'affairait à servir le repas ; nous nous sommes assis et, dans un silence pieux, nous avons partagé ces plats qui tiennent leur plus profonde saveur de leur simplicité. Ensuite nous nous sommes enfoncés dans de profonds fauteuils d'un cuir usé, séparés par l'âtre : les bûches de chêne semblaient rougir notre présence qui en découvrait le jeu subtil des flammes et les crépitements d'un bois livré au feu qui en serait la mort certaine. Nous avons peu parlé car Heidegger, visiblement fatigué par notre longue promenade, manifesta bientôt son intention de gagner sa chambre et de s'y reposer. Sur le point de quitter la pièce, il se retourna et me posa cette question : « as-tu idée de cet Autre que tu es ? » Attendait-il que je réponde : je n'en suis pas certain. Et cependant je lui ai répondu : « je suis à venir ! » Il a souri et puis s'en est allé.

Captivé par le feu dont la danse des flammes avait, pensais-je, un sens caché, je ne voulais rien perdre de cette parole qu'il cachait précieusement en chacun de ses crépitements. Je m'étais promis d'attendre qu'il s'éteigne : le feu avait-il rendu son âme quand le sommeil, s'emparant de moi, m'entraîna dans le lointain de rêves étranges ? Je dormais sans doute encore quand Heidegger posa sa main sur mon épaule, puis la frota délicatement dans l'espoir de m'éveiller.

Quand mes yeux se sont ouverts enfin, les rayons du soleil s'infiltraient dans la parure du grand chêne et les plus audacieux atteignaient jusqu'au banc. M'étirant tel un chat qui s'éveille, il me pressait de saluer le monde, les champs de vert vêtus et les talus fleuris. Sur « Le chemin de campagne » j'aperçus au loin, là où toute vue s'échoue sur l'horizon, la silhouette d'un homme qui, d'un pas décidé mais non pressé, regagnait le village, son Natal comme il disait souvent. J'aurais pu sans doute le rattraper, l'interroger encore mais il fallait que j'y renonce car je suis à venir. Avant de disparaître, mangé par l'horizon, l'homme s'est retourné et, me faisant un dernier signe de sa main, je suis certain qu'il a souri. L'ai-je revu depuis ce jour ? Nos rencontres n'ont d'importance qu'en ce qu'elles apportent, cette nourriture spirituelle que l'on partage sans qu'elle nous manque. Si depuis ce jour j'ai revu Heidegger, c'est « Le chemin de campagne » qui s'en souvient mais je doute qu'il en témoigne : c'est à qui veut les connaître d'en percer les secrets...

DE LA PAROLE

« La parole du chemin éveille un sens, qui aime l'espace libre et qui, à l'endroit favorable, s'élève d'un bond au-dessus de l'affliction elle-même pour atteindre à une sérénité dernière. Celle-ci s'oppose au désordre qui ne connaît que le travail, à l'affairement qui, recherché pour lui-même, ne produit que le vide. »
(M. Heidegger, « Le chemin de campagne », extrait)

Une Parole nous est donnée dans le silence de l'Etre :

La Dite nous y conduit quand elle est méditée ;

Les mots de ce qu'ils disent ne sont que le paraître :

Dans les lieux qu'ils dessinent, l'Etre a son exprimé.

C'est l'étrange paradoxe de qui veut méditer :
Écouter le silence caché en ce qu'on dit
Car une Parole est dite, par les mots occultée,
Un tu qui se révèle et que la Dite induit.

Foutaise ! L'herméneutique extirpe du langage
Ce qui veut s'y cacher sous de fausses apparences ;
La Science est salutaire et d'un heureux présage :
Des tournures elliptiques elle brise la malveillance.

De mettre en évidence ce que l'on veut cacher,
La police linguistique connaît les procédures ;
Une parole est instruite et enfin dénoncée :
Interprètes et linguistes forment une magistrature.

Quand tout semble enfin dit, il n'est plus que silence
Du lieu qui seul demeure quand tout s'est effacé ;
Or c'est le lieu qui parle quand même on l'en dispense :
Il n'est pas de hasard aux mots qu'y sont notés.

Leur décompte est le sacre d'une constellation
Liée par le silence qui hante ce que l'on dit ;
Mallarmé, le sachant, en a fait sa mission :
Les mots sont la matière de l'espace d'un non-dit.

Ce qu'il nous faut chercher, autant qu'on le médite,
C'est le revers du texte tel qu'il n'est pas inscrit :
Démystifier les mots, en traquer l'insolite
Et toutes les incidentes dont parler se trahit.

J'ai croisé Hölderlin, quelque part sur le Rhin
Qui glisse en Germanie : appel de la pensée.
Est-il cosmopolite, un hyperboréen :
L'Être ignore ces frontières par les hommes dessinées.

« Le chemin de campagne en sait tous les revers :
Ces funestes croisades quand l'homme est démenti,
Algorithme sanglant de toute machine de guerre
Quand la mort essaimée en est l'injuste prix.

Si l'Être a son Royaume, il n'a pas de patrie :
Il vit dans cette contrée qu'est la Libre Etendue,
Aussi bien qu'elle est proche en notre âme infinie
Et dans tous les étants, en secret répandue.

« Le chemin de campagne », à qui veut, s'y étend :
Glissant par les sous-bois, il atteint la clairière
Étirée par deux Anges sur une Alliance veillant :
Dans l'Ouvert de leurs bras se révèle un mystère.

C'est l'Arche qui nous rassemble, par-dessus le néant,
Et ouvre à cet espace où l'Esprit est donné ;
« Le Verbe s'est fait Chair » nous rapporte Saint Jean :
Qu'il habite parmi nous, on l'a trop ignoré !

Je viens trop tard pour Dieu et trop tôt pour l'humain !
Double malentendu, nous confie Heidegger.
À la patience divine se doit notre destin :
Il n'est aucun dernier qui se verra soustraire.

Dans la clairière de l'Etre où conduit le chemin,
Si l'homme est en retard, l'Esprit est bien présent :
C'est là qu'il nous attend, impassible et serein
Car il est comme un chêne et grandit patiemment.

L'Esprit est la Sagesse qui vient avec le temps
Et, sans rien bousculer, nous offre sa présence :
Pétri d'humilité, il est discret ferment
Du Simple dont s'étend notre infinie conscience.

C'est au cœur même des choses qu'un Simple nous attire
Et dit en son silence la pauvreté de l'Etre :
Il bannit les éclats de ce que l'on admire,
L'inclusion destructive qui sied dans le paraître.

Il est de part en part, l'Esprit qui nous convie
À regarder plus loin que ces clôtures inertes :
Une décloison qui lave de nos tristes manies,
Qui rend le pas certain et l'Esprit plus alerte.

« Le chemin de campagne » s'en va paisiblement,
Dos tourné aux chimères et à nos illusions :
Il sait tous les mobiles des vouloirs impatientes,
De la ferveur aussi et de nos attritions.

Non pas que l'on regrette ce qu'on prend pour un mal
Et qui nous affaiblit comme un ver intérieur :
La conscience se nettoie dans un confessionnal
Au coût d'un simple aveu, la rançon de nos peurs.

Ce n'est que vanité d'effacer les tourments
Qui toujours nous reviennent, pourtant qu'on les croit morts :
Le mal ainsi nous gagne aux frais de chaque instant,
Éconduit notre allant sans le moindre remord.

« Pourquoi se tourmenter ? » rebondit le chemin :
Il n'est de mal si grand qu'on ne peut dépasser !
Si la mort n'est contrainte par un mot souverain,
La vie est indécente, autant dire un péché.

Mourir est une question, si ce n'est vivre encore
Ou simple affirmation de quoi ne peut cesser :
C'est de n'en savoir rien qu'elle est un oxymore,
Non pas contradiction mais figure impensée.

La mort n'est pas finir : doit-on le regretter ?
Ce n'est pas de la foi que j'en tiens l'évidence
Mais de l'Esprit lui-même qui ne peut que durer
Car il est antonyme de toute évanescence.

C'est l'Esprit qui témoigne de son immensité,
Non pas simple Raison, la sensibilité
Sus à l'entendement, autant s'est fourvoyé
Kant en son sens critique de ce qu'on peut penser.

Le poète nous conduit aux portes du Sacré !
Psalviste des temps modernes, il en sait les douleurs,
La destinée tragique, les larmes et les saignées ;
Mais il en sait aussi le possible bonheur !

C'est une Parole divine qui se cache en ses mots,
Un dire inattendu, murmure d'un oublié ;
Rilke n'en dit pas plus au travers des sanglots :
Pieds nus sur le chemin, la terre est sanctifiée.

Nietzsche était religieux, nous confie Salomé,
Œuvrant contre lui-même à mépriser les dieux :
Pourquoi Dionysos est-il seul épargné :
Un divin, quand il danse, serait-il plus chanceux ?

Vient de Zarathoustra cette ultime confidence :
C'est dans son labyrinthe qu'il danse avec la terre,
Une Ariane avisée de divine providence
Et qui dénoue enfin le fil de sa misère.

L'a-t-on vraiment comprise, cette épave de Thésée ?
Sur les rives de Naxos, c'est la Raison qui meurt
Et revient de ses cendres, les oreilles avisées :
Le fil n'est que mesure d'Ariane en son malheur.

Or c'est l'Esprit qui danse sur son espoir éteint,
Percé d'autant de flèches qu'un archer peut tirer ;
Quel dieu s'est déchainé sous un nuage d'airain :
Est-il Dionysos qui s'avoue de l'aimer ?

C'est d'un savoir maudit que la belle fut blessée :
Thésée fit son malheur d'une filante intention,
Une Raison instruite à pouvoir supprimer
La figure Minotaure d'une grotesque passion.

Ainsi fut déroulé le fil de son savoir
Qui se brise à Naxos sur une plage désertée ;
Ariane fut l'instrument d'un funeste pouvoir,
Autant que fut Hermione par l'autre capturée.

Ce naufrage est le mythe d'une Raison falsifiée
Aux articles menteurs d'une profession cynique,
Jurant de leur folie les humains libérer
Et d'expurger l'Histoire de ce qu'y est tragique.

Ainsi voulait Platon détourner la pensée
De ce qui est tragique et maudit l'existence :
C'est la Raison, dit-il, qu'on se doit cultiver,
Qui fustige l'insensé et ravit nos consciences.

D'une Parole avisée, Ariane en fut témoin,
Se brise notre Savoir et s'échoue la Raison
Au bout d'un océan aux rives sans lendemain :
Il n'est de culte à rendre à pareil abandon.

Si Ariane nous enseigne la puissance de l'Esprit,
C'est du dieu le plus proche qu'elle tient sa conviction,
Un dieu qui par le thyrses à la terre s'est unit
Dans une intimité qui récuse Apollon.

On conviendra que Nietzsche, avide d'antiquité,
A élu pour divin un curieux personnage ;
Or l'a-t-on bien compris ou plutôt suspecté,
Soupçon d'un incendiaire dont fut ternie l'image ?

L'Esprit nous rend plus fort : Ariane l'avait perçu !
Qu'enseigne Dionysos à celle qu'il a aimée ?
« Je suis ton labyrinthe » est un malentendu
Si l'on songe à Cnossos et tous ses égarés.

S'agit-il de se fondre et d'en lui s'oublier ?
Il invite à la danse et au rassemblement
De ce qui est épars, un humain fragmenté,
Dépourvu de lui-même, abruti par son temps.

Tant de dieux sont possibles, Nietzsche l'avait annoncé,
Dont un seul nous convient, car telle est son essence,
À devenir nous-mêmes, humains désenchainés
De ce qui nous dépouille de nos libres consciences.

L'Esprit n'a de révolte qu'envers les heures passées
À dénouer les fils de questions mal instruites,
À pourchasser des leurres, des solutions rêvées
Que, la Raison taisant, se doivent être éconduites.

Qu'importe le nom de Dieu s'il nous faut l'inventer :
N'ont valeur que son être et une possible Alliance
Qui accorde à chacun de ne rien s'imposer
Et reconnaît en l'autre sa véritable essence.

Le Christ n'a imposé que son abnégation :
Renoncer à soi-même pour finir au calvaire ?
C'est là que s'est trompé le philosophe bougon :
Ce qu'a vécu Jésus pour aucun n'est mystère !

Qu'il soit mort sur la croix, qui dira le contraire ?
Mais est-ce au nom de Dieu ou celui des humains :
Il n'a rien aboli qu'une religion vulgaire
Fondée sur le semblant et le désir mondain !

Car c'est aux Pharisiens, trop soucieux de paraître,
Que s'adresse son mépris de sanctifier la Loi :
La Loi est pour servir et n'est jamais un maître,
Le moyen fraternel pour chacun d'être Soi.

La transfiguration est défiguration,
Un Jésus dépouillé de sa noble existence ;
Trois dieux qui n'en font qu'un, nous dit la confession :
Un homme qui ne l'est pas conserve sa transcendance !

C'est une question de dogme, confirme le christianisme,
Un article de foi qui défie la Raison ;
Impossibilité, dit le rationalisme :
Ce qui n'est pas logique est une aberration.

Vous faites un postulat, rétorque la confession :
Prouvez que l'on a tort, si la Science n'est pas foi !
C'est à vous qu'il s'oblige, lui revient la Raison :
Ce n'est pas notre affaire de porter votre croix !

Il est de ces débats inutiles et pervers :
La Raison et la Foi n'ont rien pour s'accorder ;
Chacune a ses croyances qui en sont le revers :
Il n'est que Dieu qui peine à s'y voir calculé !

Ce qui semble possible n'est pas forcément vrai
Ce qui semble impossible n'est pas forcément faux !
C'est une voie médiane qu'il nous faut emprunter :
Elle file entre les deux et conduit à propos.

« Le chemin de campagne » a puissance de mener,
C'est une puissance tranquille, au lieu de renaissance
Quand le Discours oblige à nous en détourner :
Le renaitre à soi-même purifie la conscience.

Car il la dépossède de tout ce qui l'embrume :
L'intuition qu'on néglige et nous ferme aux étants,
Un sentiment d'ailleurs et son lot d'amertume
Et toutes les idées ternes qui conjuguent au présent.

C'est un voile d'hivernage aux hyperboréens
Qui garde leur chaleur aux fibres de l'Esprit ;
Ce n'est pas un linceul qui serait le gardien
De ces pensées secrètes qu'on cache à nos amis.

C'est un juste soupçon de ce qu'on entend dire
Qui, plaisant aux oreilles, serait plus avisé :
Rien n'est moins véritable ce que, sans contredire,
L'on tient pour absolu et le reste insensé.

Que nous oblige à croire autant de ces fadaïses :
Une peur de l'inconnu, une fausse humilité ?
Est-il simple néant que voudrait une ascèse,
Ainsi que de Wagner, Nietzsche l'avait affirmé ?

Je n'en connais qu'une seule qui vaille autant d'efforts :
C'est la méditation, rigueur de la pensée
Qui puise, en son silence, les insignes contreforts
Qui défient les croisades et leurs délires mêlés.

Patience et profondeur sont une communauté
Qui s'étend jusqu'au ciel, le chêne en est témoin :
Accrochée à la terre, elle monte sans se presser
L'escalier de sa vie, dans un Esprit serein.

« Le chemin de campagne » résonne de cette parole
Qui dit l'Être et son double, leur co-propriété :
Ce qui s'entend dire là n'est pas une parabole
Ou une allégorie dont le sens est caché.

Ce qui retourne au Simple ne conserve en retrait
Que ce qu'on n'y veut voir car il semble si peu :
De quoi ce qu'est le Simple pourrait-il nous priver
Sinon de ce qui manque à tout regard envieux ?

DU SIMPLE

Le Simple garde le secret de toute permanence et de toute grandeur. Il arrive chez les hommes sans préparation, bien qu'il lui faille beaucoup de temps pour croître et mûrir. Les dons qu'il dispense, il les cache dans l'inapparence de ce qui est toujours le Même. Les choses à demeure autour du chemin, dans leur ampleur et leur plénitude, donnent le monde. Comme le dit le vieux maître Eckhart, auprès de qui nous apprenons à lire et à vivre, c'est seulement dans ce que leur langage ne dit pas que Dieu est vraiment Dieu.

(M. Heidegger, ibidem)

De tout ce qui l'entoure, le chemin fait offrande

Du monde en sa grandeur et toute sa plénitude :

Il dit le Simple qui au Même lui demande

D'enfouir en son retrait pareille sollicitude.

Or rien n'est jamais Simple en tout ce qui paraît :

C'est aussi vrai du Même selon son apparence ;

Ce qui semble pareil quand il nous apparaît

Exige de nos regards une attentive prudence.

Car autre est l'identique qu'on ne peut discerner :

Le Même se dit de deux la co-appartenance

De sorte que l'un et l'autre ont en communauté

Une pareille qualité mais aucune ressemblance.

Le Même est identique mais n'a pas de visage
Car il s'agit de l'Être dont on sait qu'il n'est pas ;
Que l'Être ait une essence résulte d'un arbitrage
Qui dénigre à ces termes le sens qu'ils ont déjà.

Chez les anciens c'est sûr, mais les modernes aussi,
Qui donnaient à ce mot le sens d'une quiddité,
Une substance en somme, sens que Descartes reprit
Sous le concept de chose pour décrire la pensée.

Dire que l'Être n'est pas n'en fait pas un néant
Car s'il est un sans-fond, c'est qu'il n'a d'origine ;
Il n'est pas plus un acte figé dans son présent :
De l'Être s'écrit l'histoire en tout qui se destine.

L'Être est fixé au temps qui lui donne sa mesure
Et ne peut devenir qu'en ce qui le retient :
De l'Être qui devient, ce temps n'est pas l'usure
Mais son accomplissement, au fil de nos chemins.

Les choses ne sont de l'Être qu'une multiple façon,
Non point les détaillants d'un Être débité :
Le monde n'est pas étal d'une vulgaire salaison
Mais l'expression d'un Même en singularités.

Ce qui est en partage, c'est le seul exister,
Surgir à l'improviste dans une brèche du temps
Et, sans préparation, s'ouvrir à ce donné
Car « il y a » veut dire : accepter ce présent.

Ce don sur le chemin est seuil de l'existence,
Aurore du premier jour d'un monde qui se déplie
Et offre à la lumière une insigne espérance
Que s'enrobent les êtres d'une précieuse harmonie.

C'est alors que le Simple défie le composé
Des fragments qui s'agencent pour ne former qu'un seul ;
L'Un-Tout n'a de raison que de vouloir cacher
Ce qui parfois s'oppose, dont il n'est que linceul.

Pas plus d'Un que le Tout : Deleuze est une chimère !
La voix d'un Enchanteur qui voudrait caresser
Ce qui n'existe pas et qui se désespère
De tenter l'impossible d'une structure insensée.

Le virtuel serait miroir de ce qui manque,
Réalité certaine et qui pourtant n'est pas,
Ruinant tous les possibles qui dénierait sa planque,
Le faux de son caché et futur être-là.

Faut-il à ce délire chercher une intention ?
N'y gâchons pas ce temps dont nous sommes crédités !
Le chemin du possible conduit à sa moisson
Qui en perçoit le Simple avec Sérénité.

Nous n'apprenons des choses que ce qu'on n'en dit pas,
Ainsi que Maître Eckart l'affirmait du divin :
De ce qu'on prête à Dieu, on n'y voit d'alias,
Le privant d'être libre et trahir nos desseins.

Les dieux dont on dispose sont ceux que l'on mérite
Car on les a forgés pour faire de nos misères
Le prix d'une rédemption qui, dit-on, fut inscrite
Au pied même de la croix d'un injuste calvaire.

Si l'on revient aux choses et ce qui s'en peut dire,
Il faut d'entre les lignes en saisir la portée :
Ne sont-ils malicieux de se laisser écrire
Pour taire en ce qu'ils disent ce dont on veut parler.

T'en voudras-tu, Eckart, de n'avoir de ton dieu
Pu dire que l'indicible et l'Etre aussi lointain
Qu'on ne sait le nommer ni concevoir le lieu :
Un existant si peu qu'il pourrait n'être rien.

N'est-il simple néant auquel tu crois pourtant :
S'il sied par-dessus l'Être, n'y devant s'accorder,
Pour quels cieux le mystique, qui n'est pas simple orant,
À genoux sur la pierre, se veut-il mortifier ?

Tu es de cette espèce à te crever les yeux,
Œdipe au Moyen-Age ne pouvant supporter
Que d'un simple regard, faisant offense à Dieu,
Un homme, sur sa misère, n'a le droit de pleurer.

Tu n'attends rien de voir ce qu'on ne peut nommer :
Qu'aurait-il à te dire d'aussi peu d'existence ?
Que m'importe la Foi de n'en rien espérer
Qu'honorer de vains mots un dieu sans consistance !

Foutaise ! Dieu m'est un autre qui le Simple a sacré,
Un jamais composé de trinité obscure,
Fabulation mesquine d'un concile de Nicée,
Qui veut que du trois l'un confine la démesure.

Combien de dieux possibles s'il en faut un au moins ?
Si dieu a sa demeure, qu'importe le résident :
Il est comme il se veut, apte à ce qu'il devient ;
Un dieu qui n'est pas libre ne saurait être avenant.

« Le chemin de campagne » se garde de trop en dire :
De la Sérénité qui toujours prend son temps,
Il fait règle des Sages qui, n'ayant à prédire,
Se font juste propos de ce qui est présent.

Car rien ne se dérobe à qui sait en juger :
Sur le chemin tranquille, en tout ce qui l'entoure,
C'est le Simple du monde qui nous est partagé,
Ignorant du calcul les néfastes détours.

Le monde est sans malice et ne donne à tromper
Que ceux dont l'ignorance lui trouve un air douteux ;
D'en affirmer le Simple leur est un préjugé
Et d'un mythe persistant le souvenir pieux.

D'un impossible Eden, et son affreux serpent
Qui tenait à l'écart une bienveillance divine,
De croquer à la pomme, pour devenir savant,
Fut le premier calcul d'une prétention mesquine.

Car il n'est rien de simple, prétendait le reptile :
Le croire est une offense à la Sagesse de Dieu ;
Ce sont les fous qui pensent le Savoir inutile
Mais la Raison de l'Etre n'en connaît que le mieux.

Le Savoir est une ruse qui oublie trop souvent
Qu'en tout ce qu'il enseigne, des êtres il fait défaut
De ce qui, sans paraître, les constitue vraiment
Et n'a garde à compter que le peu qui nous vaut.

La Science n'a de mesure que ce qui fait profit
Aux désirs que nous prête son besoin d'importance ;
Pour le salut de l'âme n'affichant que mépris,
Elle devient un abîme, tombeau de l'existence.

Si tout est vraiment simple, pourquoi mordre à l'envie
De chercher dans les choses une vaine machination,
D'exhiber de tout être la secrète industrie,
Si ce n'est les prêter à nos viles intentions ?

Le Simple n'a pas sa place dans le ventre du monde :
Qui voudrait en douter n'a jamais rien appris !
Le Simple est une caresse qui, du chemin la ronde,
Embrasse ce qu'elle rencontre et de sa main bénit.

Quand on s'accorde aux êtres, le Simple est évidence :
Le chant de l'alouette ne veut pas de question
Mais le temps d'une écoute, l'humeur d'une résonance :
Une simple mélodie jouée sans partition.

La Raison extractive ne retient qu'une partie
De tout ce qu'elle disperse, en brisant l'unité,
Et de ce qu'elle étale conçoit la machinerie
Dont s'animait l'ensemble à présent déchiré.

La Raison s'autorise de sa complexité
Pour affirmer du monde qu'elle seule peut le décrire ;
En dire la mécanique, ce n'est pas le penser,
Entrevoir l'harmonie guidant son advenir.

Ce monde tel qu'on le dit est un théâtre humain,
Celui de nos affaires et de nos égarements ;
L'Esprit est à l'étroit en ce qui le retient
D'en l'Etre caresser l'ineffable existant.

« Les choses sont ainsi faites » dit l'escrimeur savant
Qui porte son fleuret au cœur de la matière :
C'est d'un parfait accord que fonctionne tout étant,
Chacun selon son genre ou selon sa manière.

De notre digestion, voyez combien d'organes
Ont soin de la mener jusqu'au bord des toilettes !
Et d'une fleur éclosse, songez, quand elle se fane,
Qu'elle fera de l'humus l'objet de sa recette.

Est-il une science galante qui sache parler des fleurs,

Admirer leur beauté, en humer les parfums ?

« C'est niaiserie de poète » répond le pourfendeur :

« Comprendre ses rouages est l'unique opportun ! »

Qu'il vous plaise, ma Mie, d'accepter d'un idiot

Le bouquet de ces fleurs en guise de sentiments :

On m'avait suggérer d'en offrir les grelots

Qui, du plat qui mijote, seraient un condiment.

LE NATAL

« *Tout dit le renoncement qui conduit vers le Même. Le renoncement ne prend pas, mais il donne. Il donne la force inépuisable du Simple. Par l'appel, en une lointaine Origine, une terre natale nous est rendue.* »

(M. Heidegger, *ibidem*)

« Le chemin de campagne » va-t-il où je suis né
Ou du seul Heidegger serait-il le natal ?
Le chemin prend sa source dans l'œil des peupliers
Qui toujours en saluent le départ matinal.

Les bûcherons, de bonne heure, le parcourent jusqu'au bois,
Surprennent son alentour, sans jamais se presser :
Ils saluent, au passage, le chêne d'un mot courtois
Et sur le banc un merle, par son air enchantés.

« Le chemin de campagne » ramène à mon enfance,
À la main de mon père, qui toujours m'emmenait,
D'un pas de distraction et empli d'insouciance,
Cueillir quelques giroles au cœur de la forêt.

Le chemin dit encore ce village *habité*
Dont il part à l'aurore et toujours y revient,
Hameau d'une trentaine d'âmes et par cent morts hanté,
Où Sagesse et Malice forment un esprit serein.

Quand les âges se regardent dans la ronde du temps,
La vie devient manège d'un Etre débonnaire
Dans la simplicité d'un Ouvert immanent
À toutes choses égal dont il fait sa clairière.

Le natal est commun au monde et qui l'habite,
Déclosion des frontières dont s'éloignent les étants,
Horizon d'une terre dont singulier s'abrite :
Le natal est un Même, de tous rassemblement.

Non pas que s'y confondent les singularités
Car en cette unité chacun est différent :
Il n'est rien qu'on distingue en cette identité
Quand de la Mêmesité ne s'éclot l'autrement.

Si le natal est Même de tout ce qui en vient,
C'est dans l'approprié qu'on prend notre naissance
Car si d'un identique nous sommes les gardiens
C'est qu'il est à chacun lieu de sa propre essence.

L'alouette a chanté : je suis un raconteur
Et offre à qui chemine une mélodie d'été ;
De l'écouter qui passe m'accorde sa faveur :
Mon chant n'est que verbiage d'une sincère amitié.

Un lézard se faufile dans les fissures du temps :
Il lui plait de courir sur la roche incendiée.
Hier est un demain, dit-il assurément :
Je fais mon éternel de ce temps fragmenté.

Un hibou, sur sa branche, nous parle avec Sagesse !
Si je suis un nocturne, c'est qu'on y voit plus clair
Car la nuit nous console de toutes nos maladresses :
Il n'est que de l'obscur que me vient un éclair.

Un merle chante à l'entour ses souvenirs d'antan :
Ici-même j'ai tissé le tout d'une existence
Qui offre à qui l'écoute les plaisirs de mon chant,
Ne voulant d'autre monde supporter l'insolence.

Un hérisson promène le poids de ses épines :
Si je suis né piquant et qu'aucun me caresse,
Il m'est un privilège d'offrir à l'aubépine
Que mon dos la promène et en tait la détresse.

Le chemin fait d'une croix le lieu de son tournant
Qui l'entraîne en silence jusqu'à l'orée du bois :
Je vais d'un pas serein, dit-il en cheminant,
Car de ce qui m'entoure, j'ai gardé l'autrefois.

Parvenu jusqu'au banc, le chemin fait arrê
Et adresse aux énigmes un sourire malicieux ;
De ce qui fut espoir, si l'on se fait regret,
Au fond rien n'a changé que son savoir vicieux.

Le natal n'est pas terre qu'il nous fallut quitter :
Il est une fondation en l'Etre approprié
Car c'est dans sa clairière que tout étant renaît
Au sens qui est le sien en sa communauté.

Ce qui est partagé de nous ne fait pareils :
À la source de l'Etre, le Même devient un autre ;
C'est au venir à Soi que l'Etre nous éveille :
En cette altérité, l'origine seule est nôtre.

Quand l'Etre nous rassemble, de ce Même étant nés,
Le natal prend figure d'un royaume impensé
Où ce que l'Etre sème d'une histoire est tissé
D'un Même dont communie toute singularité.

Ce qui est planétaire n'est pas de sol privé :
Les terres sont bien gardées par des clôtures dressées !
Ce qui manque à l'appel est du Soi l'oublié :
La langue et la culture n'en sont que le paré.

« Le chemin de campagne » raconte sa propre histoire
Qu'il nous faut assumer, en nous la faire grandir :
Le Même conduit à l'Autre, l'envers de son miroir :
L'Esprit qui nous convie de l'Etre est son sourire.

UN CHEZ-SOI DE POUSSIÈRE

*« Il a dit "je retourne en arrière
Je n'ai pas trouvé ce que je veux"
Il a dit "je retourne en arrière", il s'est brûlé les yeux
Il s'est brûlé les yeux
Sur son lopin de terre et sur son vieil arbre tordu au milieu
Aux reflets de la douce lumière du soir près du feu
Qui réchauffait son père
Et la troupe entière de ses aïeux
Au soleil sur les murs de poussière
Il s'est brûlé les yeux... »*
(Francis CABREL, « Les murs de poussière », extrait)

« Sur les murs de poussière », du soleil furent brûlés
Les yeux d'un orpailleur, cherchant gloire et splendeur
Chez les rois de naguère dont rien ne peut s'envier,
Pas même le feu dans l'âtre et sa tendre lueur.

Qu'un arbre soit tordu sur son lopin de terre
Ou qu'une troupe entière se chauffe au coin du feu,
Le nez dans les étoiles, pourchassant des chimères,
Il revient dépourvu, n'ayant pas trouvé mieux.

Ce retour au natal, s'il a brûlé ses yeux,
C'est que tout l'or du monde n'est qu'une pauvreté :
Sur « les murs de poussière », sous un soleil pluvieux,
Richesse est à celui qui sait y demeurer.

Ainsi parlent ces murs cachés par la poussière
Et qu'un brin de soleil suffit à faire chanter ;
Qu'un arbre soit tordu n'apporte rien d'amer
Aux fruits dont il console l'enfant qui s'est blessé.

De tout ce que l'on cherche l'essentiel est donné
Sur un lopin de terre et son arbre au milieu,
Sur « les murs de poussière » de soleil arrosés,
Dans le feu qui éclaire la troupe de nos aïeux.

Le natal n'est pas sol et encore moins la terre
Gardée de barricades où j'ai grandi naguère ;
Le natal est Esprit d'une histoire singulière
Qui se nourrit d'un Même, comme agneaux de leur mère.

RENONCEMENT

De renoncer au Même, le chemin n'est question :
Celui qu'ici dit « non » n'a rien à emporter,
De Soi le moindre indice et aucune provision ;
Sur le sentier de l'Être, le Simple nous est donné.

Renoncer n'est pas prendre car dire « non » est donner :
On ne peut rien offrir de ce qu'on doit porter
Sinon se délester du trop qu'on fut chargé,
Le livrer au partage et s'en voir soulagé.

Qui ne fait don de Soi n'a que trop peu cédé :
De son immense richesse sait-il la pauvreté ?
Zarathoustra donnant ce qu'il croit posséder
Et ce qu'il est en propre ne voulant partager ?

Le chemin qui renonce au Simple nous conduit,
Qui de tous est le Même en son Être fondé ;
Le donner de Soi-même de rien nous démunit :
Le semer à tout vent en garde l'infinité.

Le Simple est redoutable, impossible à penser,
Et c'est du Renoncement qu'il nous est accordé :
Si Sagesse est Malice, elle est un méditer
Sur ce qui fait le monde qui nous est dérobé.

« L'essence de la technique » d'un complexe est tissée,
Dispositif d'un tout, sans cesse réagencé ;
Le doute a fait du Simple un être imaginé,
Revers de la Raison, une image périmée.

Les savants contempteurs n'y trouvent de qualité
Qu'en faire un bavardage qui, de croyances mêlé,
Se nourrit de chimères et de mots insensés :
Le Simple n'a d'autre audience que celle d'un vent brassé.

Une force tranquille qui nous est apportée,
Défiant les marécages de la complexité :
Le chemin nous invite au natal retrouvé,
Cette lointaine origine dont vient tout exister.

Est-il un seul étant privé du souvenir
D'un être déposé dans la course du temps :
Sur le chemin résonne l'appel au revenir
Vers ce qu'est l'Origine de tout être naissant.

Venir à ce qui fonde n'est pas mourir à Soi
Mais de son autrement en dévoiler le sens :
Quand tout est disposé à notre désarroi,
Le bris de nos clôtures du Simple devient présence.

C'est la Sérénité qui simplement se dit,
Égalité de l'âme déniaient les contraires :
De l'un jusqu'à son autre, il n'est aucun choisi
Dès lors qu'en ce qu'est vu, nul vaut ce qu'on préfère.

Un sens nous est donné par l'Etre qui parait,
Alethea du Même par tous co-proprié :
On confie à l'avenance de multiples aspects,
Celui d'un advenir ou d'une propriété.

Ce qui est advenir, du Souabe dérivé,
Est, en son propre instant, un brin d'éternité,
Bien plus qu'un simple temps par l'Histoire avalé,
L'impensée décloison d'une horloge arrêtée.

Le temps met des barrières au cours de l'exister :
De ce qui fut hier, présent doit l'oublier,
Oublier l'Origine de ce qu'on a été
Et dont pourtant demain est le continuer.

Je renonce à l'étant je ne peux pas être
Car si je le deviens et suis d'un Soi privé,
Il n'est plus rien du Même, par-delà tout paraître,
Qui, ainsi que chaque autre, dans l'Etre m'a fondé.

Renoncer aux détresses de tous les enchanteurs,
À ce tourment dans l'Etre par leurs dents lacéré ;
Si des flèches d'Apollon, Ariane fit son malheur,
C'est par Dionysos qu'elle devint avisée.

Faut-il envers les deux faire preuve d'égalité
D'une âme ayant souffert et puis fut consolée :
On ne peut des blessures savoir se contenter
Que si le sens tragique n'a rien d'autre à donner.

Qui trouve en l'ascétisme le courage d'assumer
Ce qu'il pense de sa vie être une absurdité,
Ne parvient qu'au néant d'un Etre délaissé,
Ce qui n'est rien vouloir et à peu renoncer.

CHAPITRE VI

SCHOPENHAUER

LE DEMON PHILOSOPHE

« Écoutons par exemple un des passages les plus expressifs, parmi quantité d'autres, qu'il a écrits en l'honneur de la condition esthétique (le Monde comme Volonté et comme Représentation, I, 231), écoutons l'accent de douleur, de bonheur, de reconnaissance qu'il met à prononcer de telles paroles. « C'est l'ataraxie qu'Épicure proclamait le souverain bien et dont il fait le partage des dieux ; pendant le moment que dure cette condition nous sommes délivrés de l'odieuse contrainte du vouloir, nous célébrons le sabbat du baigneur de la volonté, la roue d'Ixion s'arrête »... Quelle véhémence dans ces paroles ! Quelles images de souffrance et d'immense dégoût ! »

(Nietzsche, « Généalogie de la morale », « Quel est le sens de tout idéal ascétique », § 6)

« N'oublions surtout pas que Schopenhauer, qui a traité la sexualité en ennemie personnelle (la sexualité, et aussi son instrument, la femme, cet « instrumentum diaboli ») avait besoin d'ennemis pour rester de bonne humeur ; n'oublions pas qu'il avait une prédilection pour les paroles de colère, pour les paroles hargneuses, haineuses et bilieuses ; qu'il se fâchait pour se fâcher, par passion ; qu'il serait tombé malade, devenu pessimiste (— car il ne l'était pas, quoique ce fût là son plus chaud désir) sans ses ennemis, sans Hegel, sans la femme, sans la sensualité, sans la volonté de vivre, de rester en ce monde. Il y a à parier gros que sans tout cela Schopenhauer n'y serait pas resté, il se serait enfui : mais ses ennemis le

tenaient, ses ennemis lui offraient toujours de nouvelles séductions dans l'existence, sa colère était, tout comme pour les cyniques de l'Antiquité, un baume, un délassement, sa rançon et son remède contre le dégoût, son bonheur. »

(Nietzsche, ibidem, § 7)

LES OMBRES

Je marche sur notre terre et n'y vois que des ombres : où sont les hommes ? Auraient-ils disparu, mangés par la colère d'un faux passant ? Où se cache-t-il ce mangeur d'hommes qui se disait passer : j'entends son rire encore, ce rire « hideux » disait Musset, cri de la bête qui tout déchire. S'il est mort lui aussi et rit depuis sa tombe, j'en briserai les os et n'en ferai que cendres. Est-il sourd qui a dit que, privé de ses dents, il a cessé de rire ? Je n'en crois pas un mot : dans le silence des ombres, je l'entends qui ricane. Les ombres sont des lapins : leurs oreilles sont trop grandes pour capter ce silence dont il a fait son rire. Des lapins ! Les ombres sont fuyantes et aiment l'obscurité : elles se cachent de la lumière en marchant dans nos pas, toujours derrière comme un chien que l'on traîne et qui n'ont pas d'envie. L'ombre suit, sans prétention, celui qui la précède : j'ai beaucoup voyagé, dit-elle, et même dans le désert j'ai vu danser des filles, j'ai bravé les océans, dit-elle encore, et mangé des nuages au sommet des montagnes. Les ombres sont la mémoire des hommes, de ce qu'ils ont été et maintenant ne sont plus. Ombres, qui de tout gardez le souvenir, où sont les voyageurs dont vous étirez bagage ?

Entendez-vous ces rires cachés dans le silence, ce rire qui tout embrase et n'en laisse que les cendres, ce rire du Destructeur qui ne laisse rien de son passage ? Vos oreilles ne sont pas assez courtes et vous êtes sourds à ce silence : rien ne vous avise que cette fidélité à ce qui vous précède. Des hommes vous ne savez que le pas, les traces qui sont aussi les vôtres mais tout est lisse à présent : le monde n'a plus d'empreintes dont vous feriez votre chemin. Les ombres sont figées dans leur attente comme ceux-là qui, un jour, ont attendu Godot mais il n'est pas venu : Godit ne viendra pas ! Vos oreilles sont-elles si grandes qu'aucun mot avisé ne peut s'y faire entendre ? Il n'est que l'Absent qui peut encore venir : le reste est déjà là. Si Godot

n'existe pas, c'est parce qu'il est absent, bien plus loin que la portée de vos regards, bien plus loin que la portée du rire de ce démon. Ce qui est trop loin pour exister vraiment n'entend pas ceux qui s'en moquent et souhaitent qu'il ne vienne pas : ne fuit le ricaneur que celui qui l'entend.

Voilà pourquoi les hommes ont disparu : c'est du rire qu'ils ont péri en l'entendant car il brise toute espérance, se moque des rêves qui donnent sens à la vie. Ombres, souvenez-vous de ceux que vous étiez : voyageurs en quête de sens et de vous-mêmes, les ennemis de l'en vain qui clôt à jamais les paupières. Le rire, son rire, a fait de vous les plus grands pessimistes en vous privant d'un but auquel vous destiner. L'entendez-vous encore ce rire moqueur et malfaisant qui vous appelle à n'être plus : c'est sa plus grande victoire que vous ne l'entendez plus. Et pourtant il rit, je vous l'assure : il rit de votre inconsistance, de votre transparence, des fruits de son ectoplasme. Ne dit-on pas des grands malades qu'ils ne sont que des ombres, souvenir vague de ce qu'ils furent, les revenants de ce qui n'est plus, des fantômes en quelque sorte. L'homme est malade de son oubli et il décline comme la lumière du soir : poussé de la falaise dont se borde l'abîme, il s'éteint dans le silence de son néant. Le rire diabolique a fait de l'éteignoir l'instrument de sa jouissance qu'il voudrait éternelle.

Je ne suis pas au temps, nous dit-il, car tout esprit à venir m'est déjà possédé. Je suis, nous dit le rire, le Destructeur et me nourris des ruines de tout ce que j'abats : rien n'est assez qui lui résiste un seul jour. Vraiment rien ? Même pas un rire plus fracassant ? Ou un marteau que forgeraient les dieux ? Un marteau pour sculpter un homme nouveau, faire jaillir de l'ombre qui est pierre ce que le rire y a enfoui. Celui-là aura des oreilles courtes, des oreilles pour entendre ce qui est avisé et que l'ancien n'entendait pas car il était perdu dans le vacarme de ses oreilles trop grandes. Il ne l'entendait pas, vous dis-je, car l'avisé nous vient sans bruit, autrement que le rire qui plait aux oreilles d'âne. Un marteau pour sculpter et tirer de la pierre le nouveau qui s'y cache, un marteau qu'aucune ombre a force de le soulever. Cessera le rire quand viendra le sculpteur qui, de son grand talent, rabattra nos oreilles. Quand viendra cet artiste ? C'est au qui d'y répondre, le qui est ce sculpteur, le qui dispose de ce talent, le qui se fait souci de l'avenir des hommes.

Qui suis-je d'encore penser parmi les ombres ? Qui suis-je de rester sourd au rire du Destructeur ? Je ne suis pas sculpteur et n'ai de l'homme nouveau qu'une bonne raison de le penser. Qu'importe cette raison pourvu que je le

pense, mais ce n'est pas assez : penser frappe à la porte de ce qu'on ne peut dire, d'un indicible qu'on ne saurait nommer. Les mots sont défaillants et impropres au séjour qu'ils taisent en le disant. La pensée, quand elle devient muette, fait appel à son Autre, son voisin de palier dans la demeure du dire, au deuxième tronc de l'acte poétique car, dans la poésie s'appartiennent le chant et la pensée et c'est au chant de désigner ce que l'autre ne saurait dire. Le poème est une partition que l'on compose avec des mots : si les mots, tels qu'ils s'agencent, donnent à penser, ils débordent de ce qu'ils ne disent pas dans l'interligne du non-inscrit où se dévoile, dans une étrange mélodie,, ce que les simples mots retiennent dans le silence de l'impensable. La poésie est chant car elle enrichit le simple dire des mots d'une parole souveraine, son étrange mélodie, qui s'adresse à l'Esprit et se laisse saisir par lui sans avoir à se dire. Au dire de la souffrance, la poésie ajoute les larmes, de même qu'au dire de la joie elle ajoute un sourire. Le poème s'écoute ou se lit mais jamais ne s'interprète : c'est une œuvre absolue car le poème jamais n'est dupliqué dans la mesure où la parole qu'il nous adresse n'y est pas figurée.

De même l'homme qui, de la pierre brute dont il sera tiré appelle le sculpteur à le dévoiler, sera une œuvre absolue, création d'une forme pure, d'un existant qui,, quelle que soit la densité de ce qu'enferme cette forme, lui sera toujours extérieur. En d'autres termes le sculpteur qui, en la taillant, donne forme à la pierre, nous adresse une parole qui paradoxalement échappe à sa sculpture puisqu'elle n'est pas figurable et la requiert cependant comme lieu unique de son adressement. C'est avec l'art, et plus précisément la poésie, que prend fin la métaphysique car, à la dualité de la matière et de la forme, elle ajoute une troisième dimension dont la métaphysique ne saurait s'emparer puisqu'elle n'est jamais dicible ou figurable. De la même façon la poésie est le récif sur lequel s'échoue toute philosophie qui est, par essence, inapte à naviguer sur les eaux de l'indicible et du non figurable. C'est l'époque, disait Foucault, qui détermine ce qui est dicible et figurable mais, nous faut-il ajouter, ce qui est ainsi déterminé, ce sont les limites contingentes de ce qui peut être dit ou vu, sans préjudice de l'indicible et du non figurable qui ne peuvent s'adresser que dans l'œuvre d'art, quelle que soit l'époque de sa création.

S'agissant de l'homme nouveau, n'attend plus que la question du qui puisque du quand le qui est une raison suffisante. « Qui est-il ? » demandez-vous : c'est un ami dont je tairai le nom. Il est connu de tous et cependant aucun ne le connaît : il est trop tôt, comprenez-vous, car vos souffrances

sont inutiles si d'autres ne s'y ajoutent. Il faut beaucoup souffrir pour aimer la souffrance autant que la santé : « Amor Fati ! » dit le penseur. Ne perdez rien des vers qui suivent et vous saurez pourquoi le tourment est peu de chose, mesuré au tragique. N'est-ce pas au rire du Destructeur que vous devez d'être des ombres : qui sait cela comprend le sens tragique car est tragique l'en vain qu'annonce ce rire mais il ne le sait pas, ignorant tout de cette souffrance dont sans cesse il nous afflige. C'est de la mépriser qu'il nourrit sa jouissance, jurant qu'aucun mal ne l'atteint, que rien n'est en mesure de le rendre misérable. C'est de son rire glaçant, qu'il étourdit le monde : le feu de Prométhée, notre ultime espérance, s'est éteint dans la glace. Foutaises ! Que sait-il du froid, ce démon des tavernes ? A-t-il un jour franchi les frontières du grand nord ? A-t-il un jour mis pied dans les glaces éternelles au royaume des Hyperboréens ? Aurait-il peur du froid, ce buveur de boissons tièdes qui, piétinant le monde, n'en sait que les tavernes du diable ? Se riant de toute chose, il étend sur les hommes le manteau de sa glace : l'enfer n'est pas brasier mais simple frigidaire.

Ombres qui demeurez, est-ce du froid de sa langue que je vous sens trembler ? L'ignorez-vous : « de ce qui a eu lieu, ne demeure que le lieu » nous dit un jour un grand poète hanté par le hasard. Ce lieu qui seul demeure, quand des mots plus rien n'est à comprendre, c'est celui de votre renaissance : quand tout s'est effacé, qu'on ne voit plus du banc ce qu'on y a gravé, ne reste que la page, appel à une autre histoire, une histoire jamais écrite, l'histoire de l'homme nouveau qui bientôt doit paraître. Cette histoire verra le jour dans l'ultime solitude, la septième nous a-t-on prédit, celle de la souffrance la plus grande, celle dont nous reviendra, une dernière fois, l'ami qui fera taire le rire du plus grand Destructeur. Demain peut-être...

AUPRES D'UN MORT

« Je pris le livre avec respect et je contemplai ces formes incompréhensibles pour moi, mais qui révélaient l'immortelle pensée du plus grand saccageur de rêves qui ait passé sur la terre. »

(Guy de Maupassant, « Au près d'un mort »)

Menton, janvier 1883. Guy de Maupassant, en quête d'un soleil bienveillant, a posé ses valises dans un hôtel en bord de mer. La Méditerranée, tranquille en cette saison, revient de l'infini mourir à quelques pas. Chaque après-midi, sous les fenêtres, Maupassant observe un rituel, toujours le même : un

homme sort de l'hôtel et se dirige, à petits pas, vers un banc arrosé de lumière. L'homme s'assied et, comme un chat, offre en s'étirant sa carcasse aux rayons du soleil ; il étend ses longues jambes comme s'il voulait toucher la mer et y plonger ses pieds. Ensuite il se met à lire, toujours le même livre dont il tourne précieusement les pages : on penserait qu'il s'agit de la Sainte Bible. Un jour, Maupassant intrigué décide de se joindre au personnage, un allemand, et, pour se donner une contenance, emporte avec lui « Rolla » de Musset. Il prend place sur le banc et commence sa lecture ; aussitôt son voisin engage la conversation.

« - Savez-vous l'allemand, monsieur ?

- Nullement, monsieur.

- Je le regrette. Puisque le hasard nous met côte à côte, je vous aurais prêté, je vous aurais fait voir une chose inestimable : ce livre que je tiens là.

- Qu'est-ce donc ?

- C'est un exemplaire de mon maître Schopenhauer, annoté de sa main. Toutes les marges, comme vous le voyez, sont couvertes de son écriture. »

Tandis que Maupassant parcourait le livre confié par son voisin, deux vers de Musset lui revinrent à l'esprit :

« Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire

Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ? »

Tout en feuilletant le précieux livre, il pensait sans rien dire :

« Qu'on proteste et qu'on se fâche, qu'on s'indigne ou qu'on s'exalte, Schopenhauer a marqué l'humanité du sceau de son dédain et de son désenchantement. Jouisseur désabusé, il a renversé les croyances, les espoirs, les poésies, les chimères, détruit les aspirations, ravagé la confiance des âmes, tué l'amour, abattu le culte idéal de la femme, crevé les illusions des cœurs, accompli la plus gigantesque besogne de sceptique qui ait jamais été faite. Il a tout traversé de sa moquerie, et tout vidé. Et aujourd'hui même, ceux qui l'exècrent semblent porter, malgré eux, en leurs esprits, des parcelles de sa pensée. »

Maupassant reprit la conversation.

« - Vous avez donc connu particulièrement Schopenhauer ? Dis-à l'Allemand. Il sourit tristement.

- jusqu'à sa mort, monsieur. »

L'Allemand lui parla de son maître, de l'impression quasi surnaturelle qu'il faisait à ceux qui s'en approchaient.

« Il me dit l'entrevue du vieux démolisseur avec un politicien français, républicain doctrinaire, qui voulut voir cet homme et le trouva dans une brasserie tumultueuse, assis au milieu de disciples, sec, ridé, riant d'un inoubliable rire, mordant et déchirant les idées et les croyances d'une seule parole, comme un chien d'un coup de dents déchire les tissus avec lesquels il joue. »

L'Allemand répéta les mots du Français qui s'en allait effaré :

« J'ai cru passer une heure avec le diable. »

Ensuite l'Allemand ajouta :

« Il avait, en effet, monsieur, un effrayant sourire qui nous fit peur, même après sa mort. »

L'Allemand rapporta une anecdote peu connue. Schopenhauer venait de mourir et il était convenu que ses proches le veilleraient la nuit tour à tour, par deux, jusqu'au matin. Son tour venu, il entra dans la chambre mortuaire avec son ami et ils s'assirent au pied du lit.

« La figure n'était point changée. Elle riait. Ce pli que nous connaissions tous si bien se creusait au coin des lèvres, et il nous semblait qu'il allait ouvrir les yeux, remuer, parler. Sa pensée ou plutôt ses pensées nous enveloppaient ; nous nous sentions plus que jamais dans l'atmosphère de son génie, envahis, possédés par lui. Sa domination nous semblait même plus souveraine maintenant qu'il était mort. Un mystère se mêlait à la puissance de cet incomparable esprit. Le corps de ces hommes-là disparaît, mais ils restent, eux ; et, dans la nuit qui suit l'arrêt de leur cœur, je vous assure, monsieur, qu'ils sont effrayants. »

Incommodés par la décomposition, lui et son ami passèrent dans la chambre d'à côté d'où, par une porte entrouverte, ils pouvaient veiller sur le repos du

maître. Ils furent soudain surpris par un bruit étrange venu de la chambre du mort ; aussitôt ils se précipitèrent au chevet de leur ancien maître.

« Je pris notre bougie et j'entrai le premier, fouillant de l'œil toute la grande pièce aux coins noirs. Rien ne remuait plus ; et je m'approchai du lit. Mais je demeurai saisi de stupeur et d'épouvante : Schopenhauer ne riait plus ! Il grimaçait d'une horrible façon, la bouche serré, les joues creusées profondément. »

Il expliqua alors que la décomposition avait détendu les muscles du visage et que le dentier de Schopenhauer avait été expulsé en dehors de sa bouche avant de finir sa course sur le plancher.

SCHOPENHAUER

Monsieur Schopenhauer, la mort vous va si bien :

Vous ne pouvez sourire, nous a dit Maupassant.

Un mort a-t-il idée d'effrayer ses gardiens

Quand dessous la commode il a glissé ses dents ?

Le rire était funeste quand vous parliez de tout :

On le disait glaçant, aussi froid que la mort.

J'apprends d'un tavernier que vous étiez debout,

Affligeant de sarcasmes d'inutiles contresorts.

Il n'est que volonté dont s'aveugle le monde :

De ce qu'on représente l'esprit n'est que malice !

Vous scellez d'un en vain ce qui en l'Être abonde :

De quoi nous peut valoir vous êtes le sacrifice.

N'avez-vous de remord d'ainsi tout déchirer
Et faire votre pâture de nos moindres misères ?
Vous dites être kantien lors que vous ricanez
Que rien ne peut combler notre existence amère.

Et quoi, le vieux démon : est-ce éloges que tu veux ?
N'as-tu pas des humains forgé le désespoir ?
De qui tu as détruit, sa tombe est un aveu :
Nous ne savons de toi que ce qui s'en peut voir.

Que m'est connu de voir ce dont tu te réjouis ?
Le néant des humains qui t'est priorité,
Démon de mes pensées dont les larmes sont fruits
Et s'écoulent sur la vie que tu as consommée.

Mes pleurs te font sourire, infâme créature :
C'est du diable ton père que tu tiens ton propos !
Tu as vaincu les dieux, défunts de tes morsures :
Ne serais-tu serpent et de l'aigle son croc ?

Tu as vidé le ciel de ce qu'y fut promesse :
Les aigles et les colombes dont un enfant paraît !
De l'abîme du temps nous revient la détresse :
Du soleil qui décline, Hélios a-t-il regret ?

Ne demeurent que les ombres de ce qui fut brisé :
Où sont les voyageurs dont elles suivaient le pas ?
Là-haut dans la montagne, le feu s'est dissipé
Qu'empotent des torrents l'indicible fracas.

Le penseur n'a de mots pour ce funeste orage
Qui étend sur la plaine les eaux de nos blessures ;
Triomphe, Schopenhauer, de compter les naufrages :
De ce qui fut détruit, tu n'es que la mesure.

Le monde est un obscur, privé de lendemain :
Si de Voltaire le rire était vainement hideux,
Le tien est destructeur de nos humbles chemins
Qu'on empruntait jadis pour épouser les cieux.

Est mort, dit l'insensé, le Dieu de notre enfance,
Tué de nos seules mains en vue d'un homme nouveau :
De quoi sera-t-il fait si n'ont plus d'espérance
Ces humains délaissés que brise ton marteau ?

Je sais de nombreux rires dont s'exprime la joie :
Celui de nos enfants et des vieux amusés ;
Il est des rires de larmes dont se trahit l'émoi,
Des rires inattendus dont s'épanchent nos pensées.

Je sais ces rires cruels qui font baisser les yeux
Et déversent la honte sur la proie qu'ils accablent ;
A ceux qu'un rire punit qui ne ferait l'aveu
Que des deux le moqueur est le plus méprisable ?

Mais quand ce rire coupable en vient à se gonfler
Et prend de l'altitude sur tout ce qu'il méprise,
C'est de chacun le nom qui se voit déprécié :
Quand tous les yeux se baissent, la honte n'a plus de prise.

Sais-tu, Schopenhauer, que la faux de la mort
Est une partie d'échecs : je le tiens d'un croisé.
Quand les rois se font face, en décida le sort,
Sans qu'une case les sépare, qui des deux a gagné ?

Que ce jeu est de dupes, peux-tu le démontrer ?
Tu as cessé de rire : nous diras-tu pourquoi ?
Serais-tu mal à l'aise de ne rien y trouver ?
Pour quelle raison, canaille, as-tu perdu ta voix ?

Cela ne se peut pas, t'a soufflé la Raison !
C'est une contradiction, outrage à la pensée :
Je le sais d'Aristote et de son Organon.
Ce piège n'en est pas un : tu cherches à me tromper !

Avoue, Schopenhauer, que s'égare ton propos :
J'en fus témoin jadis, au retour du croisé.
La mort est une énigme quand on la prend au mot :
Les rois en sont une autre qui, sans doute, est liée.

Il te plairait d'en rire mais ton souffle est coupé :
N'as-tu pas résolu des choses plus singulières ?
Admettons que j'en ris : en seras-tu aidé,
À moins que tu le taises du bruit de ta colère ?

Je te laisse méditer ce dont tu ne peux rire ;
Étant l'ami des ombres de ceux qui ne sont plus,
Tu connais ma demeure que borde ton empire :
J'y règne sans prétention sur mes amis déçus.

Tu voudrais que je reste à te voir déprimer :
N'as-tu pour les bons mots une sage prédilection ?
Il s'agit de deux rois que rien n'a séparés :
De ce qui les oppose se résume la question.

Que tu m'offres tes dents est prix de mon aveu :
Je n'en ferai que miettes plutôt que les porter.
Que mon prix soit trop grand, il l'est moins que l'enjeu :
T'ayant privé de rire, que vaut ton râtelier ?

Permetts que je les brises avant de te répondre !
J'ai dit de ton empire qu'il bordait ma demeure :
Du roi que tu penses être, qui vient à son rencontre
Le priver de son rire dont il nous fit malheur ?

Pourquoi te retourner quand l'autre est devant toi :
Ne cherche pas ailleurs ce qu'ici t'est donné.
Plus puissant que tu l'es m'a valu d'être roi ;
Nos lieux sont contigus : s'opposent que nos pensées.

Ce que j'y peux gagner m'importe plus qu'à toi :
Tu as la solution et moi j'ai ton silence !
Qu'as-tu perdu en somme : tes dents de premier choix.
J'ai résolu l'énigme : en comprends-tu le sens ?

Je te pensais moins bête, d'un esprit avisé :
Un idiot silencieux s'est emparé de toi !
Pauvre Schopenhauer, philosophe édenté,
Délivré par malice de ton rire d'autrefois.

A tous les mots d'avant ont succédé les pierres :
Sauras-tu les lancer aussi loin que ton rire ?
Tu en connais le poids : vaut-il notre misère ?
Les mots sont bien plus lourds que nos maigres désirs.

Demeure en tes soupçons : je m'en vais de l'avant,
De l'avenir des hommes dont tu pensais si peu.
Je vois dans tes prières d'un hypocrite orant
Les sombres manigances d'un misérable envieux.

De mon obscurité j'aperçois la lumière :
Elle descend la montagne et s'étend sur la plaine.
Avec l'Aurore s'efface une nuit meurtrière :
Schopenhauer se tait à l'aube souveraine.

CHAPITRE VII

LES ANGES DE L'AN

Les Anges de l'An sont gardiens des saisons, Célestes apporteurs de lumière, retirés au plus profond du ciel. Quand nous vient le printemps, ils descendent de l'azur jusque dans nos chaumières apporter leur soutien aux Anges de la maison. Ceux-ci sont les veilleurs de l'âtre qui réchauffe de sa clarté la patience des hommes quand l'hiver, d'un linceul, leur a caché la terre.

Et c'est depuis les berges qu'ils saluent, ensemble, le retour du poète qui, dans sa barque, leur revient de ses lointains voyages. C'est ainsi que les célèbre Hölderlin dans son élégie « Retour ».

« Et ceux qui offrent le salut du Clair, ce sont les messagers, les « Anges ». C'est pourquoi en répondant au salut du joyeux qui le rencontre au pays natal, le poète appelle dans « Retour » les « Anges de la maison » et les « Anges de l'Année ».»

(M. Heidegger, «Retour » in « Approche de Hölderlin »)

SEVES DE PRINTEMPS

Ils emportent sous leurs ailes, ces oiseaux messagers
D'un hiver qui se meurt en la neige écoulée,
Les espoirs d'un printemps, d'une nature éveillée
Qui donne vie à la terre sous un ciel dégagé.

Dégagé des nuages et les dernières gelées
Qui glaçaient dans la plaine du ruisseau le chanté,
Hymne à la vie qui court en ses sillons creusés
Et nous rendra demain ce qu'on veut y semer.

Semer nous dit l'espoir d'un humain partagé
Entre la terre qui donne ce qu'elle tenait caché
Et la Clarté du ciel qu'il voudrait caresser
Et toujours se retire quand il croit la toucher

Là-Haut n'est de l'abîme qu'un simple renversé :
Qui veut s'en approcher du plus bas doit monter !
Un plus bas que le sol de son âme aveuglée,
Jusqu'au sans-fond de l'Etre et de son exister.

Car l'homme est un sans-fond, cause et finalité :
Il est son origine, de Soi le commencer
Et son élévation, de puissance volonté,
Un chemin vers l'Esprit qui est son propre.

Et le voici qui monte, par les cimes attiré,
Mais son pied de la terre ne veut se séparer ;
C'est alors qu'il s'étire, jusqu'à s'en déchirer :
Un bout pour la misère, l'autre pour la piété.

Le ciel est un comptoir pour les désespérés :
Ils y boivent en silence leur amère vanité !
Qu'auraient-ils à lui dire dont ils soient pardonnés :
Un cri dans la détresse n'est pas faute avouée.

Et les orants se courbent, par le ciel écrasés :
Qui sur un dieu si grand veut son regard poser ?
Immense est le néant de nos mornes pensées :
Il n'est en ces prières pas de salut caché !

Cet orant qui se plie la terre doit regarder :
Y voit-il en ses pas du ciel un reflété ?
Un chapeau dans les mains, son visage effacé,
Il murmure l'Angélus en regardant ses pieds.

A ses côtés sa femme doit, elle aussi, prier
Et bénir les Célestes pour le pain récolté
Car son panier déborde de ces divines bontés :
A ce dieu tout donnant il n'est meilleur engrais !

La terre

D'avoir bu ta sueur, la semence a germé
Et moi je la nourris de mes secrets gardés ;
Du ciel elle ne retient qu'un peu de ses ondées :
Crois-tu qu'une eau suffit à sa maturité ?

Qu'importent la richesse dont je suis le berger
Et toute celle alchimie dont les plants sont levés :
C'est fort de ton labeur que s'épanouit le blé
Et qu'il se peint en or, de soleil caressé.

Tu voudrais d'un mystère ce regain justifier,
Estimant que ta peine lui est un étranger,
Qu'il te fallait souffrir le poids de ton péché,
Sans fin payer le prix de cette pomme arrachée.

C'est aux filles du Couchant que la pomme fut volée,
Un bienfait de la terre qu'Héra leur a confié ;
Héraclès l'a ravie, Athéna rapportée :
La pomme est à sa place, qui voudrait y goûter ?

Si d'or est le Savoir, de quoi sont tes pensées
Et tes espoirs aussi de voir le pain germer ?
Je ne sais du fléau que le grain séparé
De la paille où l'agneau dépose son nouveau-né.

Or c'est un dieu cruel qui tout vient obliger :
Creuser des mains la terre jusqu'à y demeurer.
Crois-tu qu'en mes entrailles un homme doit reposer
Pour expier la faute dont il est accusé ?

Les pommiers sont en fleur, leur fruit est annoncé :
Il n'y faut qu'une abeille pour qu'ils soient fécondés !
Qu'y peut le Souverain s'il ne sait butiner :
Empêcher qu'on y goute et qu'il soit égalé ?

Jardin des Hespérides : son sort lui est confié !
Or c'est le fils d'un dieu qui l'y a dérobé :
Envieux de connaissance ou d'un serment lié ?
Ces dieux font leur histoire de vos moindres impiétés.

Repense à l'infidèle qu'on nommait Prométhée !
Pour quelle injure les dieux l'avaient-ils condamné ?
Son amour d'Athéna ou quelques braises volées ?
Un dieu ne peut souffrir qu'on en soit familier.

Ces dieux sont les reliques d'un trop lointain passé
Et s'ils ont sur la terre quelques pas déposés,
J'en ai perdu la trace et les signes oublié :
Si j'en fus la demeure, ils n'y sont pas restés.

L'homme

Je ne connais des dieux que ce qu'on m'a conté :
Mensonge ou vérité, qu'ont-ils à m'apporter ?
Si j'ai creusé la terre pour ma vie lui confier
C'est que, pareil au chêne, j'ai foi de m'élever.

Caresser des étoiles, les nuages balayer
Et au son de la flûte, sur des sommets danser,
Chanter le vin nouveau quand s'efface un été,
Que l'hiver sur ma porte son retour vient frapper.

C'est le temps d'une promesse qu'annoncent les giboulées,
Un message que le vent s'empresse de rapporter
Et la saison vaillante s'enjoint de résister
Aux derniers sacrilèges d'un hiver condamné.

Suit le temps des semeurs, de la terre balayée
Par leurs bras qui dispensent, dans un geste rythmé,
Le présage d'une récolte dont s'emparent les greniers
Du moulin qu'un ruisseau se réjouit d'animer.

Le secret des moutures et du levain caché
S'avoue dans le parfum d'une saine prospérité ;
Du pain quand il se lève, la sagesse du meunier
Ne sait que la farine que brasse un boulanger.

La terre

Donc ce n'est pas de pain que tu crains de manquer !
Je ne suis pas avare de ce qu'on m'a confié
Et tu sais que la terre jamais n'a su compter :
Peux-tu en dire autant de ta maigre piété ?

Car tu mises sur le ciel comme d'autres sur un dé ;
Or dieu n'est pas joueur, je peux te l'assurer !
Si hors la divine table, un seul vient à rouler,
C'est par l'homme que son nombre choisit d'être sacré.

On dit que le hasard est une divinité,
Qu'il gouverne le monde et noue sa destinée ;
Crois-tu les dieux si bêtes qu'il leur faut tout céder
À ces jeux de fortune et leur inanité ?

De raison suffisante un dieu fut accablé
Car il est contingent, disait le mal-penser ;
Or ce qui nous suffit devient nécessité
Quand on se tient au choix d'en faire une destinée.

Le vieux Zarathoustra se fit une amitié
De cette providence qui hasard fut nommée :
Quand un met nous oblige, par choix de le manger
Le hasard se retire de ce qu'on a sacré.

Tu dis qu'à ta fenêtre un oiseau vint nicher,
Qu'au cri de l'oisillon ton jour fut avancé :
Par quel heureux hasard vint-il là se loger,
Y fonder sa famille et se perpétuer ?

Quel Roi mange à la table d'où le sort est tombé,
Ignorant qu'un oiseau viendrait à le sacrer ?
Il n'est pas plus de dieu que de destin forcé
Mais le choix d'un oiseau enclin à s'y loger.

Les hommes cherchent au plus loin ce qui est sous leurs pieds :
Le nez dans les étoiles, ils se mettent à rêver
D'une sublime providence et d'un destin forgé,
À porter jusqu'aux dieux leurs espoirs de pitié.

Regarde sous tes semelles où tu pourras trouver
Ce que tu cherches en vain à te faire oublier :
C'est la terre, mon ami, à ton œil dérobée,
Maternelle providence que tu ne peux nier.

Or tu voudrais t'enfuir, dans un ciel t'égarer :
La passion inutile d'être toujours été !
Or te voici néant sur le destin penché,
Une idiosyncrasie de ton seul habiter.

L'homme

Quand j'entends l'oisillon, me revient la pensée
Qu'endormi sous la terre, l'Esprit doit s'éveiller,
Briser de la surface ce qui en est plissé
Et s'éclorre à la Vie, sa divine majesté.

J'ai regardé si haut que mon œil s'est troublé :
À quoi bon les Célestes s'ils doivent nous aveugler !
Des Anges de la maison le feu est consumé
Et pourtant la lumière ne s'est pas absentée.

Des profondeurs du ciel, plus loin que la Clarté,
Reviennent les Anges de l'An pour le feu rallumer
Et couvrir de lumière tous les sillons creusés :
Le ciel devient la terre, quand l'hiver est passé.

À l'heure de l'Angélus, quand l'œil est abaissé,
Par celui qui murmure la terre est sanctifiée
Car il nous faut bénir ce qu'on ne peut prier,
Saluer de la terre ce qu'elle nous veut donner.

Qu'importe le nom des dieux s'ils nous sont étrangers,
Les impossibles étoiles de notre obscurité ;
La nuit pleure son absence en larmes de rosée
Qu'un soleil matinal lui offre de sécher.

La terre

Cette rosée matinale que la nuit a pleurée
Est sueur de la terre qu'une alchimie voilée
Transfigure en nectar des abeilles consommé,
Les larmes d'un élixir de la fécondité.

Et si l'offrande du miel en est la destinée,
Elles apportent au verger sa prodigalité ;
La ruche est de ta vie le plus savant allié,
Le plus fragile aussi et le plus exposé.

Écoute ces louanges par un oiseau chantées :
C'est un hymne à la terre, un humble remercier,
Le salut d'un poète qui en dit le Sacré,
Un murmure aux oreilles de la Sérénité.

Car c'est notre Sagesse qui veut la terre aimer
Quand un rien de Malice se moque du temps passé
À glaner des mystères et quelque vérité
Dans un ciel aussi vide qu'une histoire oubliée.

Comprends-tu la leçon qu'il te faut en tirer :
Ne cherche pas ailleurs ce qu'ici t'est donné.
Tu voudrais d'un Seigneur qu'il soit si haut perché
Que son œil en ce monde n'ait rien à y trouver.

Ton âme est assez grande pour qu'elle soit habitée
Et si profonde encore : un dieu peut s'y cacher !
Descends au fond de toi, en cette immensité :
Tu sentiras le souffle qui seul peut te porter.

C'est l'heure du renouveau et de Soi rassembler,
Recoudre ce que l'automne n'avait que déchiré :
L'hiver est un linceul sur des fragments jeté,
Les larmes d'un grand chêne sur le sol dispersées.

Attrition de l'enfer ! Perséphone a quitté
Le séjour de la mort pour la terre féconder ;
Sourire de Déméter : sa corbeille est parée
Des semences éternelles qu'il lui faut déposer.

La femme un long péplos sur son ventre a levé :
C'est Gaia notre mère qui s'offre à épouser
Tout le grain des semailles par l'humain déposé
Et son ventre se gonfle de ce qu'y veut germer.

De ces mystères cachés les rites sont l'imiter
D'une vie qui se répand sur la terre maculée
Des espoirs que déborde une récolte en été :
Du ventre de la terre se remplissent les greniers.

L'homme

Et cependant la terre, qui l'avait engendré,
Étouffée par son ventre, du ciel fut accablée,
Les enfants d'Ouranos en étant prisonnier ;
Or dès qu'on le châtra, le ciel fut oublié.

Les Titans de leur sort par Cronos libérés,
Ont régné sur la terre qu'ils couvraient de bienfaits ;
Il a fallu qu'un dieu, par le trône aveuglé,
Exile dans le Tartare ce trop-plein de bonté.

C'est alors que le ciel de l'homme s'est emparé
Et offrit aux enfers nos raisons d'espérer,
De miser sur la terre et sa fécondité :
Des pleurs de Déméter le grain n'a pas germé.

Par cette mère éprouvée les hommes furent affamés ;
Aussi les dieux du ciel se sont-ils ravisés :
En enfer la féconde n'eut qu'hiver à passer !
C'est ainsi que des hommes un dieu fut l'obligé.

À la mère et sa fille on peut d'autres ajouter,
Pourvu que de la terre ils soient les attachés :
Le sage Dionysos, Athéna, Prométhée
Et des héros sans doute qui tant ont sacrifié.

La terre

Ce sont d'anciennes figures par l'histoire oubliées :
Que cherches-tu jadis qui ce jour n'est donné ?
D'abord ferme les yeux pour ensuite regarder :
Notre âme est le miroir d'un monde abandonné.

Y verras-tu ce dieu que tu ne peux trouver ?
Si l'âme est un poème, d'un lieu le dessiner,
Dans le contour des mots sur une page déposés,
L'endroit est une clairière où s'annonce le Sacré.

C'est une Libre Etendue d'un Esprit familier
Dont se nourrit la terre, ce qu'on peut y semer ;
Quand les pierres ont une âme, nulle chose en est privée :
L'Esprit des moindres choses est l'Etre partagé.

Il n'est rien sur la terre qui d'Esprit fut lésé ;
Souviens-toi du Phénix surgi de la cendrée :
C'est un oiseau de feu que rien ne peut brûler !
L'Esprit est cet oiseau en chaque être glissé.

L'Esprit n'a de Raison que celle de l'ignorer
Car c'est un autrement qu'on ne saurait penser ;
«Ce n'est pas un mystère, racontent les affligés,
Mais le trait d'un poète sur notre vanité. »

Sarcasme ou dérision ! C'est un être abusé
Qui donne à son propos un air de vérité
Ou un faiseur de bruit, de silence écrasé,
Qui brait dans les pâtis ce qu'il semble ignorer.

Un âne, je te l'accorde, d'Esprit mal caressé,
Voire même un Enchanteur, du démon le fermier,
Qui voudrait qu'en la terre un grain ne peut germer
Sans le secours du ciel et sa divine pitié.

Du chemin de l'Esprit, les fous sont dispensés
Qui, croyant aux chimères, nagent dans les bénitiers ;
Or ce sont les gargouilles qui pensent leur eau sacrée :
L'Esprit de dieu, dit-on, est dans un puits tombé.

Foutaises et balivernes ! D'en-haut ne peut tomber
Que l'eau qui de la terre jusqu'au ciel est montée ;
Il n'est source de vie que d'Esprit clarifiée,
Le naturel Esprit en mes sillons gardé.

Qu'un divin me convienne, je ne peux en douter
Pourvu que sur la terre il a son habiter :
Un dieu, parmi nous tous, qui est d'Esprit baigné
Et puise dans les ruisseaux l'eau de sa destinée.

L'homme

Mais j'entends qu'ils se battent, ces trois dieux du passé,
Qu'ils apprécient la guerre et voir le sang couler ;
Je repense à Jana, une enfant sacrifiée,
Et ces monts de linceuls : a-t-on vu dieu pleurer ?

Si d'antiques oliviers en sont les rescapés,
Que deviennent les olives de leur sans maculées ?
Ces dieux sont de nos vies le plus dur à porter :
Que m'importe la foi dont nous sommes les bâtés !

Je voudrais qu'ils se taisent, ces divins affamés !
Si je n'ai d'affection pour les penseurs athées,
J'avoue que pour ces dieux je n'ai moindre piété
Car ils sont un fardeau dont nous sommes piétinés !

Si la foi m'insupporte, j'ai le gout d'espérer
Qu'un dieu plus fraternel nous fut un jour caché ;
Je t'accorde que la terre est notre nourricier
Dont la vie, corps et âme, est l'unique héritier.

C'est bien plus qu'une patrie ou un simple habiter,
Un commun de passage vers un ciel mérité,
Car la terre est natal, un chez-soi partagé,
Le sillon de l'Esprit qui là seul peut germer.

BRÛLURES D'ÉTÉ

Je trainais mon ennui sur des voies sans issue,
Ecrasé d'un soleil qui brûlait ma conscience ;
Mon pas était brisé d'une blessure imprévue
Et du sang écoulé, un taon faisait pitance.

Un corbeau misérable déplorait ma partance,
Agitant quelque plume, en guise de mouchoir ;
J'écorchais mes souliers sur ces lieux d'arrogance
Empierrés de misères et d'impossible espoir.

J'écumais les talus de leur moindre fortune,
De l'ombre d'un buisson, récoltant la fraîcheur ;
J'insultais le soleil de n'être pas la lune
Et mon corps incendié s'échappait en sueur.

Le ciel se reposait sur ma pauvre carcasse
Et brisait mon allure du poids de sa lumière ;
J'allais, en vil crapaud, arborant mes crevasses,
Déplorant que ma route ne soit longée d'ornières.

Je méprisais du vent la fatigue insolente
Et de son air absent, mes lèvres étaient de sel ;
Mon esprit macérait de rivières opulentes,
Insolite vision d'un être sans cervelle.

Je rageais d'être dupe de ces vaines apparences,
Cruautés d'une saison qui fait danser l'éther ;
Une plume s'était couchée au pied de mon errance,
Buvant mon attention de son léger mystère.

Adossé au talus qui reposait mes pieds,
Je fus surpris d'un Ange qui lorgnait ma blessure :
Pareil à ce corbeau tout à l'heure éprouvé,
Son habit était sombre, sans la moindre souillure.

L'ANGE

Je te savais venir aux portes du néant,
Ravi que du corbeau tu as bravé l'adieu ;
De l'ennui que tu traines je ne suis ignorant
Et de ton pas brisé je mesure le sérieux.

Tu ne sais rien du monde que son lot de misères :
La blessure que tu fuis te vient de l'intérieur ;
C'est sur ton âme blessée que tu clos tes paupières,
Abjurant le soleil et sa tiède chaleur.

Tu te nourris de l'ombre que tu voles aux talus,
Accusant des chimères de laper ton espoir ;
Sur ces chemins de pierre s'est brisé ton salut,
Ecorchant des souliers qui t'ont vêtu de noir.

Qu'y peuvent tes chaussures à ton âme égarée,
Cousue de transparence qui plus rien n'emprisonne :
Il ne fait nuit qu'en toi, au creux de tes pensées
Où les malheurs passés en ton présent résonnent.

Ta conscience est repue de ces murmures cachés,
Encombrée d'un passé dont tu fais ton présent ;
Marécage insondable d'un esprit englué,
Tu n'es de ton histoire qu'un triste ruminant.

Il n'est pas de marais dont l'âme soit piégée,
Sinon qu'y demeurer en devient ton vouloir ;
Tu insultes le ciel de t'avoir délaissé
Dans ce présent malsain où tu crois te mouvoir.

Aurais-tu bonne conscience de te venger des loups
Dont tu fis la pâture et ton propre tourment ?
Est-il en ta palude un soupçon de remous
Qui à tes insomnies offrirait un solvant ?

MOI

J'ai médité ces choses que je ne peux quitter,
Accroché aux tourments dont ma vie s'est cousue ;
Est-il possible issue que je puisse espérer,
Un chemin de traverse saluant ma venue ?

C'est du sang de mon âme qu'est teinté mon destin
Et mon esprit rincé par les larmes du temps
Ne connaît que les plis d'un sinistre dessein :
Me voici donc bovin qui passe à contretemps.

Les propos sont amers qui m'ont privé d'ailleurs :
Je ne suis qu'au présent qui se vêt des hiers ;
De quelle malédiction m'a-t-on fait rédempteur ?
Je ne sais rien du monde qui n'en soit la misère !

Se peut-il un salut dont tu aurais la clé,
Une possible espérance de sombrer dans l'oubli,
Un nouvel Igitur qui de sa mort renaît ?
Je souris d'échapper à ce mortel ennui !

Les mots se font pesants de conter ma dérive,
Tel un ruisseau sans berges dont s'épanchent les eaux ;
Sur ma prison de terre faudra-t-il qu'on inscrive
Qu'un enfant de l'obscur a trouvé son repos ?

Je ne suis pas conscience qu'on lave au bénitier
Et ne croit des abbés que ce qu'ils ne croient pas ;
Je n'ai de contrition d'avouer mes péchés,
Ces insignes bavures qu'on ne pardonne pas.

J'ai mépris pour le culte de ces maigres idoles
Dont se nourrit d'espoir le troupeau des bannis ;
Dans le chœur des églises s'énoncent en paraboles
D'impossibles serments qui par Dieu sont trahis.

L'ANGE

Je m'éprends de ton dire, sans y faire un détour :
Des funestes oraisons qui font parler sa foi,
Il n'aura de tribut soulageant ses débours
Et de son infortune appréciera la loi.

Je n'attends de salaire à m'occuper de toi :
Bien que de noir vêtu, je ne suis pas démon ;
Je me veux t'enseigner la raison du pourquoi
Tu as brisé tes rêves en buvant ce poison.

Si d'aucuns t'ont maudit en souillant ton renom,
Crois-tu qu'ils ont mérite d'encombrer ta conscience ?
De leurs propos funestes, cherches-tu la raison :
D'en effacer le mal tu n'auras pas la Science !

De ta vie de blessures advient le crépuscule :
Faut-il que tu sois mort pour connaître la paix ?
De tout ce qui te hante, n'omet pas de virgule,
Mais n'y donne pas faveur à ceux qui t'ont défait.

Ainsi que du soleil, ne t'écarte des flammes
Que quand elles te consomment et font de toi des cendres ;
Mais entretiens le feu dont se nourrit ton âme
Et qu'au fond des abysses elle ne puisse pas descendre.

Les pyromanes de l'âme sont de vils assassins :
Le feu qui te consume n'est dû qu'à leur faiblesse ;
Il n'est aucun remord à de pareils larcins :
Le crime est différé, avouant sa finesse.

Ta force est dans le feu qui embrase ton âme
Et t'emporte au devant d'un lieu inespéré ;
A dresser le bilan de cette histoire infâme,
Ce que tu as perdu est par deux fois gagné !

MOI

J'y vois bien des raisons d'incendier mon esprit,
Autant ce qui me hante n'est pas ce qui me blesse ;
Une plaie n'est pas béante pour qui est insoumis
Et ne tient pour acquis ce qui n'est que promesse.

Quelle ironie du sort qui à Soi nous conduit !
Il n'est plus qu'une écharde enfuie en mon talon
Qui, dument, me préserve de la fureur d'autrui
Dont l'Affre m'est connu aussi bien que le nom.

Prends garde à ma colère de filer droit chemin
Et mettre en servitude de plus humbles que toi ;
Je ferai du sarcasme un possible venin
Qui de ta suffisance fera ton désarroi.

Il n'est pas de bon maître qui n'entend pas servir
Et se mettre à la cause d'un juste sentiment.
Maudits soient les rhéteurs qui se disent en martyrs
D'un décret improbable dont on ne sait le nom.

Il est des ignorants qui passent pour des génies
Quand d'une simple opinion ils se font une Idée ;
On n'est pas philosophe qui n'en fut pas instruit
Et de ce que l'on pense, très peu est vérité.

Le feu ! Iconoclasme de ces idées reçues
Et des esprits faussaires qui déciment la pensée,
Rhétorique insolente d'une raison déchuée,
Caténation funeste de propos mystifiés.

Incendier la raison de ces valeurs passées,
« Crépuscule des idoles » et des saveurs amères :
Verbalités de cour aux propos insensés,
Abat-jours d'un savoir dépourvu de lumières.

L'ANGE

Deviens-tu pyromane des pensées de poussière,
Des espoirs avortés par de cruelles sentences ?
Tu maudis ces penseurs qui closent leurs paupières
Et ne font des humains qu'une servile engeance.

Homo philosophus ! Au dédain satirique :
C'est l'envers d'un décor qui éconduit les âmes,
La résurgence ultime d'un temps diachronique,
Un projet sans mesure dont ta pensée s'enflamme.

Rhizome d'une pensée qui s'invente de mots,
Devenir immanent d'une pulsion de sens ;
D'un advenir à Soi, tu défends le propos
Car l'être se nourrit de sa propre indigence.

C'est le plein des consciences qui en ruine l'esprit,
Le privant du possible de la moindre ouverture ;
Il demeure autophage qui de soi se nourrit,
Une fétide abjection, cérébrale pourriture.

Le Soi est un ailleurs qui se moque du temps
Car c'est dans la durée qu'il ne peut qu'advenir ;
Il ne reflète rien en son être naissant
Que l'objet devenant de son propre désir.

Ton propos est délire pour qui n'a pas d'esprit
Et n'y voit qu'insensé d'un délit d'opinion ;
Ne t'en fais pas misère ni raison de mépris :
De ceux qui en médissent tun n'as pas condition.

Il est beaucoup d'esprits qu'on ne peut contredire
Car d'avouer leur tort ils auraient contrition
D'avoir instruit d'erreurs, selon leur propre dire,
Des propos initiés ou de contrefaçon.

MOI

On ne pense que pour soi mais pas quand on l'expose :
Il n'est que certitudes qui saliront mon dire ;
Or il en est aucun dont mon esprit dispose
Et ne conçois de sûr que je pourrais prédire.

Je n'ai pas vocation à m'envoler si haut,
Pour me saisir du feu au jardin des Idées ;
J'abandonne à Platon d'agiter ce fléau
Et reste en ma caverne et son peu de clarté.

La lumière dit des choses ce qu'on espère y voir :
D'assurantes apparences qui brisent le regard ;
Pour tout ce qui s'y cache ne pouvant percevoir,
C'est une âme avisée qui lui tient des égards.

Rien n'échappe au paraître que ce qu'on veut cacher
Mais dans ce qui paraît, on perçoit peu de choses
Et tout ce qu'on en voit y est d'avance cherché :
C'est le discernement qui lui trouve autre chose.

On dira des noumènes qu'ils sont un don de Dieu :
Mais qui offre un présent qu'il interdit de voir ?
Il n'y est manifeste que d'un plaisir odieux :
Qu'on agisse de la sorte ne peut se concevoir.

Il y a tant de lieux qui échappent à nos dires :
En sait-on quelque chose qu'on ne peut énoncer ?
Serait-ce les mots qui manquent pour au mieux les décrire
Ou est-ce d'un interdit que ces lieux sont frappés ?

Je n'ai à ce propos qu'un avis incendiaire :
Il est des mots manquants qu'on se peut inventer,
D'autant qu'il est indu de tisser de mystères
Quelque lieu interdit que l'on voudrait cacher.

L'ANGE

Dragon ! Cracheur de feu sur les mortes valeurs,
Tison d'une pensée au destin incendiaire ;
Tu souffles sur la braise qui en l'esprit se meurt,
Combustion insolente de souvenirs amers.

Ta raison est de flammes, impolie subversion,
Brisant des certitudes la profonde indécence ;
Tu consumes les Idées qui, du ciel de Platon,
Habillent nos quotidiens de futilités apparences.

Les tables sont brisées qui étouffaient nos âmes
Du poids de leur mépris pour nos humaines passions ;
Des serviteurs de Dieu le poison fut infâme
Qui de notre agonie récoltait la moisson.

De ces journées trop pleines accusant le néant,
D'un nocturne propos tu dictes la sagesse
De faire juste mesure des errances du temps
Qui jamais ne s'épuise de bercer nos détresses.

Le temps est vagabond qui marche dans l'ornière,
Au long de nos chemins dont il marque le pas ;
Arrogante obsession d'identiques manières
Qui de faire autrement congédie l'embarras.

C'est dans l'éternité que se fige le temps,
Un idem absolu où tout autre s'éteint ;
Ironie d'oser croire en ce divin serment,
Promesse désincarnée d'une impossible fin.

Il n'est point de morale en ces maudites croyances,
Sinon que du présent mystifier la laideur ;
Les chrétiens serviteurs ont-ils mauvaise conscience
D'assigner au salut raison de nos douleurs ?

MOI

J'entends ce que tu dis et j'en fais ma raison !
On s'est joué du temps qu'on a trahi d'espoirs ;
Médusant notre esprit de fielleuses oraisons,
Les croix ont vocation à n'être que miroirs.

Reflète de nos dérives qui par Dieu sont lavées,
Blanchisserie de nos âmes aux senteurs d'innocence,
Brume aux parfums candides d'existences lacérées :
Des humains la piété en cache les errances.

Le temps est-il injuste, trompeur ou cachotier ?
Il est insaisissable, au nombre de ses fuites ;
Je n'y vois redondance que celle du balancier
Et des heures qui s'enchaînent dont il rythme la suite.

On le dit assassin d'écourter l'insouciance,
Affichant sans remord son esprit de sérieux ;
Il mérite cette injure de manquer de conscience
Quand du poids de ses heures il referme nos yeux.

Le temps n'est linéaire qu'à ceux qui le devancent,
Ajustés au présent qui toujours est hier ;
Du passé qu'on oublie demain fait résurgence :
Le temps est un rhizome déployant ses mystères.

On le sait pyromane consumant nos possibles,
Messager d'une mort et d'un regain de peine ;
Il n'est d'égard au temps qu'une pensée indicible,
Supplique d'un romantisme qui son pathos égrène.

Il n'est temps volatile dont on suspend le cours,
Un oiseau de chimère, un envol corrompu ;
Il n'est au temps prière de venir en secours
Du regret d'un avant qui aujourd'hui n'est plus.

L'ANGE

Je ne sais de ce temps que tout ce qu'il n'est pas :
Un ordre pour les choses dont il ferait l'histoire,
Succession d'imprévus ou précieux débarras
De nos débordements et des faux désespoirs.

Je hais cette ignorance dont se blesse ma raison :
Le temps est méprisable d'afficher sa candeur,
Horloger insolent appauvri d'horizon,
Cadence impitoyable de sa propre rigueur.

Le temps est diabolique d'ignorer le répit ;
C'est la ronde insensée de nos mortelles prisons,
Réclusion impassible d'un abyssal ennui,
Tragédie circulaire de nos désillusions.

Où sont Dionysos et son thyrses moqueur ?
Ont-ils été repeints du funeste Apollon ?
Le temps n'est que prison de nos maigres saveurs,
Bûcher inconsolable de nos vaines passions.

Qui peut sonner le glas d'une pareille imposture ?
Est-ce en vain que j'appelle le fossoyeur du temps ?
Qui peut du temps maudit creuser la sépulture ?
Vient-il un Surhumain qui en brise l'allant ?

C'est d'un soleil ardent que ta peau fut brûlée ;
Le temps n'est pas coupable d'avoir brisé ton pas ;
L'horloge est à la peste ce que fut l'âne au pré :
Le temps n'est répudié qu'en clamant qu'il n'est pas !

Le temps n'est qu'un abstrait, principe de la raison :
En quoi t'importe-t-il s'il est simple mesure ?
Aux vertus qu'on lui prête, dévoue ton attention :
C'est tout ce qu'on en dit qui de l'être est usure !

LARMES D'AUTOMNE

Ce sont les vents d'automne qui font pleurer les chênes
Quand l'été prend la fuite pour cacher la lumière ;
C'est le temps des corbeaux qui de froid nous enchaîne,
Un parfum de lenteur qui s'entraîne à l'hiver.

Les oiseaux se rassemblent, murmurent un au revoir ;
Les fleurs s'habillent de deuil, ultime composition ;
Déjà les gens se pressent sans plus s'apercevoir
Et les morts nous reviennent en sinistres oraisons.

La nature est en larmes, rosée de sa partance,
Et traverse le temps qui conduit au sommeil ;
Linceul couvrant la terre d'une possible espérance,
Printemps inattendu aux multiples merveilles.

Mais le merle est blessé de ravalier son chant ;
Ne gronde que l'orage quand le ciel est de feu !
Il tremble sur sa branche en insultant le temps,
Une saison de silence aux atours capricieux.

Je ne suis pas d'automne, cet instant de soupirs :
Le diable est aux aguets de sa maigre pitance
Et le mal se confond en aimables sourires ;
Le temps se fait écho d'indicibles vengeances.

Quel est ce contretemps qui du merle fait silence ?
Je ne perçois d'humeur contrainte à cet oubli !
L'automne serait propice à pareille indécence :
Je n'en sais que les pleurs et le mortel ennui.

Le diable est-il sournois qui s'habille de promesses
Et dénigre sa proie de perfides allusions ?
Un chancre écervelé dépouillé de finesse
Epanche l'amertume d'un horrible poison.

Assiégé de férule, mon merle est en sursis :
Il s'enfuit de sa branche et de ses illusions ;
Dans un buisson d'épines, cachant son agonie,
Il se rend à la terre, vaincu et moribond.

Automne ! S'en vont les merles et se taisent leurs chants :
Un arbre solitaire se meurt dans le silence,
Déshabillant le nid de notre merle absent :
Il s'échouera demain au vent de l'insolence.

Les larmes de l'automne sont celles de mon chagrin,
Rosée du désespoir qu'étire mon linceul ;
Oraisons impudiques des colères de Toussaint,
Oracles de Sybille foudroyant les aïeuls.

Vanité des corbeaux écorchant quelque vie :
Les propos sont de fiel et font saigner les âmes ;
C'est un brouillard épais abreuvant d'insomnies
D'impossibles repos brisés de rêves infâmes.

Il pleut dans ma raison des plaies de souvenirs,
Blessures inachevées d'un infini tourment ;
Les ténèbres me noient dans les flots du délire,
Aimable obscurité vêtue de faux-semblants.

Igitur veut renaître à la face du temps,
Emporté par ses rêves tissés d'autre destin ;
En vain né de l'absurde d'un éternel présent,
Effaçant tout espoir d'un possible chemin.

Il n'est que les entraves qui s'accordent à tes pas ;
Un être de poussière inventé par des mots
Emporte ses semelles au devant du trépas,
Sépulture indécente de ces vilains propos.

Rédemption du tragique d'un creux inhabité,
Epave d'une existence quel nul être a vécue :
L'écorce de son bois fut d'un mot déchirée,
Innocence éplorée par sa nature perdue.

La saison qui s'effeuille égare mon esprit ;
Un arbre se dépouille pour s'offrir à la terre,
Abusant la pitié de mon regard meurtri :
Nos chagrins se confondent au pied de nos misères.

Verlaine ! Les sanglots longs de l'automne qui s'étire
Ne bercent pas mon cœur qui pourtant se languit ;
Murmures d'une indigence qui se dit en soupirs,
Appuyés d'un regard qui du ciel est banni.

Où vont les rimes d'automne qui sont de noir vêtues ?
Les sanglots du poète font danser les rivières,
Ivresse de torrents aux berges disparues :
La plaine abreuvée d'eau referme ses paupières.

C'est le temps des bruyères dont on couvre les morts,
D'un ciel tombé si bas qu'on pourrait le toucher ;
On n'entend plus les mouches de nos derniers remords,
Contrition indécente de nos consciences lavées.

Les rats sont de retour, avides d'obscurité,
Nocturnes fossoyeurs des restes de lumière ;
Et ces derniers passants des jardins désœuvrés
Enfuissent leur avenir sous des monceaux de terre.

On les nourrit des miettes de nos festins passés,
Ecologie muette de nos débordements ;
Les rats font la mesure de notre satiété,
Evidant nos consciences de leurs maigres tourments.

L'araignée peint ses toiles dans l'ombre d'un grenier,
Oubli de notre histoire abritée de cartons,
Tableaux de nos hiers au parfum de passé :
Les désaccords du temps en forgent la raison.

La nature fait d'un cercle le trait de son parcours,
Dépourvu d'angles morts où fleurirait sa honte,
Espaces de l'invisible aux sinistres détours,
Le caveau des murmures où l'indiscret se conte.

Les mots sont assassins, d'autant par ce qu'ils taisent,
Occultés de faconde aux vertus d'insolence,
Verbalité factice d'impossible synthèse,
Alchimie de propos qui en dissout le sens.

Le bois sec est tranché aux portes de l'hiver :
Dès les cheminées s'élancent vers les cieux ;
Le vent est indécis et cherche son repère,
Balayant la vallée de son éther frileux.

Les larmes de l'automne ont cessé de couler
Sur le brasier du monde dont le feu s'est éteint ;
Les passants de la brume, errants d'un pas brisé,
S'effacent dans le brouillard d'un parcours incertain.

L'automne est criminel de briser le destin
Dont l'ombre se souvient qu'il n'était que chimère,
Une esquisse de ciel bleu que l'automne a déteint,
Le tableau délavé d'un chemin de misère.

Les parfums de l'automne sont de crottin mêlés,
Alchimie des étables et d'illustres bovins,
Athanor des litières et boyaux évidés,
Le fumier du présent fait l'orgueil de demain.

La culture se réjouit de ce précieux festin,
Littérature féconde des cerveaux endormis,
Terreau d'une sagesse cupide du destin
Dont elle fera son nom et l'ombre d'un esprit.

Les larmes de l'automne se tarissent d'un oubli,
L'oubli d'un être ailleurs, un au-delà du temps ;
Qu'importe la saison qui de Soi nous ravit
Et de ses lourdes chaînes nous conjugue au présent.

SECRETS D'HIVER

Sous un manteau de neige, le mode s'est retiré :
On devine les chaumières à leurs traits de fumée
Et des humains la vie par le sol écrasée
Du poids de leurs chaussures qui peinent à cheminer.

Les hommes ne sont que traces dans la neige dessinées :
Dans les flambées de l'âtre le temps s'est arrêté ;
Et c'est de mêmes histoires, par les vieux racontées,
Qu'on habille le présent d'un brin d'éternité.

L'hiver étend le monde à son immensité
Sous un ciel qui, vengeur, voudrait s'en emparer :
Par de blancs tourbillons les chemins égarés
Emportent nos solitudes en des lieux oubliés.

Les pas du voyageur, par le ciel effacés
Le privant de retour à ce qu'il dut quitter,
S'enfoncent dans le désert par la neige ensablé,
D'un aller qui se perd sur un sol mensonger.

L'hiver est un mentir, dont nos voies sont tracées,
Qui, sous la neige épaisse, enfouit la dignité
De tous ces familiers, leurs singularités
Qui offraient aux chemins de savoir où aller.

Qu'as-tu fait de ces pierres où j'aimais reposer
La fatigue qui transpire au fond de mes souliers ;
Où se cachent les lézards de soleil caressés
Qui épiaient de mes gestes ce qui leur fut danger ?

Je n'entends plus les chœurs des alouettes chanter :
Elles ont quitté ma route par l'hiver dévastée !
Un chemin de silence a tout autre effacé
Et le chêne effeuillé n'a plus rien à conter.

Sur le banc qu'il protège, le chêne s'est dépeuplé
En un torrent de larmes : l'hiver est sans pitié !
Il a de son néant toutes les choses occulté :
Qu'est l'homme en sa demeure, de ce temps prisonnier ?

Il vit dans l'espérance d'une saison reportée,
Blotti contre la flamme, devant sa cheminée ;
Il a copié des poules la fuyante journée
Et cherche dans le sommeil la faveur d'oublier.

Se croit-il endormi, il vient à s'éveiller,
Replié sous les draps, par un frisson gagné ;
Il se replie encore, espoir vain d'échapper
À ce froid qui menace de le faire greloter.

Tremblant de tout son corps, les dents viennent à claquer
Et dérobent à ses rêves la femme à son côté ;
Sitôt ils redescendent pour au feu s'abriter
Du froid dont s'engourdit l'insomnie partagée.

Ils renoncent à saisir de ce gel l'escalier
Et attisent quelque braise qui feint d'agoniser ;
Nourri d'un bois de chêne, le feu est ranimé
Et, dans la nuit profonde, tout se met à danser.

Les époux s'abandonnent, dans un fauteuil jetés,
Au sommeil qu'à l'étage ils ont en vain cherché
Et le feu qui, dans l'âtre, se met à crépiter,
Murmure à leurs oreilles que l'hiver est passé.

S'annonce à la fenêtre que le jour s'est levé :
Les rayons du soleil sont encore timorés,
Dans les plis des volets ils peinent à s'infiltrer ;
Le feu s'est endormi sur son ban de cendrées.

Et l'homme ouvre sa porte, de son rêve enivré
Car du feu le murmure disait l'hiver passé :
S'il faut croire en nos rêves, selon le bien pensé,
Il de ceux qu'on fait bon nombre à oublier.

L'hiver, de sa présence, jusqu'au seuil a frappé
Et recouvert de neige le moindre singulier ;
Sur ce champ de candeur la porte est refermée
Et le feu, dans son âtre, aussitôt rallumé.

Et chacun se réveille en buvant le café
Qui réchauffe, du dedans, le cours de nos idées ;
Est-il un audacieux qui la porte a frappé
Ou celui qu'une tempête sur le seuil a laissé ?

Qu'importe celui qui frappe : il faut le faire entrer
Avant qu'il soit de glace, par l'hiver transformé !
Le maître en sa demeure accueille cet étranger
Qu'il aide à se mouvoir jusqu'à la cheminée.

Sir le parquet de chêne s'écoule sa randonnée,
Les perles de l'hiver dans sa barbe incrustées.
Le réconfort des flammes met à nu l'étranger
Et dévoile un regard par la neige effacé.

Du café qui réchauffe un bol est apporté
Qu'il boit avec patience de ses lèvres écorchées ;
Sur le ballet des flammes son regard s'est figé :
Il envie de ses mains leur chaleur caresser.

Du regard immobile une larme vient de suinter :
Elle nous confie la peine par cet homme endurée !
Le maître en sa maison hésite à l'aborder :
Il attend que du feu son pleur soit asséché.

Engourdi par l'hiver qu'il vient de traverser,
L'inconnu, de la flamme, ne peut se détourner ;
Une couverture de laine sur l'homme est déposée,
Qu'il remonte à son cou pour sa misère cacher.

Chacun voudrait de l'homme quelque mot soutirer,
De ce qu'il a vécu pouvoir le consoler,
À ce profond silence son esprit dérober,
En rompant de la glace celle qu'il a conservée.

Tournant enfin la tête, il se met à regarder,
D'abord ce qui l'entoure avant de s'arrêter,
Ce qui semble incongru, au pied de l'escalier
Qu'il gravit de son œil jusqu'au dernier pallier.

Dans le regard des hôtes une surprise échangée
Prend figure d'une question qu'on a peine à poser :
Que leur veut cet intrus qui, sans les regarder,
Épie jusqu'à l'étage ce qui doit y mener ?

Viendrait-il de leurs rêves ces amants dépouiller,
Des draps dont ils s'enrobert les secrets profaner ?
Monter jusqu'à l'«étage, des secrets s'emparer
Que les amants dans l'ombre se plaisent à conserver ?

Cachés par les volets, on se doit protéger
Ce qui aux yeux du monde se veut un étranger ;
C'est une puissance tranquille qui nous vaut de s'aimer :
L'amour est de la foule un pouvoir s'échapper.

Le nous est une promesse du on nous épargner ;
Quand l'autre est une fuite des chemins enlisés,
Ce qui n'est plus secret à tous est un voué
Qu'amplifie la rumeur sur des voies détournées.

On a toujours de soi quelque chose à garder :
Ce qui, du fond de l'âme, peut seul nous éclairer.
Le Je qui est un Autre est de Soi l'égaré,
Happé par les chimères d'une histoire dévastée.

Voudrait-il de nous-mêmes notre histoire écouter
En grappillant des yeux les marches de l'escalier ?
Il faut qu'il en réponde, au risque de s'aliéner
Et, franchissant la porte, à l'hiver retourner.

L'inconnu

Je vois dans ton regard un soupçon l'habiter,
Une question sans réponse sur tes lèvres arrêtée :
Tu penses que d'un secret je veux te dépouiller,
Que mon œil est offense à ton intimité.

Crois-tu que toutes ces marches j'ai l'envie de fouler,
Pousser jusqu'à l'étage une vaine curiosité ?
J'imagine que cette nuit, par le froid torturé,
Tu as quitté tes draps sans même te retourner.

J'imagine que ces marches que tu me crois monter
Et que, durant la nuit, tes pas ont dévalé,
T'ont mené jusqu'à l'âtre pour le feu raviver,
Que, bercé par les flammes, le sommeil t'a gagné.

Ton histoire est banale si on feint d'oublier
Ces non-dits qu'en ta fuite tu n'as pas emportés ;
Crois-tu que par l'hiver tes secrets sont gardés
Et qu'un tapis de neige suffit à les cacher ?

Comprends-tu que la neige doit toujours s'en aller,
Qu'au printemps les rivières ont fin de l'emporter,
De rendre à nos campagnes ce qui semblait caché
Et d'en chasser le froid dont elles s'»étaient figées ?

L'homme

J'avoue ne pas comprendre ce que tu m'as conté !
Tu me parles de secrets, par l'hiver conservés,
Qui, dormant sous la neige, y sont mal abrités :
Tu évoques des non-dits que je feins d'oublier.

Tu dis qu'en mon regard un soupçon s'est glissé,
Craignant qu'à mes secrets te conduise l'escalier,
Que chacune de ses marches découvre ma nudité
Eu qu'au vu de ma couche tu me trouves dépouillé.

Si tu veux dans mon lit un instant te glisser,
Recourbé sous les draps, tu pourras greloter ;
La seule chose que l'hiver a choisi d'y cacher,
C'est la vigueur du froid qui fait nos corps trembler.

Tu comprends que la nuit m'a du feu rapproché,
Lassé que sous mon toit, par l'hiver caressé,
J'étais en ma demeure de tout sommeil privé :
Dans la chaleur des flammes j'ai pu me reposer.

Il n'est pas de mystère en cette histoire chercher :
Qu'importe où je m'étends, si j'y peux sommeiller.
Il n'est pas de secret en cet endroit logé,
Hormis qu'entre les tuiles l'hiver peut se glisser.

L'inconnu

Mes propos, j'y consens, étaient mal éclairés :
Ma pensée, par l'hiver, sans doute fut égarée ;
Tu m'as fait bon accueil et, pour t'en remercier,
Je veux te faire entendre ce qui m'est arrivé.

Avant que sur ta porte mes doigts viennent à frapper,
J'ai foulé de ce monde la plupart des sentiers !
J'ai vécu des pays par l'hiver ignorés :
Il n'y pleut que soleil par un vent tamisé.

J'ai vu dans le grand nord un hiver s'installer,
En chasser le soleil, dans la nuit tout cacher ;
Je dois au firmament par mille feux étoilé
D'avoir, dans les ténèbres, pris soin de me guider.

J'ai marché dans la nuit, un désert traversé ;
Suspendu aux étoiles tissant ma destinée,
J'ai parcouru des terres par l'hiver dérobées
Sous un manteau de neige qu'écrasaient mes souliers.

J'ai mesuré ma vie, par des loups pourchassé :
Elle sera bien trop courte, me fallut-il penser !
Or c'est du pied d'un arbre, par le vent déneigé,
Que les bêtes affamées m'ont vu leur échapper.

Du haut de mon salut, je les vis s'éloigner
Et revins sur la terre sans me faire remarquer.
J'emportais vers le sud mes souvenirs glacés,
Bénissant le soleil qui devait y régner.

Une terre m'était promise, j'en étais persuadé,
D'où s'en irait la neige en secouant mes pieds.
Et j'allais plein d'espoir d'un hiver oublié,
Ignorant que le nord collait à mes souliers.

C'est ainsi qu'à ta porte je me suis présenté,
Déplorant que le gel m'y avait précédé ;
On convient que l'hiver, de sa neige déposée,
Dérobe à nos regards ce qu'il vient de cacher.

Tous les secrets du monde nous sont alors masqués :
On voudrait bien savoir ce qui peut se trouver
Sous les plis du manteau dont toute chose s'est parée :
L'hiver n'en finit pas d'ainsi nous questionner.

L'hiver étend son drap sur une terre fatiguée :
À l'abri des regards, elle doit se reposer.
Les secrets de l'hiver habitent dans l'impensé
Du sommeil de la terre quand elle vient à rêver.

L'homme

S'il nous faut de la terre ce sommeil partager,
Alors de quels secrets ma chambre est-elle meublée ?
L'hiver qui, sous les draps, parvient à se glisser,
Empêchant mon repos, m'interdit de rêver.

L'hiver est artisan de mes songes avortés :
Privé de ces secrets que je ne peux rêver,
Ne me vient le salut qu'au pied d'un escalier :
Dès lors je le descends pour le feu rallumer.

C'est grimper dans un arbre que des loups t'a sauvé :
Tandis que le salut te vient de monter,
Il faut que je descende pour le mien retrouver ;
On dirait que l'hiver aime les choses inverser.

Cependant le grand nord n'a pas su t'égarer !
Cheminant vers le sud, les étoiles t'ont guidé
Et souviens-toi du vent qui l'arbre a déneigé :
L'hiver est moins trompeur qu'il ne donne à penser.

Il vient par les fissures sans jamais s'y cacher
Comme le fait un frelon ou la fouine avisée ;
Qu'importe où il pénètre s'il se fait annoncer !
Que faire si à la couche l'épaisseur vient manquer ?

L'inconnu

Tu veux dire quand le sol est au gel exposé,
Que les rêves de la terre sont alors menacés,
De même que ce repos qu'elle a tant mérité :
La terre qui se replie ne saurait greloter !

Quand toi-même, sous les draps, tu viens te replier,
Tu dérobes à l'hiver de ton corps la moitié,
Qui n'est pas la plus tendre, à l'autre comparée :
La terre, quand elle se plie, de toutes parts est fermée.

Il n'est plus de fissures pour l'hiver pénétrer :
De la terre ses secrets sont toujours bien gardés.
Comprends-tu cette image des secrets du rêvé :
Le rêve est cet obscur qu'on ne peut pas sonder.

On a voulu du rêve le sens interpréter :
Qu'aurait-il à nous dire qu'il ne peut pas nommer ?
S'il est une illusion, pourquoi s'en inquiéter :
Le rêve n'a d'importance que sa réalité.

Il est, dit-on, soupape de ce qui fut manqué :
Il n'est en ce qui manque aucune réalité,
Au mieux ce qui n'est pas quand il pût exister ;
Le rêve n'est qu'un espace ouvert à l'impensé.

L'homme

Je voudrais sur l'hiver un instant méditer :
Si le froid de mon lit dans la nuit m'a chassé,
Je doute que la raison en fut bien évoquée :
Qui du frisson prétend qu'on peut en succomber ?

La dormance de la terre la prépare à germer :
L'hiver n'est que signal de toute sève arrêtée.
Mais s'agissant des hommes, par le froid assignés,
L'hiver devient propice à toute chose calculer.

Quand la terre se repose, sous la neige calfeutrée,
Les hommes, au coin du feu, se livrent à la pensée,
Une pensée calculante qui veut tout planifier,
De la terre qui sommeille tous les rêves détourner.

Et l'homme qui, par le froid, de ses rêves est privé,
Redescend sur la terre en prenant l'escalier ;
Éclairé par les flammes, il se met à penser :
De l'hiver par le feu la mort est annoncée.

Les secrets de la terre n'échappent qu'au regarder
Tandis que ceux des hommes, de silence bien gardés,
Demeurent au fond de l'âme, projets inavoués
De voler à la terre ce qu'elle pensait caché.

L'inconnu

As-tu de tels projets sous la flamme calculé,
Nourri cette infamie de la terre dépouiller ?
Crois-tu qu'elle peut nous rendre ce qu'on n'a pas donné :
Les hommes sont à la terre de sinistres usuriers !

C'est par l'envie du gain que l'hiver fut chassé :
Il n'est de ce qui dort plus rien à soutirer !
On concède aux humains de quoi se reposer
Car c'est dans le sommeil que force est retrouvée.

Aussi par des machines veut-on nous remplacer
Car elles peuvent jour et nuit toute la terre labourer ;
Qu'importent les surplus dont nous serons gavés :
Le blé n'est de l'argent qu'une valeur déguisée !

Souviens-toi des hivers qui tout peuvent arrêter,
Imposer le repos à nos moindres pensées :
Tandis que sous la terre la vie peine à germer,
Les hommes, au coin du feu, s'obligent à patienter.

Ces secrets de l'hiver, à présent débauchés,
Sont ceux d'une communion, d'un sommeil partagé
En vue d'une renaissance par le printemps livrée :
L'hiver, de tous nos rêves, n'était que le berger.

L'homme

Je t'avoue, sur l'honneur, n'avoir rien calculé,
Ne voulant que du froid mon sommeil protéger ;
J'attends que sur la terre je puisse mon grain jeter
Et qu'au prochain hiver j'aie de quoi patienter.

Je veux de ma récolte ne rien devoir jeter,
Offrir à mon bétail le gîte et le manger,
Pourvu que d'herbe fraîche il n'ait pas à manquer :
Rien qui ne soit de trop mais qui doit être assez.

L'hiver, en s'en allant, de son eau vient combler
Les nappes qui, sous la terre, nous préservent en été,
Des ardeurs du soleil qui tout vient assécher ;
L'hiver, au fond du puits, n'a personne oublié.

Quand revient le printemps, par les fontes annoncé,
La neige, en s'effaçant, nous laisse un gout salé
Qui donne à nos rivières ce parfum des marées,
Quand l'iode est au sel par le vent mélangé.

L'hiver n'est jamais loin du lieu de ses bontés ;
Quand le grain sous la terre parvient à s'éveiller,
Il nous parle des rêves dont sa nuit fut bercée,
Ceux d'être un épi par le soleil doré.

L'inconnu

Il faut que je m'en aille au grand nord me cacher
Car je sens que l'hiver sera bientôt passé ;
Tu en sais les secrets : tâche de les bien garder !
Car ils sont la promesse d'un futur assuré.

A qui maudit la neige, il est vain de parler ;
Souris, sans t'en moquer, à ce monde affairé
Et, s'il te faut courir, fais-le sans te presser :
On oublie tant de choses dans nos grandes enjambées.

Souviens-toi de l'étage qu'il te faut protéger
Du froid qui s'insinue et des frelons cachés :
Si je garde en mémoire cet arbre où j'ai grimpé,
Oublie qu'un escalier jusqu'au feu peut mener.

Il n'est pas trop de chêne qu'on peut ainsi brûler :
Ce qui peine à grandir très vite est consumé !
On rapporte que le chêne, qui tarde à s'élancer,
Enfouit en sa demeure toute son immensité !

Il est parmi les hommes tant de portes à frapper,
De chaumières où l'Esprit jamais n'a pénétré :
Quand sa vie de chimères un homme préfère tisser,
C'est des secrets d'hiver qu'il vient à s'éloigner.

CHAPITRE VIII

ENTRE-TEMPS

Serais-je encore quelqu'un si je n'étais personne ? Personne ! L'oublié dans la foule, le soldat inconnu : mort pour la patrie sans que l'on sache qui il était. Ironie ! Mourir pour les autres et n'avoir pas de tombe : fosse commune ou ossuaire, être sans visage, sans nom, le sacrifié qu'on ne peut remercier en saluant sa bravoure, martyr invisible d'une guerre qui ne l'était pas moins. Combien sont-ils, ces inconnus de tous ? Ont-ils existé vraiment ? Les a-t-on inventés ? Inventer pour taire, cacher, falsifier, tromper, se donner bonne conscience, se racheter, attirer des regards, se dédire pour mieux se dire, avouer quelque faute, être aperçu, exister ! Exister pour qui ? Exister pour quoi ? Exister comment ? Voilà bien des questions que l'on se pose quand on le cœur lourd, l'humeur chagrine, quand l'histoire nous fait rebond, arrache nos visages et fait de nous... personne. C'est la métaphysique du cœur, la métaphysique des accablés, ceux qui n'ont pas assez de mots, la rengaine d'un désespoir qui se glisse, sournoisement, dans nos pensées ; c'est la question que l'on croit sans réponse et qui, pour cela seulement, revient encore et toujours. Elle roule dans têtes, manège de l'absurde, s'avoue dans les soupirs, c'est la question des nuits de veille, partout inscrite et toujours illisible ; puis on se ressaisit, on dit la chose selon ses propres mots, on voudrait la faire taire, à jamais, en prononçant son nom : pourquoi ? La réponse va de soi, comme on le pense sûrement, le remède au mal étrange qu'est l'existence : pour rien ! On existe pour rien, même pas pour soi ni pour les autres, ni pour demain ou bien plus tard : on existe « en vain » !

Insulte au plus grand pessimisme : Schopenhauer sourit même dans la mort. Mais sa bouche pourrissante laisse échapper ses dents qui roulent sur le parquet. Schopenhauer ne sourit plus ! Le cynique s'est enfin tu et plus jamais ne sourira. Était-ce un sourire vrai ou bien était-il faux : faux, comme l'étaient toutes ses dents. Vanité ! Vanité d'un faux prophète, d'un messie du néant. Que savait-il au juste ? Que savait-il de vrai ? Son savoir inutile, voilà ce qu'il savait. Se moquait-il des ignorants : ils en savaient bien plus que lui. Le kantien méticuleux : « le Je pense doit pouvoir accompagner toutes mes représentations ». Son Je était beaucoup trop grand, si grand qu'il prenait toute la place : rien à représenter, rien d'autre que ce Je. De l'entendement de Kant, il avait fait son microscope, le lieu obscène de son admiration. Et

face à lui : tous les autres, autant dire rien, voués au pessimisme, à la désespérance, au vouloir rien. Rien, comme le nihilisme, celui d'un être-jeté, comme un kleenex, dans une existence absurde. Schopenhauer a brisé toutes les lois pour n'en garder qu'une seule : la loi du désespoir, désespoir d'un orant devant un ciel sans Dieu.

Foutaise ! Schopenhauer est mort en ricanant, ravi peut-être d'avoir pourri tant d'existences mais voilà que ses dents trahissent ses sarcasmes : il ne souriait pas, jamais ! Comment aurait-il pu sourire, lui qui savait, pour l'avoir tant prêché, le monde « en vain », celui des autres mais également le sien. Aurait-il pu imaginer une pareille trahison : être trahi par ses dents. L'affaire est si cocasse qu'on a cru bon de la rapporter et même de l'écrire sous la plume de Maupassant. Mais surtout qu'on lui rende ses dents qu'il puisse sourire encore, tout au fond de la fosse, là où nul ne le verra, et même pas Dieu si du moins Schopenhauer a dit vrai. Mais n'est-il pas inconvenant, insolent même, d'ainsi parler du Maître ? Après tout il est le seul, l'unique qui a su pénétrer dans toute l'intimité de la pensée kantienne. Tous les autres ne comptent que pour du beurre : Husserl, Heidegger, tous les néo-kantiens. Soit ! Mais, étant donné le prix du beurre, ce n'est probablement pas si peu que cela. Mais bon, pour quelques lignes encore, laissons l'Ego de Schopenhauer transcender le temps : après tout s'il a vraiment souffert de tout ce qu'il, estimons que ce n'est pas assez : parlons-lui de Nietzsche qui ne fut son disciple que peu de temps : à peine le temps de s'apercevoir que l'aperçu ne valait grand-chose. Qui mieux que lui, derrière ses grosses moustaches, a fustigé le vieux cynique, responsable, parmi les autres, du nihilisme européen ? Et qu'affirmer de Heidegger qui voua toute son existence, empruntant les chemins les plus abrupts et même désavoués, pour « tordre le coup » à ce nihilisme passif ? Que la vie soit contingente, remarquez, cher Arthur, que Leibniz, celui-là même que vous pourfendiez pour pas cher, l'avait dit avant vous. Leibniz, dont vous fîtes si peu de cas, avait songé à la parade divine mais, puisque vous n'en vouliez pas, peut-être auriez-vous dû essayer autre chose. Cher Arthur, je dois bien vous l'avouer : l'ennui me gagne de trop songer à vous. Permettez donc que je vous laisse à votre compagnie. Comment : vous vous sentez seul ? Mais, Monsieur Schopenhauer, vous l'avez toujours été.

Vous dirai-je à présent que rien n'est plus nuisible à la santé de notre esprit que ces paroles glacées qui jettent en nous ce sentiment d'absurde. Ils nous ont découvert, tous ces penseurs athées, la misère insondable de notre contingence, de notre facticité : ainsi personne ne nous a créés et même

personne ne nous a voulu. Quelque hasard, qui ne semble plus guère intéresser les philosophes, nous a sortis de l'ombre, jetés dans l'existence et pourquoi donc ? Mais pour rien : nous venons du néant et nous y retournons. Quel comique, celui-là : ça au moins, c'est une bonne blague, que je ferais volontiers à d'autres si j'étais le néant. Je suis le néant ? Mais absolument pas : j'en viens et sans doute que j'y retourne mais, entre ces deux moments très précis, j'existe, je suis un être qui existe avec d'autres qui, eux aussi existent et, tous ensemble, nous existons au sein d'un monde qui, à son tour, existe. Que l'être que je suis vienne du néant, cela me dérange à peine mais une question me brûle les lèvres : comment le petit quelque chose que je suis peut-il venir de rien ? Il est vrai que Dieu était bien commode pour répondre à ce genre de question mais voilà : Dieu est mort de la main de la modernité et donc tous ceux qui sont nés avant pourraient avoir été créés mais pour nous, actuels, c'est impossible. Je suis contingent et, en plus, je suis un être-pour-la-mort : moi qui avais cru pouvoir y échapper, me voilà Grosjean comme devant. De plus, Dieu étant mort dans les circonstances que nous savons, je n'ai plus rien à espérer au-delà de cette mort : la mort, c'est la « Dead Line ». On me pardonnera, je suppose, cette tautologie. Je me réjouissais tant de taquiner Saint-Pierre : trop tard ! Il fallait arriver deux bons millénaires plus tôt. Avouons que le hasard, auquel nous devons d'exister, ne fait pas toujours bien les choses. Le bureau des réclamations ? Disparu, envolé : la modernité l'a jugé inutile.

Soudain je repense à mon père : cet âne bête qui passa toute sa vie à porter des charges bien plus lourdes que lui. Le soir, quand il rentrait à la maison, fatigué, usé jusqu'aux os, il souriait ; pas d'un sourire béat comme le sont ceux des ânes, mais d'un sourire serein qui semblait dire : tout le jour, j'ai peiné à la tâche mais cela avait tellement de sens que la fatigue, je ne l'ai jamais éprouvée. J'ajouterai que feu mon père était au moins aussi athée que ne l'était Schopenhauer lui-même. Alors, Monsieur le philosophe, arrêtez de nous bassiner avec vos « en vain ». Rien n'est vain, sauf peut-être vous-même : la vie, fut-elle courte, n'est cousue que de sens, du sens qu'il nous revient d'inventer, jour après jour. On ne naît jamais pour rien et j'en veux pour preuve que l'on s'accroche à la vie, que l'on repousse la mort aussi loin que l'on peut. Nous sommes des être-pour-la-mort et de là vient notre angoisse, voilà, exprimé aussi bien que je peux, ce que nous prétend Heidegger. La mort ne m'angoisse pas : tout au plus me fait-elle peur, comme le dentiste par exemple, ou ce chien qui me montre ses crocs. L'angoisse, voilà bien un mot de la terminologie médicale que Heidegger prend pour un

existential : l'angoisse, ça se soigne comme symptôme d'une maladie psychique sous-jacente. Si l'angoisse nous submerge, la philosophie n'y fera rien : mieux vaut prendre un antidépresseur. Quel est donc ce mal qui pousse irrésistiblement Heidegger à ontologiser tout ce qui ressort à la plus banale quotidienneté ? S'il m'arrive d'avoir quelque soucis, en serai-je soulagé si j'interroge l'Être à partir du Dasein qui est l'être pour lequel il est, en son être, question de son être ? Ne pensez-vous, cher Heidegger, qu'une boîte à outils me serait bien plus utile ? J'admets volontiers que vous êtes philosophe et qu'un philosophe se pose des questions, des tas de questions : ce qui m'ennuie chez vous, ce ne sont certainement pas vos questions, ce sont vos réponses. Je reconnais n'avoir pas trop grande difficulté à lire votre « Être et temps » mais je vous l'assure : le jour où mon voisin viendra chez plaider quelque soutien, si je lui fais lecture de votre ouvrage, je crains fort de ne jamais le revoir. Je ne sais que trop bien que vos écrits s'adressent à des initiés (je me garde d'affirmer qu'ils sont cryptés) et j'espère surtout en être mais si vous tenez absolument, mon cher ami, faire des réponses compliquées, alors posez des questions compliquées et arrêtez de parler du quotidien : le quotidien, c'est le lieu du banal, du plus simple, des questions les plus pratiques. Les questions existentielles, ce n'est pas le quotidien et fort heureusement d'ailleurs : nous n'aurions plus de cheveux à force de nous les arracher. Cela étant, mon cher Heidegger, prenez mon propos avec tout le sérieux qui lui sied et surtout n'oubliez pas d'y ajouter un soupçon de dérision. Ceci n'est valable que pour vous bien entendu : en ce qui concerne Schopenhauer, je confirme tout le mal et le peu de bien que j'en ai dit.

Non, mon cher lecteur : ici nul propos sur Nietzsche car j'estime en avoir suffisamment parlé avant. Mais je veux bien, par contre, vous parler de Papou, celui que l'on surnommait « Jean-Paul Sartre », à moins que ce ne fut l'inverse : tout cela, c'est la faute à Heidegger qui trouble mon esprit avec son Dasein et toute la clique. Papou, c'était Sartre pour les intimes : Simone de Beauvoir, par exemple, mais toujours en privé. Voilà deux grands esprits qui se sont bien rencontrés ; j'en connais qui ne peuvent comprendre qu'une femme aussi belle se soit acoquinée d'un homme aussi laid : allons c'est la communion d'esprit qui l'emporte sur le reste. Et puis Sartre n'était pas si laid : il avait simplement une coquetterie dans l'œil. Je gage qu'il s'agit d'une technique apprise de Heidegger : tandis qu'il vous regarde, vous pensez que Sartre regarde ailleurs. Et bien non : quand il donne l'impression de regarder ailleurs, c'est vous-même qu'il regarde et inversement. Si donc vous tenez à lui adresser une grimace, attendez qu'il vous regarde et vous serez alors

assuré qu'il ne vous voit pas puisqu'il regarde ailleurs. Qu'est-ce que Heidegger a à voir là-dedans, me direz-vous : c'est précisément cela, l'art de la falsification. J'ai toujours eu envers Sartre un attachement sans faille et que je ne peux m'expliquer : on appelle cela un « coup de foudre philosophique ». Des esprits malveillants feront remarquer qu'aujourd'hui je m'en écarte par ma propre pensée : je ne m'en écarte pas, simplement je lui fais offre de mon humble soutien. Sartre avait, quelquefois, bien du mal à se comprendre lui-même : c'est ce qui ressort d'une lecture attentive de « L'être et le néant » ; cela est tout à fait compréhensible, étant donné sa très mauvaise vue. Peut-on lui en vouloir ? Faut-il, comme le fit Aron, profiter de ses faiblesses, pour l'accabler davantage ? Il eut été bien plus courtois d'attirer son attention sur ses lapsus, sans pour autant lui faire offense. Sartre l'aurait compris sans vexation, sa raison étant dialectique. Quelques jours seulement avant sa mort, Sartre terminait l'écriture de « L'espoir maintenant » : c'est quasiment improbable d'espérer encore aussi près de la mort. Quelle preuve de confiance envers ses héritiers spirituels : ce qui est paradoxal en tout cela, c'est que ses plus proches ont voulu interdire la publication à titre posthume. Ce n'est pourtant pas compliqué : on saute l'introduction et toutes les répliques de Benny Lévy, ce qui donne, au bout du compte, du Sartre de l'excellence. La seule chose dont on pourrait faire reproche au sujet du livre, c'est que les pages écrites par Lévy coûtent le même prix que celles écrites par Sartre. Je dois bien l'avouer, Sartre, c'est toute ma jeunesse et, considérant que je ne suis pas vieux (si ce n'est dans le regard des autres) mais toujours aussi jeune que jadis, Sartre est mon actualité. Les années passent, me disent mes rares amis : je réponds qu'il suffit de ne pas les compter. Le temps est une chose que l'on dit relative mais que je trouve mal accordée : si on considère un réveil, il ne sonne qu'au moment de se lever. Qui règle son réveil sur l'heure de se coucher ? Cela appartient au quotidien : que Heidegger en prenne bonne note car le temps, au quotidien, c'est le temps horloger, celui des aiguilles qui tournent toujours dans le même sens qui va du lever au coucher. Le temps, quand il se fait lointain, en perd sa signification : quelle différence cela fait-il de dire c'était il y a 40 ans plutôt que dire c'était il y a 41 ans ?

Le temps enchaîne les événements, si bien qu'il les efface car le temps ne renvoie qu'au passé : le temps est assassin ! Le temps, c'est le cimetière de l'Etre, c'est l'être-ayant-été, l'ennemi de la durée. La durée ! On s'en fait souvent une idée fautive car la durée n'est pas la permanence : la durée, c'est l'unité du devenir. On est ce que l'on fut, non pas sous la figure d'un autre

que le temps renvoie jusqu'au plus lointain, mais sur le mode de la conservation dans la transformation. Devenir, ce n'est pas se faire l'autre de ce qu'on a été : le devenir est toujours réminiscence. Je garde en moi, comme une mémoire cachée, l'enfant que j'ai été : le devenir, c'est le contraire de l'oubli. Voudrais-je une rupture d'où jaillirait mon être comme une page blanche, comme n'étant pas ce que je fus ? Le passé ne s'efface pas, jamais, même pas dans la mort. On dit parfois d'un autre que son passé lui revient « en pleine figure », comme si, soudainement, ce passé surgissait de sa tombe et s'imprimait sur le visage comme une accusation. On dit encore du passé que, bien souvent, il revient à la surface, comme s'il jaillissait de son oubli. Ce passé-là, c'est celui de la réification, celui qui, dans son surgissement, met fin au temps, celui qui fige dans l'événement et rompt le devenir. Le « poids du passé » : jaillissant, le passé se fait si lourd qu'il arrête nos pas ; le passé qui revient nous fige dans un présent permanent. Mais le passé ne revient pas, le passé ne surgit pas d'un ailleurs : le passé est là, irrévocable, toujours présent dans la durée comme condition du devenir.

« Etre et temps », le temps comme manifestation de l'Etre, modalité existentielle du Dasein, l'être-là comme temporalité ? Le temps, c'est la mort de l'Etre, le « lieu » de son achèvement, de son évanouissement : l'étant, c'est l'Etre dans sa privation. Le temps est toujours celui d'un être-là, indiquant par ce « là » qu'il ne peut plus simplement « être ». L'être-là, comme temporalité, n'est pas présence de l'Etre : l'être-là, bien au contraire, c'est l'absence de l'Etre car le Dasein n'est pas. Le Dasein n'est pas parce que son être-là le fige à un autre de l'être, le « là » comme temporalité.

Mais le Dasein n'est pas qu'un être-là ; il est aussi un Mitsein, un être-avec. Le Dasein, parce qu'il est être-avec, devient un « on » : être dans le temps et être-avec sur le mode du « on », le temps du Dasein devient Histoire. L'être-avec, dans sa temporalité, ce sont les conditions nécessaires de l'historialité. Son historialité substitue au souci du Dasein son être comme résolution. L'Histoire devient résolution du Dasein comme être-avec, c'est-à-dire comme « on ». Dans l'Histoire, le Dasein se résout comme affirmation et effectuation du « on ». Le Dasein est historial, possibilité d'Histoire mais uniquement sur le mode du « on ». L'Histoire devient l'affaire de tous car chacun est être-avec, appartenance à l'anonymat du « on ». L'Histoire efface le Soi qu'elle renvoie à son quotidien. L'Histoire est celle du « on », d'un commun, Histoire comme lieu de résolution, Histoire axiologique, Histoire d'une praxis communautaire. Le temps de l'être s'ouvre à un lendemain, comme au-delà, de l'être-là au quotidien, un autrement de l'être-là qui confond le singulier

dans le champ du politique. Falsification diront les uns, confirmation diront les autres : reprise argumentée de ce que Heidegger lui-même avait un jour confié à Karl Löwith. Il est inutile de répéter, une fois de plus, tout ce qui a été dit : certes « l'affaire Heidegger », sur le plan de la philosophie, n'est pas encore un non-lieu mais elle le deviendra si l'argumentation fondée fait défaut. Alors pourquoi ? Parce que la position strictement philosophique de Heidegger n'est pas tenable. Que Heidegger se propose d'analyser, du point de vue existentiel, le Dasein à partir de la quotidienneté, voilà une riche idée ; mais Heidegger ne semble pas avoir saisi que le quotidien renvoie au Dasein dans sa singularité. Et parce qu'il n'a pas su penser singulièrement le Dasein, il nous livre de la temporalité une conception totalement inappropriée qui s'oppose au Dasein singulier dans son propre devenir. Le Dasein singulier ne devient pas dans le temps mais dans la durée. Or le voici qui franchit les portes de l'Histoire, celle du « on », pronom impersonnel et menteur, dissimulation abstraite d'un monde tenu pour secret et dont je suis, par nécessité, puisque le Dasein est « on ». S'agit-il du peuple, le Volk ? Mais, comme le disait précisément Sartre dans « L'espoir maintenant », le peuple n'existe pas : le peuple est un abstrait, une mystification, un invisible, un transparent, un néant d'être inhabitable car il n'est pas manqué d'être comme appel, comme revendication. C'est une vessie de porc qu'on prend pour une lanterne, un corps vide paré de feu, un habit et rien de plus : un chapeau ballotté par les mots mais qui ne couvre rien, le chapeau d'un homme sans tête. Voilà le peuple ! Un être d'apparences, inconsistant, forgé par de mauvais desseins, un piège aux alouettes, l'attrape-mouches des idéologies les plus viles. La maison du peuple, c'est la nouvelle église, parée de faux symboles, de statues anonymes, chœur des cantiques à la gloire du néant. Mourir à soi, puis mourir pour de bon, mourir pour une médaille : on ne vit plus « en vain » car la vie a un prix qui en donne la valeur. Une médaille ! C'est la valeur du Dasein quand il devient un « on », quand il entre dans l'Histoire. Et l'histoire humaine, l'unique, l'histoire au singulier, disparaît sous le poids de ces médailles. J'ai du mal à comprendre qu'on revendique sa belgitude : une union par la force à l'ombre d'un drapeau, naïveté d'une image d'Epinal, sentiment périmé d'un impossible commun, photo jaunie d'un vœu inauthentique. Je ne suis belge qu'au regard de tous les autres : français, allemands, espagnols,... Ma belgitude est celle de mon accent qui toujours me trahit : au dehors, tous les belges sont bruxellois et c'est déjà trop dire car nous sommes bien moins que cela.

Philosophie de l'Être qui sans cesse se retire, de l'Être qui se nie quand il se fait étant, philosophie du dépassement de l'Être même : oubli d'un Être dénaturé par l'étant, retour aux origines comme impossible quête. Autrement qu'être : Lévinas contre Heidegger ou inversion subtile ? Dépasser l'Être dans un autrement qui ne soit pas de l'être ou faire jaillir de son oubli un Être comme autrement ? Être comme autrement, non pas un autre qui ne serait pas l'Être mais l'Être, toujours lui, comme Être re-figuré : si le « on », fiction du Volk, est l'essence du Dasein, l'Etat comme principe d'être, c'est-à-dire Raison, Logos qui fonde le « on » et en permet l'Histoire. Anthropologie selon Husserl et Löwith, axiologie de la résolution, dévolution à une praxis, ontologie du politique : qu'importe ? Philosophie de l'égaré ? Je veux bien le penser : le Dasein s'égaré et puis se perd dans ce « on » anonyme mais cette perdition est exigence de l'avènement de l'Être dans son autrement. Or le Dasein a vocation à s'élever par-dessus le Moi anonyme pour devenir Soi, être-là dans sa subjectivité la plus absolue. Voilà pourquoi je ne saurais être heideggérien : le « on », c'est la collectivité des Moi, le plus opposé à la réalisation du Soi dans son devenir singulier. Le « on », c'est l'impossibilité du Soi, l'impossibilité de son devenir, la dissolution du Soi dans l'uniforme. L'uniforme, le même jusque dans l'habit, voilà la consistance du « on », une essence tout en surface, dépossession dont se nourrit l'Être dans son autrement.

Vient ensuite l'Autre, celui du « Je est un Autre ». Ce soi singulier qui devient, la plupart du temps, au-delà des mots, ce Soi qui se joue des concepts, une anguille dans le texte, être « visqueux » qui toujours va contre le courant, antithèse d'Héraclite dont le fleuve ne revient pas, jamais. Le Soi revient sans cesse car il est dans la durée : le temps n'a pas prise sur le Soi. Le Soi peut-il seulement se dire autrement qu'en allusions : tenter de dire ce Soi sans tomber dans l'aporie du double langage, le dire allusivement au détour des concepts sans trahir, sans cesser de parler d'une seule voix, sans faire mystère, sans le livrer à la mystique.

Mais le dire philosophique est pluriel : il est de tous les genres mais la philosophie n'est pas, pour autant, un art du raconter, du dire un vu dans un langage qui lui est propre. La philosophie n'est pas réminiscence qui se dirait par des concepts, transcription d'un perçu enfoui dans la mémoire. La philosophie n'est pas simple rapport aux choses dans leur dire : la philosophie est avant tout regard, non pas simple regard photographique mais regard perçant, regard qui pénètre la cuirasse des choses, chemin dans l'âme des choses, dans leur non-dit, dans ce qui, en elles, échappe à la Raison

nécessaire de la Science. La philosophie est acte, acte de faire émerger ce qui est tu, ce qui, des choses, résiste au langage ordinaire autant qu'au langage scientifique, faire émerger dans un dire le signifiant, ce qui, au cœur même de la chose, a des aveux à faire, une vérité à affirmer. C'est à la philosophie qu'il revient de dire le caché, ce qui jamais n'a été dit, parce que la philosophie est force créatrice, créatrice de concepts et que le non-dit, le jamais dit, ne peut se dire que dans un nouveau concept. La philosophie crée des concepts pour dire autrement les choses ou simplement dévoiler ce qui jamais n'a été dit. Si la philosophie est un œil qui voit outre, c'est grâce à la force du concept et là se trouve tout le paradoxe de la philosophie comme création des concepts : si le concept offre à la philosophie de porter son regard jusqu'au plus lointain, c'est parce que le concept est fragmentaire, inachevé et inachevable. Si le concept révèle par là son indigence, celle-ci n'est rien d'une pauvreté, d'un trop-peu, insuffisance qui trahirait une quelconque distance, une inadéquation, une impossibilité contingente de dire vraiment : si le concept est, en quelque sorte, « en creux », c'est précisément parce qu'en ce creux, ce qui est visé par le concept trouve l'espace de se dire. Si le concept était un « plein », il serait incapable de dire ce qui demeure à signifier ; c'est précisément la possibilité de toujours accroître sa charge, en s'accordant à d'autres concepts ou en empruntant des lignes de fuite, que le concept peut s'enrichir, indéfiniment, de nouvelles composantes et apporter, du cœur même des choses, des significations nouvelles. C'est pour cette raison aussi que, en dépit de sa résistance à se dire, l'Autre qu'est le Je trouvera, sans doute au prix de maints efforts, un concept qui lui est adéquat. Le concept dira le Soi car, comme le Soi, le concept est en devenir, un devenir dont la singularité est précisément celle de ce qu'il se donne à dire. Toute philosophie de la singularité trouve ici son objection la plus radicale à toute critique qui, se prévalant de l'abstraction du concept, affirmerait du concept son impossibilité à dire le singulier : le concept est singulier parce que ce qu'il dit est singulier, mais cette singularité du concept n'apparaît que dans le dire lui-même et, en dehors de ce dire comme rapport au singulier, le concept demeure, bien évidemment, un abstrait. Si, à titre d'exemple, on considère le concept de poids qui, abstraitement désigne une quantité mesurable à l'aide d'un instrument approprié, il est fait usage de ce concept pour qualifier tant de choses qui sont sans quantité : ainsi parlera-t-on du poids d'une idée, du poids de l'effort, du poids du monde quand on le porte sur ses épaules, du poids de la faute et, finalement, du poids de tant d'autres choses.

Cet « entre-temps », c'est le temps d'une mélodie inachevée, une mélodie grinçante qui manque encore de toute son harmonie et sur laquelle il faut surtout placer des mots

LES CHARBONNEUSES.

Ce sont les charbonneuses qui, de sang assoiffées,
Dépouillent de leur troupeau d'aussi pauvres bergers :
C'est que piquent ces vilaines de maladies chargées
Et condamnent l'animal à de vie s'acquitter.

Le crottin de l'étable est de poison larvé :
Un charbon se répand dans les veines du fumier !
L'anthrax attend son heure pour le destin sceller
De l'innocent bétail qui en est prisonnier.

Sur la chaux du bercail la mort a déposé
Le pinceau du chagrin qui de noir l'a parée ;
Sur la paille encore chaude, un brave cheval de trait
Éteint le dernier souffle de sa fidélité.

Sur le visage de l'homme par l'ouvrage desséché,
Que recouvre de larmes une trop longue amitié,
S'avoue le désespoir d'être seul à pleurer
Un ami qui s'en va, par la mort dérobé.

Mais tragique est l'absence, absurde impardonné :
La mort est une insulte à qui veut exister !
Quand les larmes d'automne ont le chêne dépouillé,
La neige est un linceul par l'hiver déposé.

Résonne pour l'écureuil le temps de s'oublier :
Il s'endort sans regret et de l'espoir bordé
Que s'ouvrent les bourgeons au soleil retrouvé ;
Quand son astre décline, la terre est dépeuplée.

S'en vont les charbonneuses par le froid congédiées :
Dans l'âtre du bois mort s'attise la flambée.
Elles reviendront demain, par l'humus conservées,
Corrompre du printemps des promesses enjouées.

Le tragique fait retour sur l'homme désabusé :
Il s'est rêvé promis mais à peine éveillé,
N'entend que le présage d'une sombre destinée
Et, au pied de son lit, se conjugue au passé.

Le soleil qui se lève, de sa première clarté
N'éclaire pas du chemin les ornières et fossés ;
Aussi nous trébuchons, déchirons nos souliers
Et quelquefois tombons, dans l'abîme échoués.

L'enfer n'est pas ailleurs, au-delà des nuées,
Pas plus que sous la terre, comme il fut enseigné :
Il est au quotidien des âmes inconsolées
De profondes souffrances et d'invisibles plaies.

Arrive le crépuscule ! Je voudrais me coucher,
M'oublier dans le rêve pour vivre sans exister,
Déposer ma conscience au bas de l'escalier,
M'envoler jusqu'au ciel, ne plus me retourner !

Dans les yeux d'un enfant, sous les bombes égaré,
La peur qui s'y dévoile m'interdit de penser ;
Car cette peur est la mienne, mon poil s'en est dressé :
Ces yeux sont le miroir de mon propre exister.

Il faut, Amor Fati, aimer sa destinée !
Que nous vaut d'exister, quand l'Etre est morcelé,
Qu'ont péri le divin et sa postérité :
Des statues sans parole en sont les héritiers.

Je repense à Electre et son histoire volée,
La pauvre Iphigénie qu'on crut assassinée
Et à leur frère Oreste, de sa mère meurtrier :
De quelle malédiction ont-ils le prix payé ?

Combien, parmi les hommes, sont enfants de damnés :
Le noble Agamemnon n'était que fils d'Atrée,
Lui-même fils de Pélopes par son père cuisiné
Et offert aux Célestes en un précieux dîner.

Il est d'autres Tantale chez les humains cachés,
Pareils aux charbonneuses qui n'ont moindre pitié ;
Dans les yeux de l'enfant qui pleure sa parenté,
Je reconnais ces larmes qu'un matin j'ai versées.

Si mourir à la vie est nous déshériter,
Il est des morts nombreuses qu'on préfère ignorer :
La mort d'un villageois qu'on a trop peu croisé
Et celle de tous ces liens par notre Histoire brisées.

Le monde est un réseau par le vivant tissé
Où naviguait l'Esprit à présent raisonné :
Emporté par ces veines, un navire hasardé
Conduisant vers toute chose les yeux de nos pensées.

Or voici que le temps a la toile déchiré :
Il n'est pas fait mémoire de ce lointain passé.
La cynique tarentule a tout l'Esprit nappé
Du voile de la Raison et de l'a-présenté.

Linceul de l'intuition d'un Même approprié
Par l'homme et la nature, qui fonde leur amitié,
La Raison, qui calcule et tout veut dominer,
A privé l'un et l'autre de leurs identités.

Quand dieu nous dit « Je suis », il n'avoue qu'exister :
En quoi cela m'importe s'il n'est de vie comblé ?
J'y préfère le dieu Pan, sa naturalité,
Divin qui du sylvestre a fait son habiter !

Un dieu sur son nuage est prié d'y rester :
Que sait-il de la terre qu'il n'a jamais foulée ?
Il est une charbonneuse qui préfère nous piquer
Et noyer de sommeil : d'un tel qui n'a rêvé ?

« Le chemin de campagne » un jour m'avait mené
Au cœur d'une forêt de mille vies enchantée :
J'y trainais mes soupirs, mon incrédulité,
Tourmenté des épines qui m'avaient écorché !

M'apparut dans un chêne, où il s'était perché,
Un étrange écureuil qui semblait m'épier ;
La rousseur de son poil et sa queue panachée
Avaient brisé mon pas et mon œil captivé.

Je n'avais de regard que pour sa majesté :
Sans doute l'a-t-il compris, venant à ma portée ;
À l'aise au pied de l'arbre, il se mit à parler
Et moi je l'écoutais son vécu partager.

L'écureuil

Tu fuis des charbonneuses la morsure infestée
Des tourments de l'Esprit qui voudraient t'égarer ;
Si tragique est l'absence, l'est aussi perdre pied
Et sombrer dans l'abîme par nul être sondé.

C'est un chemin d'épines qui conduit à l'orée :
Tu en sais la douleur puisque tu l'as marché ;
L'écureuil bondissant parvient à éviter
Ces écueils de la vie par un démon semés.

Une existence tragique t'a jusqu'ici guidé :
Or si ce n'est la vie, que peut-on y trouver ?
Pour qui séjourne ici, il est vain d'espérer
Sonder le fond des choses, saisir leur vérité.

Le vrai est un concept par les hommes inventé
Pour écraser le monde du poids de la pensée ;
Or ce que l'on dit vrai n'est qu'un représenté,
Construction de l'esprit aux choses mal accordée.

Et cependant l'Esprit ne peut rien figurer
Car la vie est mouvance que l'art ne peut figer ;
« Mais parle ! » dit à Moïse celui qui l'a sculpté :
Par le voile d'Aphrodite son corps est-il caché ?

L'homme tragique

Son corps est par le voile à nos regards livré :
On n'embrasse des statues qu'un caillou travaillé !
Ce que nous dit l'artiste n'est pas le rapporter
D'un simple paysage et de sa nudité.

Souviens-toi de Baubô quand elle s'est retroussée,
Qua souri Déméter de souffrance affligée :
Il n'était dans le geste moindre vulgarité
Que pourtant la morale s'efforça d'y trouver.

Cependant rien à voir, pas plus à caresser :
Son ventre est le symbole de la fécondité,
Un indice de la terre, Perséphone capturée,
Pleurant parmi les morts que rien n'y peut germer.

Tragique est la dispense de notre humanité,
Le temps qui nous égare quand il est affairé :
Il n'est de Rédemption qu'aux sujets fragmentés,
Bannis de l'espérance d'un jour se rassembler.

Car l'homme est un multiple, par le temps dispersé,
Dépourvu d'une image qui viendrait l'inspirer ;
En délaissant les dieux, l'humain s'est renié,
Condamné à l'errance dans un vivre manqué.

L'écureuil

La Science a fait de l'homme jeu qu'il ne peut gagner :
La mort n'en est pas une quand les dés sont pipés ;
Or elle est permanente, en chaque instant gravée :
Tu as si peu vécu d'avoir trop existé !

La mort n'est qu'un détail, à la vie mesurée :
Regarde aux alentours si tombes y sont creusées !
La forêt n'est que vie, pas un jour endeuillée :
C'est quand l'homme y demeure que la mort vient frapper.

L'homme est une charbonneuse qui tout veut décimer :
C'est pourquoi des épines le chemin fut pavé.
La vie est un Phénix qu'on ne peut consumer :
Si l'homme enterre ses morts, c'est pour les conserver !

Les caveaux ne sont pas demeures des oubliés :
Pourquoi les fleurit-on quand on y va prier ?
Est-il offrande aux dieux pour qu'ils soient pardonnés,
Le prix du souvenir d'un ami regretté ?

On raconte des absents qu'ils habitent vos pensées :
Il serait sacrilège de vouloir en douter !
Et cependant leurs tombes l'humain semblent attirer :
Qu'est caché sous la pierre qu'il ne peut oublier ?

L'homme tragique

Le tragique est mourir tandis qu'on veut rester
Et souffrir tous les maux quand on veut la santé :
Il faut aimer de vivre ce qu'il nous peut donner,
Le bonheur et la peine, l'hiver autant qu'été.

Elle maudit tous les hommes, cette rationalité,
Tarentule en nos crânes qui tout veut ordonner
Et figer dans sa toile un monde a-présenté :
Dans le ciel de Platon ne vivent que des idées.

Il y a tant de choses qu'on ne saurait penser,
Fixer par un concept qui en dirait le vrai ;
Rebelles sont les non-dits par le verbe occultés :
Ces mots, que l'on nous sert, souvent sont cachotiers.

Ils sont des métaphores de la réalité,
S'enchainent en paradigmes, d'une époque la pensée
Que digère notre Histoire dès qu'elle parait usée :
De tout ce que l'on croit, rien n'a d'éternité.

Et surtout pas les dieux qu'on se doit remplacer
Quand à notre existence ils deviennent étrangers :
Les dieux sont infidèles à leurs chemins tracés
Et souvent contreviennent à notre volonté.

L'écureuil

De nous mangeurs de glands le chêne peut se passer,
D'autant qu'on se nourrit de sa fécondité ;
Crois-tu que dans ma loge se trouve un garde-manger :
De ces glands que j'enterre, beaucoup sont oubliés.

C'est ainsi que le chêne peut se multiplier :
Il compte sur mon oubli des glands que j'ai semés ;
Une subtile harmonie peut alors se tisser
Des fils dont le hasard prétendait nous piéger.

Tragique est l'existence de votre humanité
Car il n'est rien qui semble pouvoir vous accorder,
Accorder à vous-mêmes et à votre assemblée,
Autant qu'à la nature dont vous êtes l'obligé.

Qu'en sera-t-il de l'homme s'il lui faut l'effacer
Et confier son destin à la technicité ?
Est-il un instrument au pouvoir d'imiter
Le chant d'une alouette d'infinis composé ?

Peut-il y parvenir qui n'est de vie gorgé ?
Vos dieux sont des images cousues de mots sacrés
Car sacrés sont les textes où dieu vous est conté :
L'homme se nourrit du livre des os de la piété.

L'homme tragique

C'est aux dieux que s'adressent tous nos soins de prier
Car on est misérable à défaut de pitié ;
On s'invente un pardon pour ce qu'est dit péché :
Les dieux sont une excuse de nos fragilités.

Or c'est une charbonneuse qui nous a falsifiés
Du remord de ces fautes que l'on s'est imposées :
Il n'est que moindre mal d'un autre bien gommé
Quand on a contrition de nos fautes avouées.

Les hommes sont des pécheurs, divine nécessité :
Aussi faut-il qu'un dieu veuille bien leur pardonner !
Les hommes sont des mortels, à l'oubli condamnés :
Aussi faut-il qu'un dieu puisse les ressusciter.

Les dieux sont contrepoids de la facticité,
Offrant du relatif une mesure inversée :
Si dans la contingence l'Etre nous a versés,
Est une Libre Etendue la promesse d'habiter.

Nous sommes de la nature les derniers invités
Et l'orée de ce bois sur l'homme s'est refermée ;
Mais c'est un saccageur, habile à renverser
Le fonds d'une harmonie qu'il ne peut apprécier.

L'écureuil

Au dehors des usines crachent une épaisse fumée
Qui plane sur la forêt avant d'y retomber,
Avalée dans les eaux par le ciel déversées :
La nature est l'épave de ce torrent pressé.

Au mépris des horloges, le temps s'est emballé :
Maudits soient les Célestes des saisons conserver !
Des feuillus que l'on tranche, l'oiseau s'est retiré :
Il s'accroche aux poubelles d'une humaine satiété.

Et quand lui vient le temps de chez soi retourner,
De poser sur un arbre le nid de sa couvée,
L'oiseau se désespère de n'y plus rien trouver
Que ruines de sa demeure sur le sol dispersées.

C'est pourquoi l'écureuil a tant de glands semé :
La nature est patiente de sa félicité ;
De l'oiseau qui revient une loge fut oubliée
Dans le vacarme des scies et des arbres tombés.

C'est de la cécité que vient leur cruauté :
Les hommes ne voient des choses qu'un usage détourné !
Il n'est d'autre Raison que celle de le priver
De sa propre nature et d'au monde s'accorder.

EXCIPIT

RETOUR A LA SOLITUDE

A l'heure où Zarathoustra redescend vers la plaine, il est temps pour moi de quitter, une fois de plus, la compagnie des hommes, de vider ma pauvre tête de son trop-plein de bavardages, de m'affranchir de ces délits d'opinion, de rendre à mes oreilles cette petite taille qui leur convient si bien. Le monde est trop adulte : il n'est pas fait pour les enfants. Le temps est venu de retourner là-haut, auprès de ma fidèle Argiope, m'y nourrir du silence de la solitude, regagner les cimes, m'éloigner des bavards, abreuver mon esprit du murmure de tous ces morts qui m'y appellent, goûter une fois encore au plaisir de la parole intérieure. L'humain est trop humain pour me retenir auprès de lui : je suis las des esprits faibles. Trop d'hommes se comportent comme des insectes, toujours en quête d'une bonne raison, ce mot douteux qui obscurcit la pensée, comme si, las d'être borgnes, ils cherchent le salut dans la cécité. Ne plus rien voir du monde que ce que l'on y cherche : l'assurance d'une réponse, fut-elle une illusion, au doute existentiel tout aussi illusoire. La vérité est souvent inutile et quelques fois fatale, insoutenable pour des oreilles trop longues : l'humain est pêcheur de raisons qui renvoie aux eaux troubles ce qui lui semble peu. Le nihilisme a fait de l'homme un être boulimique : il se nourrit de tout ce qui apaise sa faim.

La mort de Dieu a fait de lui un ramasse-miettes : sous la table où Dieu repose, il se nourrit des restes de morale. N'est-il pas surprenant que les fossoyeurs de Dieu éludent leur néant en devenant ascètes ? J'ai rencontré ces hommes en quête de souffrances, expiation d'un crime dont toute joie est exclue. L'ascèse morale est le prix du sang versé, le sang de Dieu, celui des hommes aussi. La vie devient fléau quand Dieu se fait silence : Schopenhauer s'interdit même de rire ! Affranchis de ce Dieu inutile, les esclaves s'égarèrent en quête de nouvelles chaînes : la morale est le suaire de Dieu. Les larmes de l'orphelin s'écoulent en souffrances inutiles : l'humain se drape d'une indécence pitoyable ; on prie dans les églises un Dieu qui n'y est plus. La mort de Dieu a fait des hommes des insectes rampants, des mangeurs de poussière piétinés de morale. Le spectacle est navrant et justifie assez que je retourne dans ma montagne : que pourrais-je faire de cette décadence sinon la méditer encore,

en faire l'ouvrage d'une pensée solitaire ? A l'heure même où je m'enfuis des hommes, Zarathoustra abandonne sa solitude pour regagner la plaine. Le lion endormi, bercé par des colombes, en est le Signe : il doit reprendre son bâton de pèlerin, apporter aux humains désœuvrés la bonne nouvelle, le cinquième évangile, annoncer la venue imminente du Surhumain. Mon pauvre ami ! C'est ici même que commence ton déclin, toi qui, sur ton chemin, brisera les os de l'enchanteur. Ne fallait-il pas alors que tu regagnes les cimes ? Ton fardeau était-il si pesant qu'il te fallait en partager la charge ? Était-il si pressant que tu te soulages toi-même plutôt que de vraiment donner ? Ce seront des humains écrasés que tu laisseras derrière toi : les hommes ne sont pas encore prêts pour endosser l'habit du Surhumain et son Eternel Retour. Il faut savoir attendre, contrôler sa propre force et ménager son enthousiasme : à quoi bon ouvrir les yeux des hommes si par l'éclair de ta parole ils se trouvent aveuglés ? As-tu franchi le dernier seuil du labyrinthe ? Seule la solitude offre assez de liberté envers soi-même pour franchir ce qui retient de la pensée interdite. Il faut l'audace de la folie pour pénétrer dans ce mystère, pour lever le voile de cette vérité aussi vieille que le monde et qui fut toujours muette. Quel est ce trésor dont nous fumes toujours privés ? Que reflète ce miroir qu'aucun homme n'a consulté ? Qu'a-t-il à nous apprendre, sur nous-mêmes et sur le monde ? Quelle est cette vérité qu'aucun dieu n'a jamais dite ? Se peut-il seulement que les dieux la connaissent ? Voilà ce qu'il me faut chercher dans cette solitude à laquelle je m'abandonne : il m'y faudra une vue capable d'entrevoir ce qui ne peut se voir, des oreilles suffisamment petites pour entendre ce qui est inaudible ? Existe-t-il un fil d'Ariane pour me guider dans ce labyrinthe tapissé de mille portes ? Ce labyrinthe n'est pas le sien et son fil s'est brisé, irrémédiablement, sur les rivages de Naxos. Pas de fil ni de lanterne : l'insensé l'a brisée devant les rires moqueurs.

Mais pourquoi se vouloir aussi téméraire : la vérité des hommes ne pourrait-elle suffire ? La passion n'aura jamais de raison suffisante : autophage, elle n'a pas de comptes à rendre. La passion se joue des mauvais sorts : qu'importent les lieux où le destin la mène. La passion est un oui sans retenue, sans condition, à tous les chemins qui seront les siens : Amor Fati ! Son destin ne peut être refusé car la passion ignore le ressentiment et elle accueille tout ce qui lui arrive comme son propre dû. Il y a dans pareilles aventures une grandeur d'âme et même une volupté : si la vie n'a plus de bonheur à m'offrir, alors qu'elle m'offre sa douleur, cet hymne à la vie, voilà ce qui fait la grandeur de l'homme. Le réconfort de la quiétude, repos tranquille et insouciant, est source d'ennui, de ramollissement,

d'inconsistance qui finissent toujours par se donner la figure de l'en vain, c'est-à-dire du nihilisme. Le repos ne se mérite pas car il n'est jamais dû : il est seulement nécessaire. Si, comme l'affirmait Nietzsche, la maladie est le meilleur indicateur de la santé, la souffrance nous permet de mesurer et d'apprécier les menus plaisirs de la vie. Mais l'Amor Fati n'a rien d'un fatalisme : Nietzsche qui, sa vie durant, fut tellement exposé à la souffrance et à la maladie, leur préférait incontestablement la santé, raison de ses nombreux voyages vers les climats les plus cléments et de toutes ses médications. Aimer la vie jusque dans les souffrances qu'elle nous apporte ne signifie pas pour autant y consentir : le bonheur est, de toutes choses, la préférable. Je n'en attends pas moins de cette mise au vert, de ce retrait du monde : la solitude est déjà moins pesante quand elle est partagée avec une araignée. Il y a sur le seuil de mon refuge tant de plaisirs à glaner, un rien de paradis à chaque aube renouvelé par le soleil naissant. Et dans l'épaisseur de la nuit se cachent aussi d'humbles bonheurs : celui du vent qui se glisse sous la porte ou celui de la pluie qui donne vie à mon toit.

Dans ces retraites il n'y a rien de plus pesant que les lectures inutiles : ces livres dont le titre est prometteur et qui n'ont aucune chair, un vent qui souffle dans la tête mais n'y fait pas de bruit. Des hommes les plus bavards sont souvent ceux qui n'ont rien à dire, enfonceurs de portes ouvertes, torrents intarissables ne charriant que de l'eau, transparence des vitres qui ouvrent sur un mur. Je serais très ingrat envers ma solitude de n'en conserver que le temps perdu à des tâches inutiles. Dans ces moments austères, il m'est donné de nourrir ma pensée de lectures merveilleuses, moments inoubliables d'une saveur intense : il y a tant d'auteurs que l'on connaît déjà et d'autres méconnus qui ont tant à dire et nous apprendre. Les premiers sont relus avec la même saveur et une attention toujours différente ; les autres s'offrent à une découverte qui, le plus souvent, suscite un ravissement intense. Le voyageur des livres est un aventurier emporté par la vague des mots vers des contrées toujours nouvelles et parfois interdites, navigateur ballotté par la mouvance des concepts. Les mots sont des monades aux reflets changeants ; le texte est une pièce de théâtre et les mots, qui en sont les acteurs, y improvisent leurs propres rôles. Le sens des mots n'est jamais là où ils se trouvent mais dans les rapports qu'ils entretiennent avec les autres mots, des rapports qui ne sont jamais définitifs et qui donnent aux mots qui s'y rencontrent dans le provisoire une résonance imprévisible. Les mots sont toujours fuyants et il est absurde de croire qu'ils sont figés par l'écriture.

Une œuvre littéraire est toujours inachevée et cet inachèvement est le corps creux, néant d'être, au sein duquel les mots se possibilisent au gré de leur lecture. C'est le rapport au texte, dans la lecture, qui l'ouvre à des possibilités nouvelles : il appartient au dogmatisme et à lui seul d'y voir une interprétation subjective et infidèle car le texte, proposé à la lecture, appartient à celui qui le lit et ne subsiste qu'au titre d'accident pour celui qui l'a écrit. On n'écrit pas pour soi, pas plus que pour se dire : on écrit pour susciter, provoquer des dispositions intérieures qui n'appartiennent qu'à d'autres. L'écriture est une donation, non pas un soulagement de soi comme le comprit Zarathoustra mais un présent à l'autre qui en fera, ou non, sa propre nourriture. Le don est toujours perverti quand il est habité par un intérêt quelconque. L'auteur d'un livre, même s'il est réputé, sera toujours un inconnu ; aussi quand Nietzsche se plaint auprès de sa mère, au sujet de son Zarathoustra, de n'être pas compris, ce dont il se plaint en vérité, c'est d'être cet inconnu, ignoré du plus grand nombre, dont le livre demeure sur les étagères : il se plaint d'un présent refusé par ceux-là mêmes auxquels il se destine.

Ce retour à soi ne serait-il qu'une précaution, une mesure sanitaire, une auto-préservation d'un monde aux opinions les plus diverses et les plus invasives ? Voyons-y plutôt un refus des distractions qui épuisent le regard, refus de la dispersion de l'esprit dans la superficialité, la mise en boule du hérisson, la nécessité de rassembler ce qui fut éparpillé, un besoin existentiel, mais aussi spirituel, de rentrer dans ma coquille, tel un escargot trop agacé. Réduire son extérieur aux nécessités les plus strictes, en supprimer toute raison de détourner le regard, le priver de tout intérêt inutile en le désencombrant, dans l'unique but de fixer le regard sur l'intérieur, de pénétrer en soi pour y sonder la profondeur de l'âme, de se cacher du monde à l'intérieur de sa propre peau. Délivrer le monde de toute nécessité et s'offrir au détour, douloureux et tourmenté, d'une métaphysique de l'âme ; se dérober aux trompe-l'œil apolliniens et se plonger, sans retenue, dans la profondeur du tragique, non pas seulement celui de la « Naissance de la tragédie » qui n'en mesurait guère que l'esthétique, sauvetage inattendu de Dionysos par Apollon comme ultime décadence, non pas celui dont la musique fait pleurer les âmes sensibles (cela est bien trop peu !) mais le tragique dans sa nudité répugnante, dans son insoutenable abjection, celui dont on ne peut guérir, cette maladie intérieure qui, aux larmes, ajoute le sang de l'âme, le tragique comme déchirure de soi dans une contradiction dont la rédemption ne peut être qu'immédiate et toujours provisoire.

Déshabiller la souffrance, en gratter le vernis platonicien, la libérer de sa fausse apparence, l'œuvre d'Apollon, lui rendre sa vérité insupportable pour briser cet en vain qui lui sert d'alibi et en détourne le regard. C'est dans le face-à-face que la bête se découvre à la belle qui apprend à l'aimer dans sa laideur tragique. La belle enseigne que ce qui est laid vaut bien ce qui est beau, que la grandeur n'est pas affaire de forme mais une disposition de l'âme à dire « oui » à la vie. Amor Fati ! Il n'est pas aisé de parler du tragique : tout d'abord la tragédie, qui est son dire le plus propre, est devenue un genre désuet, abandonné même après une brève renaissance avec des auteurs comme Racine. Ensuite le genre tragique, comme le souligne Nietzsche dans « Naissance de la tragédie », a perdu beaucoup de sa force et jusqu'à son essence, notamment avec Euripide : la marginalisation des chœurs et le focus réflexif porté sur l'intrigue elle-même ont eu raison du sens tragique. Enfin le sens commun a, au fil du temps, érodé la perception du tragique qui a, aujourd'hui, tendance à se confondre avec celle du drame. La portée du sens tragique ne sera restaurée qu'en le dissociant du drame auquel on l'a trop apparenté. Le drame se rapporte à des faits toujours singuliers, inscriptibles dans l'histoire : c'est la nature de l'événement qui inscrit celui-ci dans le registre du drame. La singularité des faits ne donne pas au drame une dimension nécessairement individuelle car le drame n'exclut pas d'être partagé. Une autre caractéristique du drame est son irréversibilité et c'est sans doute pour cette raison que le drame est le plus souvent associé à la mort. On a tendance à penser que la tragédie est un drame à grande échelle : leur rapport n'est pourtant pas un rapport d'échelle et même je pense qu'il n'y a entre eux aucun rapport dans la mesure où ils réfèrent à des vécus strictement différents. C'est, me semble-t-il, abusivement que l'on évoque le tragique et il serait plus judicieux de conserver au terme « tragique » sa qualité d'adjectif et s'en tenir à l'expression « sens tragique » qui a, du reste, toujours eu la faveur de Nietzsche. Cette expression présente l'avantage d'en désigner, avec plus de clarté, la nature et la portée dans la mesure où, contrairement au drame, le tragique ne réfère pas à des faits singuliers (événements) mais plutôt à une disposition intérieure, à un regard intérieur porté sur l'existence, un vécu dans l'intériorité de l'âme. Ainsi celui qui porte sur le monde et sur l'existence ce regard qui en démasque les souffrances cachées est « prédestiné » au sens tragique. On en déduira que l'existence ne se livre au sens tragique qui pour celui qui lui est « prédestiné ». La « prédestination » n'est ici évoquée que pour faire écho aux exigences nietzschéennes telles qu'elles sont formulées dans l'avant-propos de « L'Antéchrist ». Il serait plus opportun d'utiliser le terme de « disposition »

dans la mesure où celle-ci est toujours susceptible d'être acquise. Le concept nietzschéen de « prédestination », tel qu'évoqué ici, ne doit pas être entendu comme une disposition originelle, naturellement acquise, mais se réfère à une exigence de l'esprit : entendons que le sens tragique n'est accessible qu'à ceux qui, à l'instar de Nietzsche lui-même, s'en tiennent aux « choses de l'esprit », qui ont pris suffisamment de hauteur pour ne pas se laisser distraire par le vacarme du monde, qui conservent à leur propre égard une liberté totale et se sont donné la force et l'audace nécessaire à l'accès aux vérités interdites dont le tragique est indissociable. Au regard de ces exigences, il n'est pas surprenant que Nietzsche oppose le sens tragique au sens chrétien, étant admis que le christianisme partage le nihilisme inhérent aux philosophies de l'en vain (Schopenhauer) et que ce nihilisme est précisément négateur de toute dimension tragique de l'existence.

Si « L'Antéchrist » n'a pas eu le retentissement escompté par Nietzsche, c'est indéniablement parce que ceux qui l'ont lu, et parmi ces lecteurs tous ceux auxquels il s'opposait, ne l'ont pas compris : entendons qu'ils ne remplissaient pas les conditions exposées dans l'avant-propos. Au demeurant la proximité dans le temps entre sa rédaction (septembre 1888) et l'effondrement de Nietzsche (début janvier 1889) pourrait donner à penser, aux personnes de mauvaise foi, que « L'Antéchrist » déjà les marques de la folie qui s'est abattue sur l'auteur quelques mois plus tard. Beaucoup ne se sont pas privés de tirer de telles conclusions : en 1887, Paul Rée, qui fut l'ami de Nietzsche, affirme n'avoir jamais compris ses œuvres et pour cause : « Nietzsche ne philosophait pas, il délirait ! » Il faut avoir un esprit suffisamment libre pour ne pas se vautrer dans des propos aussi sordides et se donner, par-delà ces abjections, les dispositions nécessaires pour dévoiler le sens profond (et plus que certainement caché) de ce livre qui, selon Nietzsche, constituait l'aboutissement le plus essentiel de toute son œuvre. Voilà de quoi nourrir ma nouvelle solitude : Dieu finira bien par sortir de sa chrysalide...

LA DELIVRANCE

Ma pensée est si lourde qu'elle freine mon ascension : il faut bien du courage pour s'échapper des hommes ! Mais soudain j'aperçois mon refuge, adossé à la roche : ma délivrance n'est plus qu'à quelques pas. Je voudrais me presser,

courir, comme le bouquetin, vers ce havre de paix mais mon fardeau est si lourd : maudits soient les hommes ! Qu'ils grouillent dans les eaux sales : la vallée n'est qu'un égout.

Fidèle, le soleil pleut sur ma tanière et, déjà, mon esprit s'en réchauffe : est-ce d'autant briller sur les sommets qu'il brille si peu en bas ? Que m'importe la plaine : elle ne rend jamais ce qu'on lui prête. La montagne n'est pas avare de tout ce qu'on lui prend : elle ne demande rien sinon d'être admirée, saluée d'un regard ému. Je m'y trouve bien plus qu'ailleurs et elle rend à mon âme tout ce qu'on lui a pris.

Me voici, Argiope ! Je ne veux que me perdre, m'échouer dans ta toile mais as-tu seulement tissé ? Tu le feras en ma présence, tu tisseras le décor de ma future pensée : tes fils me sont précieux. N'es-tu pas mon Ariane et la pensée mon labyrinthe ? Ensemble nous briserons ces énigmes qu'aucun n'a soupçonnées : le salut ne vient-il pas d'en-haut, de la cime des montagnes ?

Du sommet des montagnes nous revient la lumière

Et descend sur la plaine que nourrissent les torrents ;

Je ne fuis de l'en bas que sa triste misère :

Les hommes qui sont aux ânes de bien plus ignorants.

C'est dans cette solitude que j'oublie mon chagrin,

Prisonnier de la toile qu'une amie a tissée ;

Je ne sais trop du monde que son stupide en vain,

L'aujourd'hui sans demain de sa nature blessée.

ARGIOPE : mon cher ami, je me suis tant réjouie de ton retour mais quand je te regarde dans la lueur de la porte, je suis saisie d'effroi : ton visage est fermé et dans tes yeux, je ne vois que du tourment. L'Hermite, ton compagnon d'infortune, est venu souvent en ton absence et il a déposé du miel pour te soulager de tout ce mal qui te ronge : ne penses-tu pas que tu devrais aller à sa rencontre ? Pourquoi es-tu si sombre ?

MOI : en montant jusqu'ici, par deux fois j'ai rencontré l'Hermite et nous avons beaucoup parlé : il se languit de vivre à nouveau. Sa dernière solitude, la septième, a trop duré : délaissé par son Maître, il a perdu le gout des hommes. Et cependant je l'ai reconnu, parmi ses loups : Zarathoustra. Arrivé dans les alpages, j'y ai croisé l'Enchanteur : son rire, jadis glacial, à présent est meurtrier : alors que les loups ne sont plus qu'os couverts de peau, les agneaux se nourrissent du sang des petits de la biche. C'est le rire de ce démon qui les abuse en faisant d'eux des carnassiers. Mais nous partagerons le miel et, avec Zarathoustra, nous retrouverons la santé qui aujourd'hui nous fait défaut. Je te l'assure, mon Argiope, bientôt viendra le dernier Signe !

ARGIOPE : le dernier Signe ?

MOI : oui ! « Le retour de Zarathoustra », la fin du morcelé et des déchirures : la Rédemption...

ARGIOPE : et avant cela ?

MOI : bien des tourments car il nous faut descendre, plus profondément encore, dans les abysses de l'âme et y toucher au plus proche ce qui, parce qu'il est si lointain, nous semble aujourd'hui encore inaccessible. C'est la Libre Etendue, royaume de l'Etre et de l'Esprit, où règne la plus profonde Sérénité, un Sagesse malicieuse qui défie le temps car c'est lui qui nous trompe en nous menant. Au temps du monde, il est un autre temps, le temps de L'Etre qui, parce qu'il est Esprit, s'éternise en chacun de ses instants. Voilà ce qu'il nous faut briser : l'emprise du temps ! Prendre ce temps avant qu'il ne nous prenne et fasse de nous des naufragés : quand, sur les plages de Naxos, nous ne serons qu'épaves, quel dieu viendra jusqu'à nous pour nous sauver ?